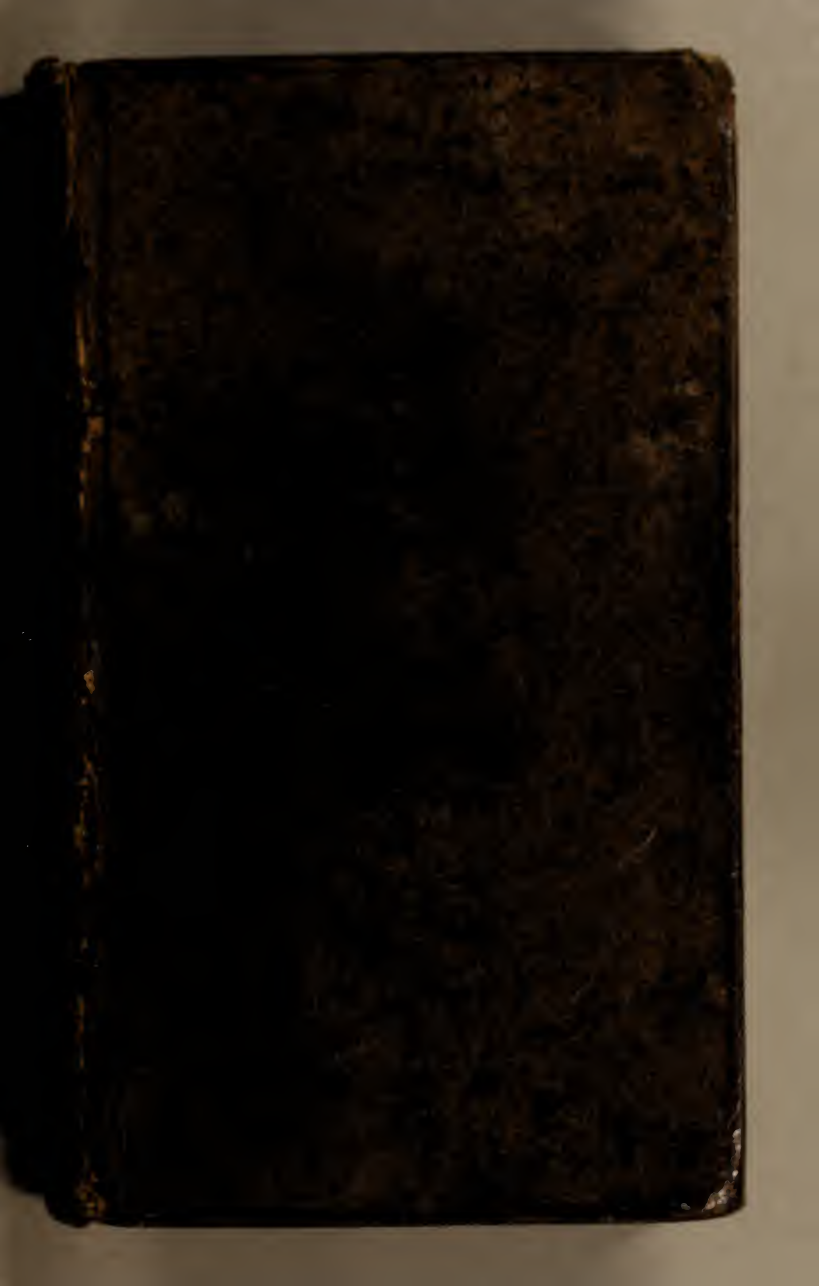
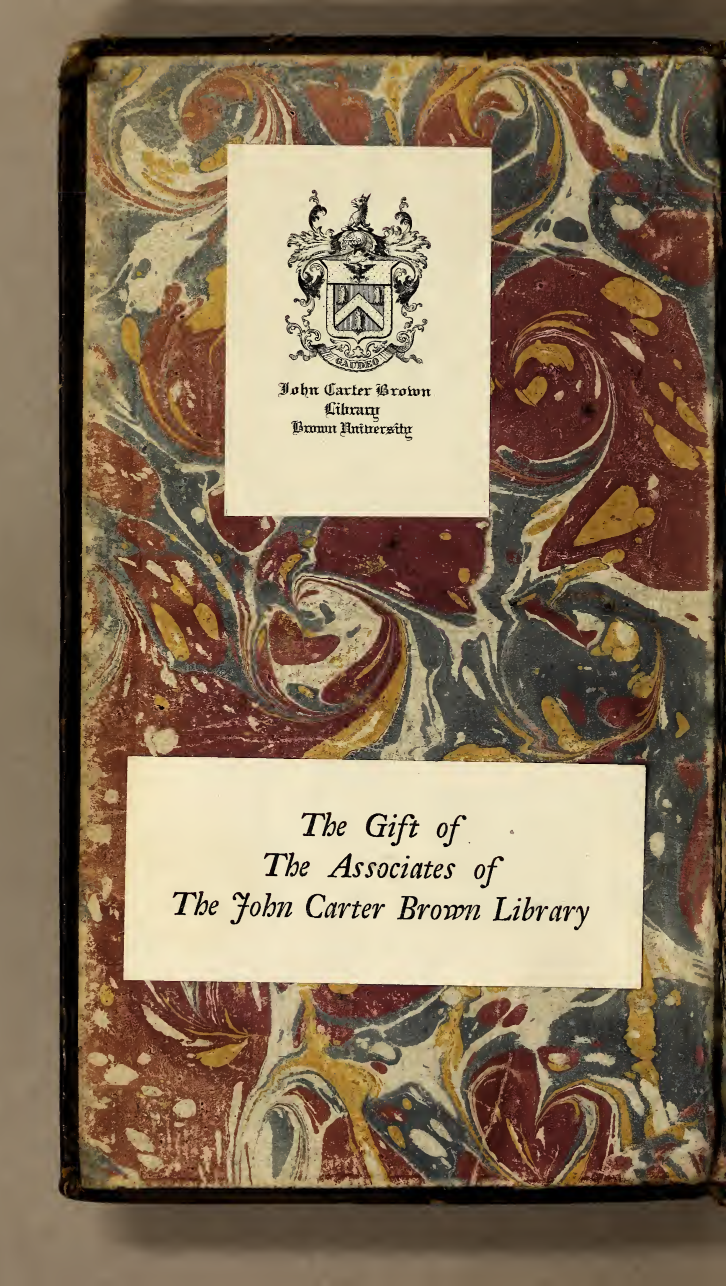



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University
The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library



LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XXVI. RECUEIL.

A PARIS, RUE S. JACQUES.

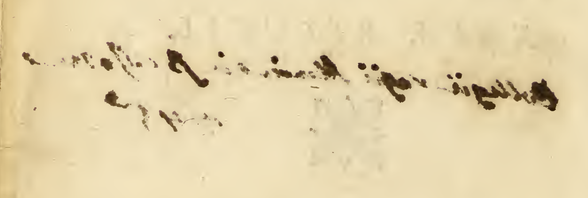
Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, au Livre d'Or, près S. Yves.

ET

Chez MARC BORDELET, vis-à-vis le Collége de Louis le Grand.

M DCC XLIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.





AUX

JESUITES

DE FRANCE.



MES RÉVÉRENDS PERES,

La P. de N. S.

Les deux premieres Lettres de ce nouveau Recueil que j'ai l'honneur de vous présenter, sont les dernieres que nous recevrons du P. Parrenin. Une

ſainte mort, à laquelle il ſe préparoit plus particuliérement depuis quelques années, l'enleva il y a un peu plus d'un an à la Miſſion de la Chine, où depuis l'année 1698. qu'il arriva à Péking, il employa uniquement ſa ſanté qui étoit robuſte, ſes talens qui étoient rares, & le crédit qu'il s'étoit attiré par ſon mérite, au bien de la Religion, & à la Propagation de la Foi. Une telle perte ne ſera pas ſi aiſée à réparer. C'eſt de quoi vous conviendrez ſans peine, en liſant la troiſiéme Lettre de ce Recueil, qui contient le récit abrégé de ſes travaux & de ſes continuelles occupations.

Les honneurs qu'on a rendus à sa mémoire, sont des témoignages non suspects de l'estime générale qu'on faisoit de sa personne : Grands & petits, Chrétiens & Infidéles, tous se sont empressés de donner des marques publiques de la douleur qu'ils ressentoient de cette perte. L'impression de ce Volume étoit déja bien avancée, quand j'en ai reçu le détail, qui mérite de vous être communiqué.

Lorsque la mort du Pere arriva, l'Empereur étoit en Tartarie; à son départ il avoit confié le Gouvernement de Péking à son Frere, & à l'un de ses Oncles paternels : Ces deux Prin-

ces députerent aussi-tôt des premiers Mandarins de leur suite à la maison des Missionnaires, pour leur faire des complimens de condoléance, rendre leurs devoirs au Défunt, & apporter des présens. Ces Députés en se retirant, avertirent les Peres de la part de leurs Maîtres, qu'il étoit à propos de mettre le Cercueil en dépôt dans une salle, jusqu'au retour de sa Majesté.

Un des plus grands Seigneurs Tartares, frere de l'Impératrice, dont le Pere avoit été l'intime ami du P. Parrenin, vint en personne avec une nombreuse suite se prosterner devant

le cercueil, pleura longtems, & offrit des présens considérables, qu'il accompagna des plus grands éloges qu'il fit du Missionnaire.

Pendant tout le tems que le corps fut exposé, la Cour de la maison ne désemplit point des personnes de tout rang & de toute condition, qui vinrent en foule rendre les mêmes devoirs au Défunt, & suspendre dans la salle des piéces de soye, où ils avoient écrit de petits discours à sa louange. Les Princes & Mandarins Chrétiens, & généralement tous les nouveaux Fidéles se succéderent les uns aux autres, pour témoigner

leur douleur, & faire des prieres autour du Cercueil.

Enfin, l'Empereur arriva à Péking. Lorsqu'on l'informa de la mort du P. Parrenin, il y parut sensible, & le louant publiquement de son zéle & des services qu'il avoit rendus pendant sa vie, il fit présent de deux cens taels, & de dix piéces de soye, pour aider à la dépense de ses obséques. Le grand Maître de la Maison Impériale voulut que ce don de sa Majesté fût livré en sa présence, & versant des larmes, il dit plusieurs choses très-honorables au Missionnaire; puis il envoya son Frere à sa place faire les

cérémonies accoutumées, pleurer ſur le Cercueil, & offrir ſes préſens.

Quand on eut reçu l'ordre & les préſens de l'Empereur, avec l'éloge qu'il avoit fait du Défunt, on le fit écrire en grands caracteres Chinois, ſur une belle piéce de Satin, & on l'expoſa dans la ſalle aux yeux de tout le monde. Puis on détermina le 12, le 13 & le 14 de Novembre pour les trois jours de prieres, & le 15. pour l'enterrement. Les Miſſionnaires des trois Egliſes, & les principaux Chrétiens prirent le deuil, qui conſiſte à ſe vêtir d'un habit de toile blanche, & à ôter du

bonnet les floccons de soye rouge qui le couvrent.

Les Chrétiens de la Ville & de la Campagne assisterent aux prieres des Morts, avec un respect & une modestie qui est particuliere aux Chinois, & qui édifierent extrémement les Assistans. Les prieres, sans parler des Messes qui se célébrent, se font trois fois par jour, & à la fin on récite le Libera*, en faisant les encensemens & les autres cérémonies de l'Eglise. On avoit dressé dans les cours de la Maison des pavillons ou tentes de nattes, selon ce qui se pratique à la Chine au tems du deuil. La porte d'entrée avoit*

aussi ses ornemens lugubres, avec un tambour qu'on battoit en l'honneur de ceux qui venoient rendre leurs derniers devoirs.

Le 15 Novembre jour fixé pour l'enterrement, fut un jour de triomphe pour la Religion. Les Missionnaires des trois Eglises se rassemblerent de grand matin, & assisterent à l'Office & aux prieres que firent les Chrétiens; après quoi le signal ayant été donné en frappant sur un grand bassin de Cuivre, on porta le Cercueil jusqu'à la grande rue, au milieu des cris & des gémissemens, tant des Chrétiens que des Infi-

déles, les Missionnaires le suivant deux à deux un cierge à la main. Lorsqu'on y fut arrivé, un second signal avertit les Chrétiens, qui étoient tous en deuil, de se ranger chacun à leur poste. On se prosterna ensuite quatre fois jusqu'à terre devant le Cercueil, & l'on se mit en marche.

On voyoit d'abord une grande machine très-élevée & bien ornée, où on lisoit en gros caracteres le nom, le pays, l'âge, & les qualités du P. Parrenin. Paroissoit ensuite une grande Croix, portée par un des principaux Chrétiens, entre deux rangs de plusieurs Chrétiens,

qui marchoient avec beaucoup de gravité & de modeſtie. Suivoit une foule d'autres Chrétiens, qui marchoient dans le même ordre devant les Images de la ſainte Vierge & de ſaint Michel. Immédiatement après deux Bacheliers & deux Mandarins Chrétiens portoient l'éloge qu'avoit fait l'Empereur, écrit ſur une piéce de Satin jaune. Les Catéchiſtes des différentes Egliſes venoient enſuite deux à deux pleurant, & récitant dévotement des prieres devant le Cercueil. Enfin les Miſſionnaires, les Princes Chrétiens, les Mandarins & les Députés des Princes fer-

moient la marche. Les Officiers & les Soldats firent garder un ordre merveilleux ; dans toutes les rues où le Convoi passa, un Peuple infini étoit rangé en haye le long des Maisons & des Boutiques, & s'y tenoit dans un grand respect. Plusieurs même en donnerent des marques publiques en se mettant à genoux, & se prosternant jusqu'à terre.

C'est dans cet ordre qu'on marcha jusqu'au lieu de la Sépulture des Missionnaires François, qui est dans un Village à deux lieues de Péking. Lorsqu'on en approcha, les Habitans du Village vinrent au-de-

vant du Convoi, & l'accompagnerent avec de grandes démonstrations de douleur. Les Missionnaires environnant le Cercueil firent les prieres ordonnées par l'Eglise, & après avoir jetté de l'Eau bénite & fait les encensemens ordinaires, on le descendit dans la fosse. Ce fut alors que les cris & les pleurs se renouvellerent. Pendant ce tems-là le Supérieur de la Maison & tous les Missionnaires s'étant mis à genoux, firent encore quelques prieres, & remercierent ensuite les Assistans de la peine qu'ils avoient prise, & de l'honneur qu'ils leur avoient fait. Eux à leur

tour firent les mêmes civilités ; & l'on se sépara de part & d'autre en versant bien des larmes selon la coutume Chinoise.

L'attention de l'Empereur pour le P. Parrenin, ne dénote point dans le cœur de ce Prince des dispositions plus favorables à la Religion : il a voulu simplement, à l'exemple de ses Prédécesseurs, donner quelque marque d'estime pour un Etranger qui a été utile à son Etat : Les services qu'on continue de rendre à ce Monarque, vaincront peut-être avec le tems l'indifférence qu'il a eu jusques ici pour la Loi Chrétienne, &

pour ceux qui la prêchent. C'eſt cette eſpérance qui ſoutient dans des travaux très-génans & très-pénibles, ceux qu'il occupe à ſon ſervice.

Lorſqu'on perdit cet excellent Miſſionnaire, on reſſentoit encore vivement une autre perte qu'on avoit faite peu de mois auparavant du P. d'Entrecolles, qui étoit mort plein de jours & de mérites, le 2 de Juillet de la même année. Il s'étoit conſacré à la Miſſion de la Chine, en même tems que le P. Parrenin, & il s'y eſt également diſtingué par l'ardeur & le déſintéreſſement de ſon zéle.

*La multitude de ſes Lettres dont je vous ai fait part dans preſque tous les Tomes * qui ont précédé celui-ci, vous l'ont fait connoître depuis bien des années, mais vous le connoîtriez encore bien mieux, ſi je pouvois vous communiquer le grand nombre d'ouvrages qu'il a compoſés & imprimés en langue Chinoiſe, ſoit pour perſuader les vérités de la Religion aux Gentils, ſoit pour élever les nouveaux Fidéles à la plus haute piété.*

Son application à apprendre la langue Chinoiſe, le mit en

* Tomes IX, X, XI, XII, XIII, XV, XX, XXII & XXIV.

état peu après son arrivée à la Chine, d'ouvrir une grande Mission à Jao tcheou, *Ville du premier ordre de la Province de* Kiang si, *où la Loi Chrétienne étoit entiérement ignorée. A peine y eut-il fait quelque séjour, que son caractere aimable, & ses manieres douces, affables, & insinuantes lui gagnerent l'estime & l'affection de plusieurs Lettrés, & des Peuples de la Ville & de la Campagne. On l'écouta d'abord avec plaisir, on goûta insensiblement les vérités qu'il enseignoit, & en peu de tems un grand nombre d'Infidéles demanderent le Baptême.*

dirigeât toutes ſes démarches.

Rien ne fut jamais capable d'altérer la paix de ſon ame: au milieu des contretems & des affaires les plus épineuſes, il fut toujours le même : même douceur dans ſon air, dans ſon maintien, dans ſes paroles; même affabilité dans ſes manieres. Comme les ſuccès n'augmentoient pas ſa joye, les revers & les contradictions ne le rendoient pas plus triſte. Toujours égal, il n'enviſageoit les divers événemens, que dans les deſſeins & dans l'ordre de la Providence.

Il ne ſe borna pas à la Miſſion qu'il avoit établie dans la

Province de Kiangſi, *il trouva le moyen d'en ouvrir de nouvelles dans preſque toutes les Provinces de l'Empire, où il envoyoit des Ouvriers, qu'il avoit formés lui-même pendant un ou deux ans aux fonctions Apoſtoliques, & auſquels il avoit inſpiré, par ſes inſtructions & par ſes exemples, ce zéle plein de douceur & de ſageſſe, qui gagne & qui change les cœurs.*

Après avoir gouverné avec tant de prudence durant treize ans la Miſſion Françoiſe *de la* Chine, *il vint à* Péking, *où pendant dix ans il fut* Supérieur-Particulier *de la* Mai-

ſon. Toujours reſpecté & chéri par ſes manieres douces & engageantes, chacun s'adreſſoit à lui comme à ſon Pere, & il étoit l'ame de tout ce qui s'entreprenoit pour la gloire de Dieu & le ſalut des Chinois : ſes moindres conſeils étoient regardés comme des Loix, tant on comptoit ſur ſon expérience, & ſur les lumieres qu'il puiſoit dans ſes communications intimes avec Dieu, car il ne prenoit point de réſolutions, qu'il ne les eût peſées meurement au pied des ſaints Autels; & lorſqu'il les exécutoit, c'étoit toujours avec une certaine ſimplicité, où il

ne

ne paroiſſoit rien que de naturel; d'ailleurs ſi modeſte, que lorſqu'il s'agiſſoit d'une entrepriſe qui pouvoit procurer quelque honneur, il en chargeoit toujours un autre, ne ſe réſervant pour lui-même, que ce qu'il y avoit de plus obſcur & de plus pénible.

Depuis qu'il entra dans la Miſſion, il aſpira ſans ceſſe au bonheur de verſer ſon ſang pour la défenſe de la Foi, & ces Saints deſirs ſe reveilloient en lui, toutes les fois qu'il s'élevoit quelque perſécution. Son Confeſſeur qui étoit depuis longtems le dépoſitaire des ſecrets ſentimens de ſon cœur, crut de-

voir le consoler au lit de la mort, de ce qu'il n'avoit pas obtenu cette grace.

Dieu se contenta donc de ses desirs, si cependant on ne peut pas regarder comme une espéce de martyre, les longues infirmités dont il fut affligé sur la fin de ses jours, & qui étoient le fruit de ses continuels travaux.

Ces infirmités l'obligerent les quatre dernieres années de sa vie de garder la chambre, où il ne pouvoit être que couché, ou assis dans un fauteuil. Il en profita pour se disposer à la mort. Il l'envisageoit comme prochaine avec cette confiance

& cette joye, qu'ont les Saints, quand ils voyent approcher le terme de leur exil, & le commencement de leur éternel bonheur.

Pendant tout ce tems-là il ne cessa point de remplir les fonctions de Missionnaire. Une foule de Néophytes, dont il avoit la confiance, venoient continuellement le visiter, se confesser à lui, recevoir ses avis, & écouter les paroles de salut, qu'il leur annonçoit avec une onction qui pénétroit leurs cœurs.

Enfin, après de longues souffrances, & ayant reçu les derniers Sacremens avec les senti-

mens de la piété laplus tendre, il s'endormit dans le Seigneur à l'âge de 79 ans, laiſſant par ſa mort un regret univerſel, que le tems n'effacera pas ſitôt. Malgré ſon grand âge & ſes infirmités, par ſon caractere toujours aimable & bienfaiſant, il fut juſqu'au dernier moment les délices de tous ceux avec leſquels il eut à vivre.

Une vie ſi innocente, une union auſſi intime que la ſienne avec Dieu, tant d'enfans moribonds auſquels il a procuré le Baptême, tant de pécheurs qu'il a fait rentrer dans la voye du ſalut, tant d'Apoſtats qu'il

a reconciliés à l'Eglise, tant d'Infidéles qu'il a convertis à la Foi, donnent tout lieu de croire qu'il reçoit maintenant au Ciel la récompense de ses vertus, & de son zéle infatigable pour le salut des ames.

Tandis qu'on regrettoit à la Chine les pertes qu'on venoit de faire, les Missions des Indes étoient désolées par l'irruption subite d'un grand Peuple de Gentils, qui vinrent fondre à main armée sur toutes les terres de la Peninsule de l'Inde. Ces Peuples que nous nommons, Marattes, *& que les Indiens appellent* Maratiars, *habitent un vaste pays à l'Ouest*

de Goa, qui ſe nomme en leur langue Maharachtram. *Quoique depuis Dely juſqu'au Cap de Comorin tout ſoit Tributaire du Grand Mogol, & que les Pays mêmes qu'il ne gouverne pas immédiatement par ſes Nabab ou Vicerois, mais qui ſont poſſédés par des Princes particuliers, lui payent un Tribut annuel, les Marattes ont toujours vécu dans l'indépendance de cette Couronne. Ils étoient même autrefois les Maîtres de preſque toute l'Inde, & ſe faiſoient redouter du Mogol.*

Le fameux Aurengzeb ſi connu par la longueur de ſon

regne, & par l'éclat de ſes Victoires, rabattit leur fierté, & les força de ſe renfermer dans leur propre Pays, où il bâtit une Ville qu'il appella de ſon nom Aurengabad. Pendant les révolutions qui ſuivirent la mort de cet Empereur, les Marattes ſe releverent peu à peu, en telle ſorte que ſe répandant dans quelques Etats voiſins, ils mirent à contribution les Princes, & même les Gouverneurs Mores; mais ils n'avoient jamais oſé pouſſer leurs entrepriſes auſſi loin qu'ils ont fait ces années dernieres. Partagés en différens corps de Cavalerie, ils ont parcouru

presque toute la Peninsule, ravageant, pillant, & saccageant tous les lieux par où ils passoient. Les Campagnes ruinées, les grains & les richesses des Provinces enlevées, les Peuples dispersés, les Missionnaires & leurs Chrétiens en fuite, leurs Eglises détruites ou pillées, les jeunes filles transportées dans leurs montagnes, ou livrées dans un Camp à la licence & à la brutalité du Soldat, sont les tristes monumens des brigandages & de la cruauté de ces Barbares, ainsi que vous le verrez plus en détail dans une des Lettres qui composent ce Recueil.

Je n'ai rien à vous dire de Particulier ſur les autres Lettres qu'il renferme ; Ainſi il ne me reſte plus que de me recommander à vos ſaints Sacrifices, en l'union deſquels je ſuis avec beaucoup de reſpect.

MES RÉVÉRENDS PERES,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier le *XXVI. Recueil des Lettres Edifiantes & Curieuses*, par le Révérend Pere Du Halde ; ce Livre répond parfaitement à son titre & au dessein de son Auteur, il est propre à amuser & à nourir dans la piété. En Sorbonne le 25 Avril 1743.

LE SEIGNEUR.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre Révérend Pere Général, permets au Pere J. B. Du Halde, de faire imprimer *le vingt-sixiéme Recueil des Lettres Edifiantes & Curieuses écrites des Missions Etrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de* Jesus, qui a été lu & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la Présente. Fait à Paris, le 7 Mars 1743.

JEAN LAVAUD,
de la Compagnie de Jesus.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Bailli, & Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut, Notre bien-aimé le Pere Du Halde Jésuite, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au public *la Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique, & Physique de la Chine & de la Tartarie Chinoise, &c. par ledit Pere* Du Halde ; *Lettres Edifiantes & Curieuses, écrites des Missions Etrangeres ; le Sage Chrétien, ou les principes de la vraie Sagesse*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége, pour l'impression & réimpression desdits Livres sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de le

faire imprimer & réimprimer en bon papier, & en beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le Contre-scel des Présentes. A ces Causes, voulant favorablement traiter ledit Exposant & reconnoître son zéle, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer & réimprimer lesdits Livres, ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems & espace de douze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout au Réglement de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 : & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque pu-

blique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le sieur d'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement où à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés, & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le vingtiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent trente-neuf, & de notre Regne le vint-quatriéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 248. fol. 225. *conformément aux Réglemens de* 1723. *qui fait défenses*, *Art.* 24. *à toutes personnes*, *de quelque qualité & condition qu'elles soient*, *autres que les Libraires & Imprimeurs*, *de vendre*, *débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms*, *soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement*, *& à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale huit Exemplaires prescrits par l'Article* CVIII. *du même Réglement. A Paris*, *le* 16 *Juin* 1739.

Signé, LANGLOIS, *Syndic*.



LETTRE DU PERE PARRENIN

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

A M. DORTOUS DE MAIRAN de l'Académie Françoise & Sécretaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences.

A Péking, ce 20 Septembre 1740.



MONSIEUR,

La Paix de N. S.

JE ne reçois guéres de Lettres de votre part, qu'elles ne

ſoient accompagnées de quelque nouveau bienfait : c'en eſt un bien précieux pour moi, que les trois derniers Volumes des Mémoires de la ſçavante Académie, dont vous êtes un membre ſi diſtingué, & que vous avez la bonté de joindre aux précédens que je tiens de votre libéralité. Ce grand ouvrage ſi important par tous les genres d'érudition & de littérature qu'il renferme, fait la richeſſe & l'ornement de notre Bibliothéque. Les termes me manquent, pour vous en marquer toute la reconnoiſſance que je vous dois, & à Meſſieurs vos illuſtres Confreres.

Je profiterai du loiſir que j'ai aujourd'hui, pour tâcher de vous ſatisfaire ſur quelques-uns des éclairciſſemens que vous m'aviez demandé dans vos Lettres, & je commencerai par l'article du fer,

dont la découverte, comme vous le dites, *ne peut avoir été faite dans un pays, & l'art de le travailler imaginé, que longtems après qu'il y a eu des hommes, ou par quelque grand hasard*; il étoit sans doute *de toute autre difficulté à reconnoître que l'or & l'argent, qui brillent parmi le sable des Rivieres, ou qui étant aisément fondus par les feux souterrains, se manifestent ensuite en lingots par les tremblemens de terre, ou par les irruptions des Volcans, &c. au lieu que le fer n'offre le plus souvent à la vue que du roc, ou du gravier noirâtre.* Si le fer est donc de toute antiquité à la Chine, les Arts dont il suppose la connoissance, y seront aussi bien anciens, & c'est à cette occasion que vous me demandez, s'il reste à la Chine quelques vestiges de l'époque du fer, ou de la Nation qui l'y apporta.

Il eſt certain que la connoiſſance du fer eſt ici très-ancienne. Il paroît qu'il étoit connu des premiers Conducteurs des Chinois, puiſqu'il en eſt fait mention dans le *Chu king*, au Chapitre *yu cong*, où il eſt rapporté que le fer vient du territoire de *Leang-tcheou*. On ne dit point que ce fut là qu'on eut la premiere connoiſſance du fer, mais parce que la Chine a commencé indubitablement à ſe peupler par l'Oueſt de Péking, ce fut à *Leang-tcheou* que les Chefs des Chinois reconnurent cette terre propre à la fuſion du fer. Peut-être qu'ils avoient avec eux quelques morceaux de ce métal, ou qu'ils avoient appris à le reconnoître de ceux qui avoient vécu avec Noé, car il n'eſt guéres croyable que ce Patriarche ait bâti l'Arche ſans le ſecours d'aucun inſtrument de

fer. Au moins ne sçais-je pas qu'on ait jamais rien dit de contraire.

Mais Noé, dira-t-on, ne pouvoit-il pas avoir du fer dans l'Arche, sans connoître la terre d'où il étoit tiré ? C'est ce qui ne me paroît pas vraisemblable ; mais quand cela seroit vrai, il étoit bien plus aisé à ses Descendans de reconnoître cette terre, qu'à ceux qui n'avoient jamais vu de fer, & qui n'ayant nulle idée de ce métal, & ne sçachant pas même s'il existoit, ne se seroient pas avisés de le chercher.

Si les hommes avoient quelque connoissance du fer dès le tems de Noé, ou même avant Tubalcain, comme vous le conjecturez d'après les expressions de la Genése, comment se peut-il que quelques Nations, même celles qui après la dispersion al-

lerent habiter le Pays où Tubal-cain en avoit forgé, oublierent tellement ce que c'étoit que le fer, & comment il se faisoit, que pour suppléer à ce métal si nécessaire, elles furent obligées d'employer des pierres de Tonnerre; ensorte qu'un homme passoit une partie de sa vie à percer, à aiguiser, à emmancher une de ces pierres en forme de hache, ou d'autre outil semblable. Ce qui prouve, comme vous l'avez fort bien remarqué, une longue ignorance, où l'on avoit été du fer.

J'avoue qu'il ne m'est pas aisé de comprendre comment cette connoissance s'est perdue parmi ces Anciens Peuples, de même que parmi ceux qui allerent habiter l'Amérique, tandis qu'il paroît qu'elle s'est toujours conservée chez les Chinois, sans que

ni par leurs Livres, ni en aucune autre maniere, on puisse déterminer en quel tems ils ont commencé à avoir cette connoissance.

Dira-t-on pour s'égayer, qu'au tems de la dispersion, ceux qui tournerent du côté de la Chine, plus attentifs que les autres, emporterent avec eux les pelles, les pioches, les truelles & les autres outils qui servirent à élever la Tour; ou bien dira-t-on plus sérieusement que les Chinois, qui descendoient incontestablement de Sem, fils aîné de Noé, reçurent de ce pere privilégié des connoissances, qui ne furent pas si communes parmi les descendans de Cham & de Japhet, & qui furent même oubliées par quelques branches de Sem, sur-tout de celles qui ne vinrent point vers l'Orient?

Quoi qu'il en ſoit, on ne trouve à la Chine aucun de ces veſtiges de l'ignorance du fer, telles que ſont ces pierres travaillées pour y ſuppléer, du moins les Lettrés d'aujourd'huy n'en ont jamais entendu parler.

Ce ſeroit néanmoins une témérité d'aſſurer qu'il n'y eut point de ces pierres travaillées, ou dans les Mines, ou dans les Montagnes de ce vaſte Empire; & ſi le haſard m'en fait découvrir, j'aurai ſoin de vous en envoyer, comme vous le ſouhaitez; il faut toujours ſe ſouvenir que ſi le grand *Yu* eût manqué d'inſtrumens de fer, il n'auroit jamais pu couper les Montagnes, ni creuſer ces grands canaux qu'il fit, pour donner un libre cours aux eaux qui inondoient les terres.

Vous avez bien prévu, Monſieur, qu'il ne me ſeroit pas ai-

ſé de répondre à la ſeconde queſtion que vous me faites ; ſçavoir, s'il naît chaque année à la Chine plus de Filles que de Garçons. Je l'ai demandé à quelques Chinois : ils ſont perſuadés que le nombre eſt à peu-près égal, & ſur ce que je leur diſois, que dans cette hypothéſe il y avoit de l'injuſtice à prendre pluſieurs femmes, ſans en laiſſer à ceux qui voudroient ſe marier ; ils me repondoient qu'il y avoit parmi eux quantité d'Eunuques & de Pauvres, qui renonçoient au Mariage, faute d'avoir les moyens d'entretenir une femme.

Il eſt à obſerver que ſous la Dynaſtie précédente, le Palais de l'Empereur & les Maiſons des Grands, étoient remplis d'Eunuques de bonne famille, parce que pluſieurs d'entre eux parvenoient aux premieres char-

ges de l'Empire, & que c'étoit la mode de se reposer sur eux de tous les soins Domestiques. Il n'en est pas de même aujourd'hui. Les Tartares ne laissent pas la moindre autorité aux Eunuques, parce qu'ils abuserent autrefois de leur crédit, & causerent les plus grands troubles dans l'Empire. On ne trouve guéres maintenant parmi les Eunuques que des gens de la lie du Peuple, ou de pauvres Villageois qui n'ont pas de quoi se marier.

Quoiqu'il paroisse assez vrai que parmi les enfans qui naissent à Péking, il n'y a pas plus de femelles que de mâles ; il est néanmoins certain, que si à la fin de chaque année, on comptoit ce qui reste en vie des enfans nés cette même année, on trouveroit un bien plus grand nombre

de mâles que de femelles, parce que dans ce grand nombre d'enfans qu'on expose, on ne trouve presque que des filles ; & il est rare que sur cent enfans exposés, on trouve trois garçons. C'est le témoignage unanime de ceux que nous envoyons tous les jours pour baptiser ces malheureuses Victimes de la misere de leurs Parens, ou de la cruauté de leurs Maîtres. Je crois que c'est à peu-près la même chose dans les autres grandes Villes, où il y a plusieurs Esclaves : car dans les petites Villes & dans les Villages habités par le simple Peuple, ou par des Laboureurs ; il n'arrive guéres qu'on y expose les enfans, & ce ne sont que des filles, ou des garçons prêts de mourir ; pour ce qui est de ceux qui se portent bien, on trouve facilement des gens qui les

adoptent, & qui les élévent.

Dès qu'il ne naît pas un plus grand nombre de filles que de garçons, & qu'il paroît certain par le calcul que vous m'envoyez sur ce sujet, que c'est tout le contraire du moins en Europe, Vous avez raison, Monsieur, de conclure que la Polygamie est un obstacle à la multiplication, & je suis entiérement de votre avis là-dessus. *Il doit rester* par-là sans doute *bien des hommes sans femme ; & comment*, ajoutez-vous, *accorder ce célibat involontaire avec le tempérament des Chinois, que vous n'y voyez pas fort disposé ; ou comment y remédier, sans tolérer des désordres que la morale Chinoise fait profession de condamner ?*

Je ne voudrois pas nier, Monsieur, qu'il n'y eût de ces désordres à la Chine ; mais ils n'y sont

pas publics, comme dans le Japon, & chez les Turcs que vous citez ; on ne les y souffre pas, & si un Maître faisoit violence à son Esclave, il seroit puni, & l'Esclave mis en liberté. Il y a d'ailleurs une infamie attachée à ce détestable commerce, & personne ne veut pas même en être soupçonné. J'avoue néanmoins que lorsque la crainte de Dieu n'arrête pas, celle des hommes est un frein trop foible pour contenir des Infidéles, sur-tout quand ils peuvent s'assurer que leur crime sera secret.

Venons maintenant au paralléle des Egyptiens & des Chinois fondé sur les Mœurs & les Coutumes des deux Nations, que vous continuez d'exposer d'une maniere très-claire & très-plausible. Des traits si ressemblans & si particuliers vous don-

nent, à ce que vous dites, du penchant à leur attribuer une commune origine. Je vous avouerai franchement, Monſieur, que toutes vos reſſemblances me portent ſeulement à juger, que ces deux anciens Peuples ont puiſé dans la même ſource, leurs Coutumes, leurs Sciences, & leurs Arts, ſans que l'un ſoit un détachement ou une Colonie de l'autre. Tout prêche l'antiquité à la Chine, & une antiquité ſi bien établie, qu'il n'eſt pas concevable que les Egyptiens dans leurs commencemens, ayent été en état de lever de grandes Armées, de traverſer des pays immenſes, de défricher & de peupler un grand Royaume. Ce que rapporte Diodore de Sicile ne paroît prouver autre choſe, ſinon que dans des tems poſtérieurs à la Chine déja

peuplée, Osiris s'étoit transporté jusqu'à Bengale, & voilà l'Océan Oriental que Diodore, peu versé dans la Géographie, prenoit peut-être pour le bout du monde, supposé qu'il crût la terre platte, comme on la cru pendant longtems.

Quand on dit qu'Osiris avoit voyagé dans l'Asie, comme on ne dit pas dans quel endroit de l'Asie il voyagea, il ne lui fallut pas aller bien loin pour vérifier cette proposition.

Pour revenir à l'antiquité Chinoise, qui est le point décisif, & que vous êtes, avec raison, très-porté à croire, en voici quelques preuves ausquelles il me semble qu'il n'y a guéres de réplique. Pour prouver celle des Egyptiens, vous dites, Monsieur, qu'ils ont connu anciennement que Venus & Mercure tour-

noient autour du Soleil, laiſſant néanmoins la terre immobile au centre du monde, autour duquel tournoient les autres planettes. Je pourrois demander ſi cette connoiſſance eſt bien conſtatée, & s'il y a quelque ancien Auteur qui en parle diſtinctement. Mais je la ſuppoſe, & je dis que cette même connoiſſance eſt auſſi ancienne, & l'eſt peut-être plus encore à la Chine qu'en Egypte, avec cete différence que, comme vous le remarquez, *les Egyptiens la perdirent, & que Ptolomée lui-même au milieu d'Alexandrie rejettoit ce mouvement de Mercure & de Venus autour du Soleil*, au lieu que les Chinois l'ont conſervé juſqu'à nos jours.

On peut voir ce que le Pere Gaubil a écrit ſur cela d'après l'Aſtronomie des grands *han* qui en ont parlé comme d'une con-

noissance ancienne, & non pas comme d'une invention nouvelle. On peut voir en même tems le Catalogue des Etoiles connues des anciens Chinois, avec la maniere dont ils les avoient observées, leurs Spheres Armillaires, leurs cercles gradués en 360. dont l'un représentoit l'Equateur, l'autre un Méridien pour déterminer le passage des Etoiles, leur latitude, &c. Qu'on compare ensuite ce Catalogue avec ce qui est resté des Egyptiens, & l'on pourra bien trouver que les Chinois ne leur doivent rien en fait d'antiquité, & ne peuvent être par conséquent un essain sorti de leur ruche.

Il me semble que je vous ai déja parlé de l'ancienne connoissance qu'ils avoient du triangle rectangle, de laquelle, selon le témoignage de l'Empereur

Canghi, on ne pouvoit aſſigner le commencement. On lit que le Prédéceſſeur du fameux *Tcheou-cong*, qui vivoit environ onze ſiécles avant Jeſus-Chriſt, diſoit à ſon Diſciple, qu'avec cet inſtrument on pouvoit faire pluſieurs obſervations, & que *Yu* s'en étoit ſervi pour meſurer les hauteurs. Il n'eſt pas dit que *Yu* en fût l'Inventeur, mais qu'il en avoit fait uſage.

Comment cette connoiſſance paſſa-t-elle dans la ſuite à Pythagore, auquel elle fit tant d'honneur ? L'inventa-t-il, car il n'eſt pas impoſſible qu'on ſe rencontre dans les mêmes connoiſſances ? ou bien l'avoit-il reçu des Indiens, & ceux-ci des Chinois ? pure conjecture : on ne peut rien aſſurer juſqu'à ce qu'on déterre d'autres monumens, que ceux que nous avons pu avoir juſqu'ici.

Voilà, Monsieur, trois preuves d'antiquité que je voudrois avoir le tems de mieux déveloper, afin de faire revenir l'Europe de cette prévention naturelle, où elle est sur l'antiquité & sur la science des Egyptiens, des Chaldéens, des Persans, &c. C'est un sujet qui a toujours exercé la plume des Sçavans, parce qu'outre que ces Nations sont moins éloignées, l'Ecriture Sainte en parle en cent endroits, tandis qu'on ne dit rien directement de la Chine, laquelle est restée dans l'oubli, jusqu'au tems de Marc Paul, qui y pénétra, & dont la Relation ne passa d'abord que pour un tissu de Fables. Les Missionnaires qui y allerent quelque tems après, donnerent des connoissances de ce vaste Empire, qu'à peine daignoit-on écouter.

Que dirai-je de quelques Sça-

vans, qui ont cru aſſez longtems que les Chinois n'avoient ſçu ni ne ſçavoient d'Aſtronomie, que ce que les Miſſionnaires leur en avoient appris. Ce n'eſt que depuis peu d'années, que par des traductions de leurs Livres, par leur calcul, & leurs anciennes obſervations, on a commencé à ouvrir les yeux, & à ſoupçonner qu'il pourroit bien y avoir parmi eux des connoiſſances, qui méritoient quelque attention.

Oſerois-je pareillement eſpérer que Meſſieurs les Hébraïſans nous laiſſeront un peu alonger la durée du monde, en dépit de la prétendue bonne foi des Rabbins, qui ſe ſont permis de la racourcir, pour reculer l'avénement du Meſſie? nous ne pécherons en cela, ni contre la foi, ni contre les bonnes mœurs, & nous ſerons plus au large pour

prêcher notre ſainte Religion à une Nation qui ne nous écouteroit pas, ſi, ſans lui apporter de ſolides raiſons, elle nous voyoit retrancher ou rejetter ce qu'elle croit être certain dans ſon Hiſtoire. Ce qui fortifie mon eſpérance, c'eſt qu'on a bien permis d'étendre à diſcrétion l'Athmoſphere, parce qu'on n'a pas eu de bonnes raiſons à oppoſer à ce que vous en avez démontré dans votre Traité de l'Aurore Boréale. Cependant, il eſt vrai de dire qu'on trouve mieux ſon compte avec des Aſtronomes, qu'une petite démonſtration arrête, qu'avec des Chronologiſtes, contre leſquels on n'a pas un frein ſemblable. N'eſpérez donc point, Monſieur, qu'ils ſoient touchés de ces grandes preuves, tant Aſtronomiques, qu'Hiſtoriques, & Phyſiques, que vous

avez données de l'ancienneté du Monde, & dont je ne puis que vous remercier. Ce ſont réellement des Sçavans qui ont pris parti après pluſieurs années d'étude, & qui ont fait de gros volumes ſur la Chronologie, où chacun s'eſt efforcé de prouver qu'il avoit raiſon. A la vérité ils ne s'accordent guéres entre eux; & ſi vous oſez vous ingérer dans leurs conteſtations, par des raiſonnemens tirés des Pays lointains, ils tomberont tous ſur vous, & nul d'entre eux ne vous cédera un mois de tems, ni un pouce de terrein pour faire vos évolutions.

Je crois que pour parer à cet inconvénient, il faudroit faire abſtraction de toutes les Chronologies déja faites, n'en approuver ni critiquer aucune, commencer ſans aucun préambule celle

de la Chine dès le tems présent, en remontant jusqu'où on le peut surement, sans rien exaggérer, donnant pour certain ce que les Chinois reconnoissent pour tel, & où il y a des raisons de douter, exposer ses raisons sans les diminuer, ni les affoiblir; après cela ne point répondre à ceux qui aiment à disputer; mais seulement aux Sçavans désintéressés, tels que vous êtes, Monsieur, qui proposeront leurs doutes, comme vous faites, de bonne foi, & en vue d'éclaircir la vérité.

Au regard de quelques traits de ressemblance qu'on apperçoit entre les deux Nations, je n'en suis pas surpris: il est assez ordinaire que deux Peuples anciens & polis se ressemblent par quelques endroits, quoiqu'ils n'ayent pas la même origine: mais ce

qui doit fraper bien davantage, c'est qu'il se trouve entre l'une & l'autre Nation des différences si palpables, qu'on ne voit pas comment on pourroit les faire sortir de la même tige. En Egypte, il est permis au Frere d'épouser sa Sœur; ce seroit une chose monstrueuse à la Chine, & dont il n'y a jamais eu d'exemples. Les Egyptiens se livrerent de bonne heure à la plus stupide idolatrie : ils adorerent non seulement leurs Héros, mais encore les eaux, l'air, la terre, & ensuite les Crocodiles, les Rats, & les plus vils insectes ; quelques-uns même choisirent pour objet de leur Culte les raves & les oignons, trouvant tous les matins, comme on le leur a reproché, de nouvelles Divinités dans leurs Jardins potagers, *O sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis Numina!*

mina!* Si l'origine des Egyptiens & des Chinois étoit commune, les Chinois dès le commencement de leur établissement auroient été infectés de la même contagion. On n'a qu'à lire leurs Livres Classiques, pour se convaincre que pendant plusieurs siécles on n'a vû chez eux aucune trace d'idolatrie. C'est *Lao Kiún*, Philosophe Chinois, qui commença d'altérer le culte d'un être Suprême : l'idolatrie s'y répandit dans la suite sous le regne de *Ming ti*, ** par les ordres duquel la Loi de *Fo* fut apportée des Indes, mais qui fut toujours combattue, réfutée, & anathématisée par les Lettrés, lesquels inonderent l'Empire de leurs Livres contre cette abominable Secte, qui ne laissa pas d'avoir,

* Juvenal. ** Quinziéme Empereur de la Dynastie des *Han*.

& qui a encore un grand cours; ſur-tout parmi le Peuple.

On croit que l'Anatomie qui fait connoître les parties du Corps humain par la diſſection, a été d'abord en uſage en Egypte, & a paſſé enſuite dans la Gréce. Mais cette ſcience a toujours été ignorée des Chinois, juſqu'à ces derniers tems, qu'ils en ont ouï parler aux Européans; quelque utile qu'elle ſoit aux vivans, elle n'a jamais pu être de leur goût, & ils ſe révoltent à la ſeule propoſition de faire l'ouverture d'un Cadavre humain.

La difficulté qui naît de la diſtance des lieux, ne vous paroît pas inſurmontable. *Les Moſcovites*, dites-vous, *pénétrent aujourd'hui juſqu'à la Chine, & vont faire des établiſſemens juſques ſur ſes frontieres, avec peut-être moins de facilité que n'en avoient les an-*

ciens Conquérans. Qui nous eût dit, il y a trente ans, que nous verrions les Kalmouks sur le Rhin, nous auroit bien surpris.

La surprise auroit cessé, Monsieur, si l'on eût ajoûté qu'on devoit les conduire comme par la main; car il est certain que depuis Moscou jusqu'en Allemagne, les Chemins, les Ponts sur les Rivieres, les Etapes, les Guides ne leur manquoient pas : tout étoit donc préparé sur leur passage. Sur ce pied-là les Kalmouks eussent pu continuer leur route jusqu'à Paris sans aucun miracle. Où ils auroient trouvé plus de difficulté, c'étoit depuis leur pays jusqu'à Moscou, s'ils n'eussent pas marché par une route qu'ils s'étoient déja frayée à eux-mêmes. On sçait que ceux qui habitent près d'Astracan, & sur la côte de la mer Caspienne,

qui prenoient la qualité, tantôt de Sujets, tantôt d'Alliés du Czar Pierre I. allerent deux fois à Moſcou, la premiere ſous prétexte de viſiter ce grand Prince, & d'en tirer quelques préſens; la ſeconde, pour le ſecourir dans la Guerre qu'il avoit contre les Suédois. C'eſt ce que nous a raconté M. Laurent Lange, qui eſt venu ſi ſouvent à Péking, en qualité de Directeur du Commerce de Moſcovie.

Je demanderois volontiers en quel tems les Egyptiens auroient pu pénétrer à la Chine pour la peupler. Il faudroit qu'ils s'y fuſſent pris de bonne heure, car autrement ils l'euſſent déja trouvée toute peuplée; & il auroit fallu en faire la Conquête, au lieu d'y établir des Colonies.

Vous n'êtes point, Monſieur, pour Séſoſtris, parce qu'il eſt trop

récent, c'est-à-dire, Sésostris le Conquérant, car il me semble qu'il y en a trois de ce nom : Et en effet, on donneroit trop d'affaires à ce Héros, qu'on prétend avoir subjugué en dix ans les Médes, les Scythes, la Phénicie, la Syrie ; & toute l'Asie Mineure : & dans ces derniers tems quelques Auteurs ne sçachant à qui s'adresser pour peupler l'Amérique, y ont envoyé Sésostris sur la foi de ce passage de Lucain. *Venit ad occasum mundique extrema Sesostris.*

On a donc recours à Osiris, mais c'est un personnage équivoque : les uns disent qu'il étoit Grec, & qu'il conquit l'Egypte. En ce cas-là étant aussi occupé qu'il l'étoit à conserver ses Conquêtes, il n'avoit garde d'envoyer bien loin des détachemens pour en faire de nouvelles. S'il étoit

Egyptien, comme d'autres l'ont cru, devenu le Chef d'une Nation molle & efféminée, & accoutumé aux douceurs de la vie, que le pays où il regnoit, lui fournissoit en abondance, auroit-il quitté une Contrée si délicieuse pour aller busquer fortune dans des climats si lointains, au hasard de ne rien trouver de meilleur que ce qu'il possédoit? D'ailleurs, les Peuples ausquels il commandoit, étoient bien différens des Kalmouks, Nation pauvre & endurcie au travail.

Je ne crois pas qu'on dise que Menés ou Misraim, fils de Cham, vint lui-même à la Chine; ce ne pourroit être tout au plus que ses enfans. Mais dès-lors l'Egypte fut partagée en plusieurs Royaumes; on distinguoit le Roy des Thébains, le Roy des Tanites, & le Roy de Memphis. Ces Prin-

ces qui s'observoient les uns les autres, auroient-ils eu la pensée de s'éloigner, pour aller faire des établissemens dans des Pays qu'ils ne connoissoient pas?

Mais qui que ce soit des Rois d'Egypte qu'on prétende être allé, ou avoir envoyé de ses gens à la Chine, soit en corps d'Armée, soit en Caravanne, ils auront dû traverser toute l'Inde d'Occident en Orient. Or je demande, si pour lors les Indes étoient habitées, ou si elles étoient dépourvues d'Habitans. Si l'on répond qu'elles étoient désertes, on ne pouvoit donc y trouver que des désordres causés par le Déluge. Cette armée se seroit vûe dénuée de tout secours pour sa subsistance. Il lui auroit fallu labourer, semer, & recueillir à mesure qu'elle avançoit. C'est ce qui n'est pas aisé à concevoir.

Si l'on ſuppoſe que les Indes étoient déja habitées par Sem & ſes enfans, ou par ſes petits-fils, comme l'Ecriture Sainte le marque aſſez clairement, il faut dire en même tems que ces Peuples étoient ou ſi foibles, ou ſi dépourvus de ſens, qu'ils laiſſerent paſſer au milieu d'eux les Egyptiens ſans coup férir, & qu'ils les virent tranquillement aller ſe mettre en poſſeſſion des terres à leur Orient, qui les reſſerroient, & les tenoient, pour ainſi dire, entre deux feux.

Il vaudroit peut-être mieux dire qu'une Caravanne des gens de Sem ſe joignit aux Egyptiens, & que de concert ils allerent enſemble peupler la Chine. Suppoſé que cela fût ainſi, les Chinois ſeroient, ce qu'on appelle, Marchandiſe mêlée, race de Sem, & race de Cham; les uns bons,

les autres mauvais, différens de langage, de génie, de mœurs & de coutumes. De ce mélange seroit sorti, si j'ose m'exprimer de la sorte, un ouvrage à la Mosaïque & de piéces rapportées.

Or rien de plus uniforme que les Chinois dans tous les tems, depuis leur origine jusqu'à nos jours : même langage, mêmes Loix, même génie, même physionomie, même figure : Il n'y a sur ce dernier article d'autres différences, que celles qu'on voit en Europe, entre ceux qui naissent au Nord, & ceux qui habitent le Sud. Les premiers sont d'ordinaire plus blancs, & plus robustes; les seconds plus basanés, & d'une complexion plus foible.

Ne semble-t-il pas plus naturel de faire peupler la Chine par les seuls descendans de Sem, qui

n'avoient point d'ennemis en tête, & qui pouvoient défricher les terres de proche en proche, & entrer dans le *Chen si*, qui est le premier pays habité, comme tout le monde en convient ici. Ils auroient eu bien plus de facilité, que n'en ont eu dans ces derniers tems les Moscovites, qui ont fait, comme vous le dites, Monsieur, des établissemens jusqu'aux frontieres de la Chine. Car enfin les premiers n'eussent trouvé de résistance, que celle qui naît de la nature du pays, au lieu que les Moscovites ont eu diverses Nations à combattre, & bien de la peine à établir des Etapes, jusqu'à *Nipchou*, & delà à *Coutchou Paising*, encore n'y auroient-ils pas réussi, si un sujet rébelle du Czar & Chef de Brigands, n'eût pas livré Toboskoi, pour obtenir sa grace. Ce n'est pas ici le lieu de

raconter cette Hiſtoire, qu'on trouve imprimée dans la Relation d'un Anglois qui a demeuré vingt ans à Moſcou.

Après tout, peu importe par qui la Chine ait été peuplée, & je ne crois pas que vous vous y intéreſſiez beaucoup non plus que moi. On ne peut avoir ſur cela que des conjectures. Il ſeroit bien plus ſouhaitable & plus avantageux de connoître à fonds cet Empire, tel qu'il a été dans ſes commencemens, dans la ſuite des tems, & qu'il eſt encore aujourd'hui. C'eſt une mine trop riche, pour avoir pu la creuſer juſqu'ici, & en tirer tout ce qu'on y pourroit trouver d'utile à notre Europe.

Mais on manque pour cela de liberté, de tems, de connoiſſances néceſſaires, & d'argent. On eſt obligé de s'en rapporter aux

Livres, & l'on ne peut compter que sur les Livres Claſſiques. Les autres Auteurs, moins par malice que par ignorance, négligent aſſez ſouvent de s'informer au juſte des faits qu'ils avancent ; ainſi pour éviter toute ſurpriſe, il en faut lire pluſieurs ſur le même ſujet, ſur-tout en fait d'Hiſtoire naturelle, de ſecrets, de remédes, & autres choſes ſemblables. Il eſt vrai qu'ils citent ſouvent d'autres Auteurs, mais il n'eſt pas aiſé de les trouver, & quand même on les auroit ſous la main, ceux-ci en citent encore d'autres, & c'eſt toujours à recommencer; il arrive auſſi que de jeunes Lettrés, ou pour s'exercer, ou pour ſe faire de la réputation, écrivent ce qu'ils croyent ſçavoir, où avoir appris de leurs Maîtres. Pluſieurs de ceux qui liſent leurs ouvrages, ne cherchent qu'à ſe

désennuyer, & pourvû que ces Livres soient bien écrits, ils ne s'embarrassent guéres du reste. Il n'y a que la grande Histoire & les Livres Classiques, que ces Auteurs ne peuvent citer à faux, parce que tous les Lettrés s'appercevroient infailliblement de leur témérité, ou de leur ignorance. Ainsi un Européan doit lire la plûpart des autres Livres Chinois avec précaution, pour ne pas s'y laisser tromper. On marcheroit plus surement, si l'on pouvoit tout voir & tout examiner par soi-même.

Mais un si heureux tems ne peut arriver que sous un Empereur Chrétien : encore faudroit-il rapprocher la Chine de l'Europe, afin que nos Sçavans de profession pussent s'y transporter aussi aisément, qu'ils vont en Egypte arpenter, chercher, &

fouiller les ruines de Memphis; celles de Thébes, de ses portes, de ses murs, & de ses lourdes masses à moitié détruites, qui me paroissent n'avoir demandé qu'un grand nombre de manœuvres & beaucoup de tems. Cependant on mesure exactement un côté, & l'on écrit qu'une des faces à tant de toises de largeur, tant de hauteur; qu'il y a tant de voûtes & de chambres; il faudroit ajoûter tant de nids à rats, & tant de repaires de hiboux. Qu'y a-t-il là de si admirable, qui n'eût pu être fait en Europe, s'il eût été de quelque usage?

Si l'on admire la grandeur de l'ouvrage, je soutiens que la muraille de *Tsin-chi-hoang* le surpasse de beaucoup & en toutes manieres, sur-tout par son utilité, & par sa solidité, puisque tant

de siécles n'ont pu l'a détruire *, & qu'il n'y a d'autres ouvertures que celles qu'on y a faites à la main & à force de travail : tout le reste, jusques sur la cime des plus hautes montagnes, a tenu contre l'injure du tems & contre les tremblemens de terre. Personne n'ignore quelle est sa longueur, sa hauteur, & son épaisseur : Où voit-on tant de briques & de pierres si bien arrangées, si bien cimentées ? N'y en a-t-il pas plus que dans les monumens d'Egypte ?

Ce n'est pas, dira-t-on, la pierre, la brique, la maçonnerie qu'on admire en Egypte. On y voit des figures d'hommes, d'a-

* C'est de la grande muraille proprement dite qu'on parle, & non pas de quelques morceaux vers l'Ouest qui ne sont que de terre, parce que la disposition du lieu l'exigeoit ainsi.

nimaux, de quadrupedes, des volatiles, des bas-reliefs, des inscriptions, des hiérogliphes qu'on ne peut presque d'échiffrer, tant ils sont anciens. Hé, c'est justement pour cela même qu'on les admire ; car si on les entendoit bien, ce seroit peut-être très-peu de chose, on n'y trouveroit plus rien de mystérieux ; & comment au retour d'un si beau voyage pourroit-on faire des differtations, étaler son érudition, & raisonner à perte de vue sur les fables Egyptiennes ?

Le malheur de la Chine est de n'avoir point encore été le terme de nos doctes voyageurs. Les inscriptions, les caracteres ne manquent point à la grande muraille; la différence est que les Chinois connoissent encore aujourd'hui leurs plus anciens caracteres, au lieu que les Egyptiens ne sçavent

plus lire l'écriture de leurs Ancêtres.

Pour ce qui eſt des figures ſculptées d'hommes, d'animaux, & de volatiles, les ſculptures des Chinois & leurs arcs de triomphe en ſont tout couverts, & quoiqu'ici, comme en Egypte, il n'y ait rien en cette matiere qui puiſſe ſe comparer à ce qu'on voit aujourd'hui en Europe, on ne laiſſeroit pas d'y eſtimer des ſtatues coloſſales très-animées, avec des attitudes conformes aux paſſions qu'on a voulu repréſenter, telles que la colere, l'indignation, la joie, la triſteſſe. J'en ai vu pluſieurs de ce genre que les plus habiles artiſtes ne dédaigneroient pas.

Mais y a-t-il à la Chine des pyramides telles qu'on en voit à Rome qui y ont été apportées d'Egypte? Je n'y en ai point vû,

mais ce n'eſt pas une preuve qu'il n'y en ait point. Cependant comme ces ouvrages n'ont aucune utilité réelle, je doute que les Chinois aient voulu y perdre leur tems & leur peine. N'ont-ils pas mieux fait de conſtruire des ponts auſſi magnifiques que ceux qu'on voit dans quelques Provinces, & auſſi ſinguliers que celui qu'ils nomment le Pont de Fer, qui va d'une montagne à l'autre ſur d'affreux précipices. Des armées nombreuſes ont paſſé autrefois ſur ce pont, & il ſubſiſte encore aujourd'hui. C'eſt ce qu'on peut voir dans la deſcription Géographique, Hiſtorique, &c. de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoiſe * que le P. Du Halde a donné au Public depuis peu d'années. Je ne ſça-

Tome I. pag. 32, 60, 76, 151, 155, 156. tome II. pag. 91, 92.

che pas qu'on voie rien de semblable en Egypte.

Mais dira-t-on encore, le Nil ce fameux fleuve, sa source, ses cataractes, ses débordemens réguliers & féconds qui ont exercé la plume de nos Sçavans voyageurs : la Chine a-t-elle rien qui puisse lui être comparé ?

Je réponds que le Nil disparoît, & n'est plus qu'un ruisseau, si on le compare au grand fleuve *Yang tse kiang* qui traverse toute la Chine. Qu'on jette un coup d'œil sur la carte de cet Empire, & qu'on considere ce fils de la mer, comme l'appellent les Chinois, depuis sa source jusqu'à son embouchure pendant 400 lieues; qu'on fasse attention à sa largeur, à sa profondeur, aux lacs qu'il forme ou qu'il traverse, dont un entre autres a 80 lieues de tour, aux grandes & belles Vil-

les qu'il baigne & enrichit, à cette multitude de vaiſſeaux, de barques qui le couvrent, & qui ſont autant de Villes flottantes, remplies de Marchands & de Peuples qui vivent tous aux dépens de ce fleuve, lequel ſans ſe déborder, comme le Nil, fournit à droite & à gauche grand nombre de canaux qui arroſent les campagnes voiſines, & autant & ſelon qu'on le juge à propos, ce qui eſt bien plus commode & plus avantageux, qu'un débordement incertain qu'on ne ſçauroit régler, tantôt précoce, tantôt tardif, ſelon le plus ou moins de pluie qui tombe à ſa ſource.

Si les Sçavans d'Europe pouvoient parcourir toute la Chine, à ne conſidérer même que ſa ſurface, combien de choſes curieuſes ne trouveroient-ils pas, dont

on n'a encore rien dit? Que ſe-roit-ce, s'il leur étoit permis de la labourer Nord & Sud, Eſt & Oueſt, d'y creuſer, d'y fouiller, comme on a fait en Egypte? Combien ne trouveroient-ils pas d'inſcriptions ſur des pierres, ſur des marbres, ou ſur des monumens antiques enſevelis par les tremblemens de terre, qui ont été ſi fréquens à la Chine, & d'une violence juſqu'à applanir des montagnes, & à engloutir des Villes entieres, comme l'hiſtoire en fait foi?

Outre les mines qu'on y connoît déja, combien d'autres ſe découvriroient par la ſagacité Européanne? Ce ſeroit un ſujet tout neuf qui donneroit de l'occupation à nos Sçavans pour plus d'un ſiécle, & pendant ce tems-là ils laiſſeroient en repos les Phéniciens, les Egyptiens, les

Chaldéens, les Grecs, & d'autres Nations qui ont tenu autrefois un rang considérable, & qui ne sont plus rien.

Je ne prétends pas par-là diminuer la gloire qui est dûe à l'ancienne Egypte ; c'est elle qui forma Moyse dans toutes les sciences qu'elle avoit acquises ; les principales étoient sans doute la Géométrie, qu'avoit occasionné le débordement du Nil, & l'Astronomie, dont les principes auront été communiqués au Fondateur, autant qu'il étoit nécessaire, pour y faire de plus grands progrès par les observations telles qu'on les pouvoit faire dans ces premiers tems. Mais aussi l'on peut dire, que les descendans de *Sem* eurent les mêmes connoissances, & peut-être encore avec plus d'étendue.

Je serois curieux de sçavoir si

Abraham renvoyé d'Egypte avec quantité de présens, en emporta aussi quelques connoissances : on ne voit pas qu'à son retour il en ait fait quelque usage ; il dressa des Autels, il fit creuser des puits, tout cela ne demandoit pas beaucoup de science. Peut-être que faute d'exercice & de culture, les Pharaons ou leurs Docteurs n'étoient plus fort habiles, ou qu'Abraham ne demeura pas assez longtems en Egypte pour s'instruire, comme fit Moyse dans la suite : Il se peut faire aussi que ce Patriarche étant Chaldéen, en sçavoit plus que les Egyptiens; cependant il étoit de la Chaldée montueuse, au Nord de la Mésopotamie où l'on place la ville d'Ur, dont les peuples étoient plus belliqueux, & ne se mêloient guéres de science, tout au contraire de ceux de

la Chaldée méridionale, qui se piquoient d'être sçavans.

De plus, je demanderois volontiers quelle langue parloit ce Patriarche avec les envoyés de Pharaon, quand ils allerent lui faire des reproches au sujet de Sara? & Sara elle-même, quelle langue parloit-elle dans le Palais? On ne dit nulle part que l'un & l'autre eussent des Interprêtes: faudra-t-il recourir à un miracle, ou supposera-t-on que la langue d'Abraham & des Egyptiens étoit à peu près la même? Si cela étoit, nos Chinois, qu'on soupçonne tirer leur origine de ces derniers, & qu'on sçait n'avoir jamais changé de langage, parleroient encore aujourd'hui l'ancienne langue Egyptienne, quoiqu'un peu altérée par la suite de tant de siécles. Ce seroit une chose assez plaisante que je par-

lasse ici la langue Copte sans le sçavoir.

Vous voyez, Monsieur, que selon l'ample permission que vous m'en avez donnée, je laisse courir librement ma plume, en répondant à toutes les questions que vous avez bien voulu me faire. Pour ce qui regarde les *Miao ssee*, je n'ai rien à vous dire que ce que vous avez déja lu, & que vous pouvez relire dans le tome I[er] du livre du P. Du Halde sur la Chine & la Tartarie Chinoise, pag. 53. J'ajoûterai seulement que les Chinois n'ayant pu soumettre ces Montagnards par la force, ont pris le parti de bâtir des villes & des forts aux gorges, par lesquelles ils pourroient se répandre dans la Campagne, & piller les Peuples qui habitent le pied de leurs montagnes. Ces Barbares se voyant ainsi resser-

rés, il n'eſt pas étonnant qu'ils faſſent quelques irruptions pour ſe mettre plus au large.

Ce n'eſt pas toujours la diſette qui les fait deſcendre de leurs tanieres, c'eſt le plus ſouvent le deſir de ſe venger des vexations qu'ils reçoivent des petits Mandarins du peuple, lorſqu'ils viennent vendre leurs denrées, ou échanger leur marchandiſe. D'un autre côté, les Mandarins de guerre qui gardent les frontieres, ennuyés de n'avoir rien à faire, & cherchant les moyens de s'avancer dans leur profeſſion, irritent ces Sauvages, qui n'oſant en venir aux mains avec des troupes réglées, tombent ſur le peuple. Les Mandarins ſaiſiſſent auſſitôt cette occaſion, ils exaggerent le mal qui a été fait, ils en informent les Mandarins ſupérieurs qui réſident dans les

Capitales ; ceux-ci en écrivent en Cour, d'où les ordres partent pour faire marcher des troupes vers l'endroit où l'on suppose le désordre, qu'on traitte toujours de rébellion & de révolte. Or tous ces mouvemens exigent qu'on ouvre la caisse militaire, & celle de ceux qui reçoivent le tribut : c'est justement ce qu'on souhaitte. Alors on va chercher les *Miao ssee* qui se sont retirés dans leurs forts. D'essaier de les y forcer, on s'en donne bien de garde, l'expérience ayant appris qu'il n'y a que des coups à gagner pour les assaillans. Enfin, pour achever la comédie, on se saisit de quelques-uns de ces pillards qu'on trouve à l'écart, on leur fait leur procès, puis on mande à la Cour que tout est pacifié, qu'on a recogné les rebelles dans leurs tanieres ; qu'il

ne s'agit plus que de récompen-ser les Officiers & les Soldats, qui se sont distingués.

Vous me direz peut-être, Monsieur, que je vous donne là une idée peu avantageuse d'un gouvernement aussi vanté que celui de la Chine. Mais faites réflexion, je vous prie, que quand le sang ne circule pas dans le corps, ni librement, ni assez abondamment, les parties éloignées du cœur languissent : c'est au médecin à y remédier, ou au malade à se secourir soi-même. Si les soldats Chinois usent d'industrie pour faire sortir l'argent des coffres, & se procurer une subsistance un peu plus aisée, ne font-ils pas un moindre mal, que s'ils venoient à se révolter, à exciter des troubles, à piller, ou à tuer leurs compatriotes, au hasard de passer pour d'infâmes re-

belles, & de voir l'extinction de leur famille jusqu'à la neuviéme génération.

Qu'arriveroit-il en Europe, si l'on envoyoit des corps de troupes pour garder des avenues ou pour boucher des gorges, & qu'on les laissât-là postés comme des statues, non seulement pendant une campagne, mais pour plusieurs années avec une paye modique pour eux & pour leurs familles, s'ils en avoient, comme en ont les soldats Chinois ? y tiendroient-ils seulement un an ? ne déserteroient-ils pas pour la plûpart ? & n'est-ce pas la ressource ordinaire de nos soldats, quand on les géne trop, ou qu'ils sont mal payés ?

A la Chine la désertion n'est pas praticable, un déserteur chercheroit-il à se cacher ? c'est ce qui ne lui est pas possible; non-

obſtant la multitude innombrable de peuples, rien de plus aiſé que de le découvrir. Sortiroit-il du Royaume? c'eſt à quoi il ne pourra jamais ſe réſoudre. Ce ſeroit, ſelon l'idée Chinoiſe, quitter le Paradis, pour aller chercher l'Enfer: d'ailleurs, les parens, les femmes, les enfans ſont autant de liens qui le retiennent.

Si cela eſt ainſi, me direz-vous, comment voit-on des Chinois à Manille, à Batavie, à Achen, à Siam, &c? ceux qu'on y voit ſont des deſcendans de miſérables pêcheurs des provinces maritimes de *Quang tong* & de *Fo kien*, qui n'avoient nul bien en Terre-ferme, & qui forcés autrefois par les Tartares de ſe raſer la tête comme eux, ou d'être mis à mort, chercherent par la fuite à ſauver leur vie & leur chevelure. Ils ramerent du côté de

Formose qui étoit libre alors, quelques-uns se refugierent à Manille, d'autres à Batavie, où ils se sont extrémement multipliés. Plusieurs d'entr'eux viennent commercer à la Chine sous le nom d'Etrangers, & bien qu'ils affectent de ne pas parler la langue Chinoise, on ne laisse pas de les reconnoître, mais on dissimule, parce que la Chine n'est que trop peuplée, & qu'ils n'y sont nullement utiles. Eux de leur côté soupirent après le Royaume du milieu, car c'est ainsi que se nomme la Chine, toujours mécontens de leurs Ancêtres, qui les ont réduits à être en quelque façon les Esclaves des Hollandois & des Espagnols, dont ils sont traittés assez durement. Des troupes de terre n'ont ni la même facilité, ni la même adresse sur Mer pour se

ſauver, & fuir avec leurs familles.

Vous ajoûtez, Monſieur, que vous ne comprenez pas *que des Princes auſſi prudens qu'il y en a ſouvent à la Chine, n'aient pas penſé à ſe ſervir de ce peuple innombrable qui les incommode, pour aſſujettir les Montagnards indépendans, qui ſe trouvent répandus dans quelques Provinces.* Vous en dites autant au ſujet de *Formoſe, qui eſt l'aſile des mécontens, & un boulevard d'où ils menacent l'Empire, à la moindre guerre inteſtine, ou étrangere qui s'y allume.*

Cette objection paroît naturelle, & eſt en même tems ſpécieuſe. Mais ſouvenez-vous, Monſieur, de ce que vous me dites ſi ſagement, *que la machine des Empires eſt telle, que ce qui eſt utile à l'un, devient ruineux pour l'autre.* Rien n'eſt plus vrai, un

Empereur de la Chine qui tenteroit une semblable entreprise, outre les dépenses énormes dans lesquelles il s'engageroit, risqueroit de perdre encore son Empire.

Car enfin, je suppose qu'il veuille faire marcher cent mille hommes de bas peuple, il ne pourroit pas les tirer tous du voisinage des *Miao ssee*, sans abandonner la culture des terres, & troubler le commerce. Il faudroit donc les faire venir de loin, rassembler les gens oisifs, la canaille, les manœuvres qui vont presque nuds, les habiller, les armer, leur donner des officiers pour les conduire, les mêler parmi les soldats disciplinés qui les missent en mouvement, sans quoi cette multitude se répandroit de tous côtés, pilleroit, & ravageroit le plat pays : une ca-

naille armée eſt toujours dangereuſe ; & quand on en feroit périr une partie, il en reſteroit toujours aſſez pour former pluſieurs troupes de voleurs.

Mais je veux que dans l'eſpérance de faire fortune, ils aient le courage de grimper de tous côtés à ces affreuſes montagnes ; il eſt certain que pluſieurs de part & d'autre y trouveroient la mort. Si les aſſaillans reculent, on n'aura pas ce qu'on prétendoit, & comment contiendra-t-on des fuyards ? quelle déſolation ne porteront-ils pas dans tout le pays ? Si au contraire ils forcent les *Miao ſſee* à leur céder les premiers poſtes, charmés de trouver des cabanes prêtes à les recevoir, des terres défrichées, des animaux domeſtiques, & toutes les néceſſités de la vie, ils s'y établiront & deviendront eux-

mêmes des *Miao ssee* plus dangereux, & plus à craindre, que ceux dont ils auront pris la place.

Ce qui mérite encore plus d'attention, c'est qu'à la Chine, tout mouvement extraordinaire a toujours de funestes suites. Que les Montagnards descendent quelquefois dans la plaine, & y causent du désordre, il n'y a qu'à y envoyer des troupes réglées, & ils sont bientôt dissipés. Mais que l'Empereur rassemble une espéce d'arriere-banc populaire, les *Yao yen*, c'est-à-dire, les écrits ou les discours séditieux voleront par toutes les Provinces: les Chinois l'emportent en ce genre sur toutes les autres Nations. Ce sont d'abord des bruits sourds qui se répandent sans qu'on puisse en connoître les auteurs. L'un a vû des signes dans le Ciel, l'autre sur la Terre:

celui-ci a apperçû des monſtres dans un tel endroit ; celui-là a vû une vapeur maligne s'élever du côté que les troupes ſont en marche ; tous ſignes manifeſtes que la Dynaſtie va finir, c'eſt le Ciel même qui le déclare. Ces bruits paſſent de bouche en bouche, chacun eſpere une meilleure fortune ; les mécontens & les mal-intentionnés en profitent, ils cabalent, ils s'aſſemblent par pelotons, & ſi l'on ne remédie promptement à ces émeutes naiſſantes, pour peu qu'elles ſe fortifient, rien n'eſt capable de les arrêter.

Les Tartares Mantcheoux ſçavent admirablement bien étouffer les premieres ſemences de révolte. Au moindre bruit qui s'éléve dans les Provinces, leurs troupes volent, & écraſent à l'inſtant ces petits ſerpens, ſans

leur donner le tems de croître & de se fortifier. Je pourrois rapporter plus d'un exemple de pareils troubles appaisés tout à coup par la célérité & la prudence du feu Empereur *Cang hi.*

Il n'en va pas de même quand il s'agit de chasser des Sauvages d'endroits inaccessibles, où ils se sont établis depuis si longtems. On a tenté avec de bonnes troupes de se rendre maître de Formose. Tout ce qu'on a gagné, consiste en une petite partie de l'Isle, qui est un pays plat ; la plus grande partie de cette Isle, qui en est séparée par une chaîne de montagnes, est habitée par des Peuples qu'on n'a jamais pu dompter. On s'est d'autant plus porté à les laisser tranquilles, qu'ils sont incapables de faire des irruptions, & de rien entreprendre.

Les *Miao ſſee* ſont une eſpéce de vermine, qu'on peut éclaircir, mais qu'il n'eſt pas poſſible d'extirper entiérement. Peut-être ne ſeroit-il pas à propos de le faire quand on le pourroit. Les montagnes qu'ils habitent ſont remplies de tygres, de léopards, & d'autres bêtes féroces, qui ſe répandroient dans les pays circonvoiſins, & y feroient bien du ravage, ſi ces montagnes étoient déſertes. Au reſte, de quelque nation qu'elles fuſſent peuplées, les Peuples y ſeroient bientôt ſauvages & indépendans, à cauſe du vaſte eſpace qu'ils occupent, & de la difficulté qu'il y a d'y pénétrer.

Il ne me reſte plus qu'à vous dire deux mots ſur l'arithmétique binaire, ou plûtôt ſur l'application qu'en a fait M. Leibnitz. Vous ſeriez curieux, dites-vous,

de sçavoir ce que je pense de cette prétendue convenance entre le Législateur Chinois & le Philosophe Allemand. Je vous avoue, Monsieur, que j'ai de la peine à vous découvrir sur cela mon sentiment, & parce qu'il n'est pas aisé de parler juste sur une matiere où il faut deviner à chaque instant; & parce que je suis géné par le respect que j'ai naturellement pour un si grand homme. Cependant par votre conseil j'ai relu le tome de l'Académie de l'année 1703. où il en est parlé, & j'ai admiré ce que M. Leibnitz a écrit de la nouvelle Arithmétique binaire, dont il rapporte sagement les avantages & les inconvéniens. Mais au regard de l'application qu'il en fait aux lignes de *Fo hi*, elle me paroît purement arbitraire; on pourroit faire une

ſemblable application aux traits qui compoſent les caracteres des Chinois. J'étois déja à Péking quand feu le Pere Bouvet reçut la Lettre que lui écrivit M. Leibnitz. Ce Pere avoit donné lieu à cette idée, par les magnifiques promeſſes qu'il avoit fait paſſer en Europe, de trouver toutes les ſciences & tous les myſteres dans le *Koua* de *Fo hi*, ce *Koua* pourtant n'eſt qu'une table d'attente, où chacun peut peindre ce qu'il lui plaît, & débiter ſes idées. Les contradicteurs ne peuvent qu'en rire & nier le fait.

Nous ne ſçavons de *Fo hi* que ce que les Chinois en diſent dans leur hiſtoire ; & je vous en ai déja entretenu dans une de mes Lettres. Vous y pouvez voir la peinture qu'ils font de ceux auſquels il commandoit, ou comme

Chef de famille, ou en qualité de Roi élu. Ils nous les représentent comme des Sauvages qu'il falloit décrasser, civiliser, cultiver, comme on défriche une terre pleine de ronces & d'épines. *Fo hi* commença à leur apprendre à pêcher, à chasser, à nourrir des troupeaux; il fit des instrumens de musique pour les apprivoiser par l'harmonie, peut-être même leur apprit-il à danser en cadence, sur-tout au tems des mariages qu'il établit.

Jugez, Monsieur, si dans ces commencemens *Fo hi*, homme sensé, eût-il été aussi habile Arithméticien que M. Leibnitz, devoit enseigner cette science à un peuple aussi grossier qu'on le suppose, lui apprendre les propriétés du nombre 9. celles des nombres impairs multipliés par eux-mêmes, &c. N'étoit-ce pas assez

de leur faire remarquer qu'ils avoient chacun dix doigts aux mains, & autant aux pieds, pour leur apprendre à compter par dix ſans s'embarraſſer des tiers & des quarts qu'on n'en peut tirer ſans fraction, ce qui étoit fort inutile au deſſein de ce fondateur?

Je ſuis ſurpris d'entendre dire à M. Leibnitz que l'arithmétique par dix ne paroît pas fort ancienne, & qu'elle a été ignorée des Grecs & des Romains. Rien cependant n'étoit plus facile à deviner; comment a-t-il fallu attendre le ſecours des Maures d'Eſpagne, & celui du célébre Gerbert, pour parvenir à cette rare connoiſſance?

Mais enfin, pourſuivra-t-on, que ſignifient ces lignes inventées par *Fo hi*, ſi l'on n'y reconnoît pas d'arithmétique: Je réponds que je n'en ſçais rien, par-

ce qu'il n'en a pas laissé d'explication, & qu'il n'en pouvoit pas même laisser par écrit, puisqu'il n'avoit que des lignes pour expliquer d'autres lignes. Il a donc fallu qu'il s'expliquât de vive voix, & peu à peu cette tradition orale se sera perdue; c'est pour cela qu'aujourd'hui chacun raisonne à sa fantaisie; les uns y trouvent tout, & les autres n'y trouvent rien, si ce n'est la distinction du parfait & de l'imparfait, du clair, de l'obscur, du bon & du mauvais, de l'homme & de la femme, du ciel & de la terre; les quatre saisons, les élémens, le jour & la nuit, le soleil & la lune, &c.

Vous dites agréablement, Monsieur, que vous êtes *en droit de voir des hiérogliphes dans ce respectable King, qui de quelque main qu'il nous vienne, est certainement*

très-ancien, & qui n'a pas de plus grand défaut, ſinon qu'on n'y entend rien; défaut très-hiéroglyphique. J'y conſens très-volontiers, mais ne me ſera-t-il pas permis d'y voir auſſi ce que quelques-uns ont imaginé? ſçavoir, une cabale la plus ancienne qui ait jamais été au monde : celle des Rabbins ne commença qu'environ l'an de Grace, n'en ayant pas eu beſoin plûtôt pour obſcurcir la vérité; mais celle-ci ſe trouve à la deſcente même de l'Arche : c'eſt toute l'hiſtoire du commencement du monde, & de ce qui doit ſuivre. Toutes les ſciences, du moins leurs principes, y ſont renfermés; on y trouve pareillement tous les myſteres, mais qui ſont reſtés myſteres pour nous, parce que leur clef s'eſt perdue, & ceux qui croyent l'avoir trouvée, ne nous préſentent qu'une

fausse clef qui n'ouvre point. *Fo hi* apporta à la Chine ce précieux monument, & s'en servoit habilement pour faire son Calendrier *Kia li*. J'avoue que l'histoire Chinoise n'en dit rien ; mais qu'importe, disons-le, nous qui en devons bien plus sçavoir que les Chinois. Cela est si vrai, qu'à 6000 mille lieues de la Chine, on a fabriqué une clef pour leur apprendre plus fonciérement & plus méthodiquement leur langue, qu'ils ne l'apprennent depuis tant d'années à la Chine même.

Pardonnez-moi cette saillie, Monsieur, le ton grave m'abandonne quelquefois ; reprenons-le incontinent, pour dire sérieusement que les Chinois font trop d'honneur à *Fo hi*, & ravalent trop ses nouveaux sujets, qu'ils ne mettent pas beaucoup au-

deſſus des bêtes. Eſt-il vraiſemblable que des hommes ſi peu éloignés du Déluge, fuſſent devenus en ſi peu de tems féroces, juſqu'au point de boire le ſang des animaux, de manger leur chair crue, de s'habiller de leurs peaux ſans les préparer auparavant? Comment *Fo hi* auroit-il pu former ſa Cour de pareils hommes au lieu nommé *Tchin*, établir des Miniſtres, faire des Mandarins ſubalternes ſous le nom de Dragons, & leur confier des emplois qui demandoient du génie, de l'habileté, & une ſcience pratique peu inférieure à la ſienne.

Il eût donc fallu dire que parmi les premiers Chinois, outre le Chef, il y en avoit pluſieurs autres capables d'entrer dans le gouvernement en exécutant ſes ordres, & que tout le reſte, c'eſt-

à-dire, le plus grand nombre conservoit encore un peu de barbarie. C'est ce qui paroît naturel & plus conforme à la vérité.

Mais laissons-là ces tems incertains dont les Chinois ne conviennent point faute de monumens ; laissons-les admirer les tables de *Fo hi*, & les ténébres de l'*Y king* qui le leur rendent si vénérable ; il nous suffit maintenant par rapport à la Chronologie, de sçavoir que les Chinois ne doutent point qu'il ne se soit écoulé plus de 4000 ans depuis l'Empereur *Yao* jusqu'à présent, & qu'ils le prouvent fort bien.

Il vous paroît, Monsieur, que je n'ai pas une opinion aussi avantageuse de la sagesse des anciens Egyptiens, que celle qu'en avoit M. l'Evêque de Meaux dans son discours sur l'Histoire Univer-

ſelle. Je vous avoue que ſur le tems qui s'eſt écoulé depuis *Fo hi* juſqu'à *Yao*, je n'ai point de ſentiment fixe, & que je ne puis en avoir, à moins que quelque homme extraordinaire, un Sage, un Prophéte nous dévoile les myſteres de l'*Y king*, s'il y en a, & diſſipe l'obſcurité de ces premiers tems.

Pour ce qui eſt des anciens Egyptiens, & de la ſageſſe infinie qu'on leur attribue, j'ai toujours cru qu'on exaggéroit beaucoup, ſous prétexte qu'on n'a pas leur ancienne Hiſtoire, & qu'ils étoient fort ſupérieurs aux voiſins qu'ils avoient pour lors: c'eſt-là ce qui leur a attiré tant d'éloges. Hérodote, & Diodore de Sicile ſont les principaux garants de M. de Meaux. Mais ces deux célébres Ecrivains n'ont rien vû par eux-mêmes de l'hiſtoire primordiale

mordiale des Egyptiens; ils n'ont parlé que d'après leurs Prêtres, qui avoient un beau champ pour vanter impunément leurs Ancêtres, & les faire les plus ſages de tous les mortels pour les loix, pour les mœurs, pour les ſciences, pour le gouvernement, pour l'architecture, & généralement pour tout, & ils le prouvoient en montrant des Pyramides, des ruines de Villes, des reſtes de Palais, &c. Cependant je ſouſcris volontiers à une bonne partie de l'éloge que fait ce ſçavant Prélat des Egyptiens, en faveur de ce qu'il avance à la 506e page, où il fait voir que les Egyptiens ne ſont jamais allés à la Chine. Voici comment il s'en explique.

« Ceux qui ont bien connu l'hu» meur de l'Egypte, ont reconnu » qu'elle n'étoit pas belliqueuſe,

» Vous en avez vû les raiſons ;
» elle avoit vécu en paix environ
» 1300 ans, quand elle produiſit
» ſon premier guerrier qui fut
» Seſoſtris. Auſſi malgré ſa mi-
» lice ſi ſoigneuſement entrete-
» nue, nous voyons ſur la fin que
» les troupes étrangeres ſont
» toute ſa force, ce qui eſt un
» des plus grands défauts que
» puiſſe avoir un Etat... C'eſt une
» aſſez belle durée d'avoir ſubſiſté
» ſeize ſiécles. Quelques Ethio-
» piens avoient regné à Thé-
» bes dans cet intervalle, entre
» autres Sabacon, &c. » Il avoit dit auparavant, page 500. que l'Egypte contente de ſon pays où tout abonde, ne ſongeoit point aux Conquêtes ; elle envoyoit des Colonies (dans les pays voiſins s'entend, comme dans la Gréce).

De tout cela on pourroit, ce

me ſemble, conclure que les Egyptiens, loin d'avoir peuplé la Chine, l'ont tout-à-fait ignorée. Mais s'il étoit vrai, comme le dit le ſçavant Prélat, qu'ils portoient par-tout les loix & la politeſſe, comment ne la porterent-ils point à la Chine dans le tems qui s'écoula depuis *Fo hi* juſqu'à *Yao*? On ne voit rien de moins policé ni de plus barbare; c'étoit pourtant le tems auquel les Egyptiens, ainſi que je l'ai dit, devoient être rendus à la Chine, ſans quoi ils y ſeroient venus trop tard, & ils l'auroient trouvée toute peuplée.

En voilà aſſez ſur ce qui regarde M. l'Evêque de Meaux, venons maintenant à un autre Prélat non moins célébre par ſa vaſte érudition; je parle de M. Huet & de ce qu'il avance dans ſon Hiſtoire du Commerce & de la Naviga-

tion des Anciens. Vous dites, Monſieur, qu'il attribue une origine Egyptienne aux Chinois fondée en partie ſur la conformité de leurs doubles Lettres Hiérogliphiques & Profanes, & ſur l'affinité de leurs langues. Je vous envoye, Monſieur, ſix petits Tomes des anciens caracteres Chinois, afin que vous en jugiez vous-même, en les confrontant avec les caracteres Egyptiens : à quoi j'ajoûte.

1°. Que les Auteurs célébres devroient être plus réſervés ſur les faits, que les Auteurs ordinaires ; parce que par leur réputation, & par le poids de leur autorité, ils entraînent dans l'erreur beaucoup d'autres, qui croyent ſuivre des guides infaillibles. Comment cet habile Prélat prouve-t-il l'origine des Chinois & l'affinité de leur langue avec

celle des Egyptiens ? Pour être Juge compétent dans cette matiere, il eût dû avoir du moins une connoissance médiocre de l'une & de l'autre Langue, & connoître pareillement leurs Lettres & leurs Signes. A l'égard de leur origine, je n'ai rien à ajoûter de plus à ce que j'ai dit.

2°. Il est vrai que le *Tong-King* & la Cochinchine ont été Provinces de cet Empire, mais il n'est pas vrai, comme l'assure le même Prélat, que le Japon l'ait jamais été, il n'a pas même été Tributaire ; au contraire, autrefois par une espéce de bravade, il envoya demander le Tribut aux Chinois. La Corée est aussi un Royaume séparé, mais qui paye tribut. Anciennement & pendant que l'Empire étoit sujet à des troubles, les Coréens ont

fait des efforts pour secoüer le joug, mais enfin il a fallu s'y soumettre, parce que cet Etat ne peut se passer du commerce de la Chine, qui sans cette dépendance lui seroit interdit.

3°. Je n'approuve point qu'on attribue aux Chinois des talens qu'ils n'ont pas, ni qu'on vante leurs Provinces Maritimes. Ce Prélat n'assure pas, mais il dit en doutant, que si l'on veut en croire les Chinois, ils ont étendu leur Empire jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Je suis persuadé que cela est faux, & qu'on n'en trouvera nul vestige dans les Livres Classiques, aussi n'en cite-t-il point : il parle sans doute d'après des Relations de personnes peu instruites : mais comme il y a peu d'erreurs qui n'ayent quelque fondement, voici à mon sens ce qui a pû donner lieu à celle-ci.

Les premiers Missionnaires qui ont doublé ce fameux Cap pour se rendre à la Chine, trouverent qu'on l'appelloit *ta lang chan*, c'est-à-dire, Montagne aux grands flots. Or de l'Europe jusqu'à la Chine, il n'y a nul endroit qui mérite mieux ce nom que ce Cap, qu'on nomma d'abord Cap des tourmentes, Lyon de la Mer, & aujourd'hui Cap de Bonne-Espérance: & pour le désigner en Chinois on s'est servi des mots, *ta lang chan*, sans faire réflexion que les Chinois pouvoient avoir ainsi nommé quelques autres lieux du voisinage, leurs Vaisseaux étant tout-à-fait incapables de résister aux fureurs du banc des Eguilles. Si une Flotte Chinoise risquoit d'y aller, il ne pourroit en revenir un seul Vaisseau, pour apporter la nouvelle du naufrage des autres.

Les Barques ou Sommes Chinoises du tems passé n'étoient pas plus fortes que celles d'aujourd'hui, peut-être même l'étoient-elles moins, car dans la Navigation, comme dans les autres Arts, on se perfectionne de plus en plus : Les Chinois ont toujours vogué terre à terre, sans la perdre de vûe que pour peu de jours ; & parce que leurs grosses Barques sont à platte varangue, & tirent peu d'eau, elles peuvent dans un gros tems se mettre à l'abri dans des Bayes, où nos Vaisseaux manqueroient d'eau, & échoüeroient infailliblement. Il ne faut pas douter que les Chinois allant ainsi à Batavie, à Malaque, à Siam, &c. n'ayent rencontré des endroits où la Mer étoit plus agitée, ou bien quelques pointes difficiles à passer, ausquelles ils auront donné le

nom de Montagnes à grands flots. Ce sera ce nom que les Européans auront appliqué au Cap de Bonne-Espérance, ne connoissant point d'autre endroit qui le méritât mieux. C'est ma conjecture, que je donne pour ce qu'elle peut valoir.

Pour ce qui est des Annales d'Ormus, qui disent qu'on a vû dans le Golfe Persique jusqu'à 400 Vaisseaux Chinois se charger & se décharger d'une infinité de Marchandises précieuses, je ne nie pas que quelques Sommes Chinoises n'ayent pû aller jusques-là ; mais je retrancherois volontiers un zéro de ce grand nombre : ce seroit encore trop de 40 Barques, pour charger les Marchandises dont la Chine a besoin, c'est-à-dire, des Epiceries, des Clous de Girofle, de la Muscade, du Poivre, de l'En-

cens, du bois de Sandal ; car pour la Canelle, on se contente de celle que produit la Chine, quoiqu'elle soit beaucoup inférieure à celle de Céylan. Tout le reste, les Chinois l'ont en abondance, & s'ils navigent, c'est plûtôt pour porter, que pour rapporter autre chose que de l'argent. C'est ce que sçavent par expérience les Européans qui viennent à Canton. Si quelquefois les Chinois achettent des curiosités, c'est lorsqu'il se trouve un Empereur à qui elles sont plaisir : du reste elles ne peuvent être l'objet d'un commerce constant.

A l'égard des Gommes des Indes, les Médecins & les Chirurgiens Chinois n'en font presque point d'usage : Je ne crois pas que dans toute une année on employe à Péking une demi-

livre d'Opium, qu'ils nomment *Ya pien* : ils y suppléent en se servant de Pavot blanc.

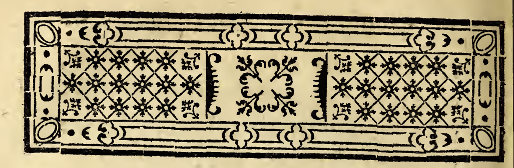
Du reste M. Huet ne dit point qui a vû ces Annales d'Ormus, ni en quel tems à peu près ces 400 Vaisseaux Chinois parurent dans le Golfe Persique. Si c'étoit environ le milieu du huitiéme siécle après Jesus-Christ sous la Dynastie des *Tang*, cela confirmeroit ce que le Pere Gaubil dit avoir lû dans le *Nien y sse* (C'est une grande collection des Historiens Chinois) que les troupes du Calyfe étant venues au secours de l'Empereur contre un Rebelle, elles le vainquirent : qu'une bonne partie de ces troupes ayant été mal payées de leurs services, ou ne pouvant plus s'en retourner par le même chemin qu'elles étoient venues, étoient descendues vers le Sud jusqu'à Canton ;

qu'ayant aſſiégé la Ville, elles la prirent, ou par force, ou par la trahiſon du Gouverneur, car tout y étoit dans le trouble; qu'elles la pillerent, & s'embarquerent pour retourner par Mer dans leur Pays, ſans qu'on ait jamais appris de leurs nouvelles. Le Pere Gaubil ajoûte pourtant que cela demanderoit un examen plus exact qui pourra ſe faire à loiſir.

Je crois, Monſieur, avoir ſatisfait à la plûpart des queſtions que vous m'avez faites en dernier lieu ſur la Chine : il y a bien de l'apparence que c'eſt pour la derniere fois que j'ai l'honneur d'entretenir avec vous un commerce, qui m'a été ſi avantageux & ſi agréable : mon grand âge, & mes infirmités qui augmentent de jour en jour, m'annoncent une mort prochaine. Je puis du

moins vous assurer, Monsieur, que jusqu'au dernier soupir je serai avec autant de respect que de reconnoissance, &c.





LETTRE
DU PERE
PARRENIN
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

Au P. DU HALDE *de la même Compagnie.*



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Si l'on a en Europe une avidité curieuse pour tous les ouvrages qui s'y transportent de la Chine, il me semble que le gé-

nie & le caractere de cette Nation, ses mœurs présentes, ses coutumes & ses usages ont également de quoi piquer une louable curiosité. Il est vrai que ces sortes de connoissances se puisent aisément dans la lecture de son Histoire & des Loix de son Gouvernement ; mais outre qu'on n'est pas toujours à portée d'avoir & d'entendre ces anciens Livres, il paroît que les Chinois se montrent mieux à découvert dans les instructions particulieres, que leurs sages Modernes leur donnent, pour maintenir le bon ordre dans les familles, & pour en écarter les sujets de troubles & de division, qui suivent naturellement du défaut de préceptes, ou d'exactitude à les observer.

Tel est le petit ouvrage qui m'est tombé entre les mains écrit

en Langue Tartare, & que je vous envoye. L'Auteur aſſez récent nommé *Tchang*, eſt un Chinois habile, qui s'étudioit à perfectionner les mœurs de ſes Concitoyens. *Ho ſou* dont le nom eſt célébre dans l'Empire, l'a traduit en Langue Tartare. C'eſt lui qui a enſeigné à la plûpart des enfans de l'Empereur *Cang hi* les Langues Tartare & Chinoiſe, qui a préſidé à toutes les traductions des *King**, & de l'Hiſtoire Chinoiſe, & qui a été le principal Auteur du Dictionnaire, dans lequel on a raſſemblé tous les mots de la Langue Tartare, expliqués dans la même Langue. Il eſt mort depuis peu d'années, avec la réputation d'un des plus habiles *Mantcheou*, qu'il y ait eû en ces deux Langues.

Il dit dans une eſpéce d'aver-

* Anciens Livres Chinois.

tissement que ce petit ouvrage renferme le choix de ce qu'on trouve d'une maniere plus étendue dans d'autres Livres, & que bien que le style en soit simple, & n'ait rien de trop recherché, il n'en est pas moins utile pour former l'esprit & régler le cœur. « Ceux des *Mantcheou*, ajoûte-t-» il, qui aiment la lecture, en pour-» ront tirer de grands avantages. » C'est ce que j'ai eû en vûe, lors-» que dans les momens de loisir » que me laissent mes emplois, » j'en ai entrepris la traduction. Je » suis persuadé qu'à l'égard de » ceux qui la liront avec réfle-» xion, & avec une volonté since-» re d'en profiter; cette lecture » qui ne leur emportera pas beau-» coup de temps, fera sur leur es-» prit & sur leur cœur, une im-» pression aussi salutaire, que la le-» cture de nos anciens Livres & » de notre Histoire. »

En faiſant paſſer ces inſtructions en Europe, je ne prétends pas, mon R. Pere, l'enrichir de nouvelles connoiſſances. Nous y avons des Maîtres bien plus excellens ; les régles de conduite qu'ils nous ont données, & la fin que nous nous propoſons en les ſuivant, ſont infiniment ſupérieures à tout ce que peuvent produire les Sages de la Chine : ma vûe eſt de faire connoître leur maniere de penſer, d'entretenir l'eſtime qu'on a conçue pour cette Nation, & d'augmenter le zéle de ceux qui s'intéreſſent à la converſion d'un Peuple ſi policé & ſi raiſonnable.

Au reſte ce petit ouvrage n'eſt pas diviſé par Chapitres, on n'y garde aucun ordre pour les matieres. C'eſt un Recueil de préceptes détachés, qui apprennent à ſe bien conduire dans le mon-

de ; je l'ai traduit en notre Langue, tel qu'il est, sans chercher à y mettre un autre arrangement, de peur de vous donner mes idées que vous ne demandez pas, pour une simple traduction que vous souhaittez. J'y joins l'original Tartare, avec lequel ma traduction pourra être confrontée, s'il se trouve des Sçavans en Europe qui entendent véritablement cette Langue. C'est maintenant l'Auteur qui va parler.

O Vous qui lisez tous les jours les *King*, & qui disputez sans cesse sur la Doctrine & sur les mœurs, votre application est louable ; mais doit-elle aboutir à de simples discours ? Il vous faut mettre en pratique l'obéïssance filiale, dont vous parlez si éloquemment. Cette vertu ne consiste pas seulement à hono-

rer, à ſervir, & à nourrir vos parens : elle doit s'étendre juſqu'au plus bas, comme juſqu'au plus haut ; juſqu'à ce qu'il y a de plus vil, comme juſqu'à ce qu'il y a de plus élevé.

Dans toutes les occaſions qui ſe préſentent de parler, ou d'agir, faites-le doucement, poſément. La plûpart de nos fautes ont pour principe des manieres trop vives & trop empreſſées. Votre contenance doit être grave, & vos paroles meſurées. Un extérieur léger & volage n'attire que du mépris, ou des railleries. Si vous êtes obligé de donner un avis, ou de faire une reprimande, n'uſez jamais de paroles dures & piquantes : le fruit de votre ridicule colere, ſeroit d'aigrir les eſprits, & non pas de les corriger.

Voulez vous être un homme de bien ? cherchez un bon ami ;

reconnoissez de bonne foi vos fautes, & n'ayez jamais recours au mensonge pour les déguiser : une faute avouée est à demi réparée. Pour peu que votre sincérité devienne suspecte, quel cas fera-t-on de vous ? Le mensonge est le vice des ames basses & de la plus vile populace.

Quand vous avez à traitter de quelque affaire avec un Grand, étudiez son air & sa contenance; s'il vous écoute froidement, si vos demandes lui déplaisent, n'allez pas plus loin : inutilement le presseriez-vous ; le refus que vous auriez à essuyer, vous attireroit peut-être pour toujours sa disgrace.

Si vous vous répandez en injures contre quelqu'un qui vous déplaît ; si vous en venez jusqu'à le frapper, il usera de représailles, & vous rendra coups pour

coups, injures pour injures; ainsi vous livrer à ces mouvemens de colere, c'eſt vous injurier, c'eſt vous frapper vous-même. Si vous avez l'ame querelleuſe, ſi vous vous livrez à l'intempérance de votre langue, & que vous vous faſſiez un jeu de médire, ou de calomnier, vous vous rendrez redoutable; mais ne vous y trompez pas, le Ciel à ſa Juſtice, & l'Empereur des châtimens.

Ne parlez jamais des défauts d'autrui, & ne faites point le perſonnage de plaiſant; car outre les plaintes & les murmures que vous vous attirerez, vous perdrez encore ces graces naturelles, qui rendent un homme aimable dans la ſociété.

On vous voit tout-à-coup paroître dans une Compagnie, & auſſi-tôt que vous êtes entré,

vous saisissez la parole, vous vous rendez maître de la conversation, & il faut que tout le monde se taise pour vous écouter: quelle impolitesse! Qui êtes-vous, & qu'avez-vous appris pour faire ainsi la leçon aux autres? les grosses cloches sonnent rarement, & les vases pleins ne resonnent guéres.

Quoi! vous êtes vêtu commodément pour l'Hiver & pour l'Eté; rien ne vous manque, vous ne souffrez ni la faim, ni la soif, ni le chaud, ni le froid; vous mangez quand il vous plaît, & autant qu'il vous plaît; n'êtes-vous pas content? Est-ce un divertissement propre d'un homme raisonnable, de se donner des libertés peu séantes, & de n'ouvrir la bouche que pour tenir des discours satyriques, ou indécens? Si vous continuez de la

ſorte à parler & à agir ſans diſcrétion, ni jugement, on vous mettra au rang des animaux les plus ſtupides.

Puiſque l'homme vit ſur la terre, il y a une maniere d'y être, & l'inégalité des conditions y devient néceſſaire. Si chacun vouloit ſe repoſer, ou ſe divertir, qui vous nourriroit?

On voit des freres qui dans le partage de la ſucceſſion paternelle, ſe cédent mutuellement les articles douteux, ſe les offrent l'un à l'autre avec amitié. Comment arrive-t-il dans la ſuite que leurs enfans, ou petits fils, ſe diſputent le même héritage, ſe querellent, s'emportent l'un contre l'autre, & en viennent ſouvent juſqu'à fatiguer les Juges de leurs odieuſes conteſtations? Comment ont-ils pu étouffer ſitôt

tôt dans leurs cœurs, les tendres sentimens qu'ils avoient reçus de la nature & de leur premiere éducation.

Deux qualités sont absolument nécessaires à une jeune femme, l'attention à ses devoirs, & une crainte respectueuse: Apprenez donc en détail quelles sont vos obligations. Dans la maison levez-vous la premiere, n'allez prendre votre repos qu'après les autres, soyez constante dans l'application au travail propre de votre Sexe ; c'est à vous qu'appartient le menu soin du ménage ; veillez attentivement à ce que le Ris, la Farine, l'Huile, le Sel, les plats, les baguettes & les autres ustensiles soient soigneusement serrés dans le lieu qui leur est destiné ; qu'il regne un air de propreté, non seulement dans vos habits, mais en-

core dans les mets que vous faites préparer ; qu'on n'apperçoive rien qui dégoûte, ou qui choque la vûe. Autrement on vous confondroit avec les plus ſales animaux.

La tête, le viſage, les mains, les pieds, ſont les quatre ſortes de beautés d'une femme : mais c'eſt la modeſtie qui doit relever ces talens naturels ; il faut qu'elle regne dans ſon air, dans ſon maintien, dans ſes regards, dans ſes paroles, dans ſes geſtes. Si vous parlez ſans réflexion, ſi vous vous agitez au moindre mot que vous dites, ſi vous geſticulez ſans ceſſe, on vous prendra pour une Comédienne, ou pour une femme de Théâtre. Que ſeroit-ce ſi vous preniez certaines libertés, ſi vous cherchiez à voir & à être vûe, ſi vous regardiez les hommes à la dérobée, ſi l'on

vous entendoit chanter à voix basse, ou donner d'autres marques semblables d'un esprit volage, quelle idée auroit-on de votre vertu ?

Souvenez-vous que dans le fonds un boisseau de perles ne vaut pas une mesure de Ris. Plus vous chargez les soyeries de fleurs & d'ornemens, plus vous avez de peine à les découdre pour les laver. A quoi bon broder vos habits des figures de tant de fleurs & de tant d'Oiseaux différens ? la propreté & la simplicité doivent en faire toute la beauté : les ornemens n'ajoûtent rien au mérite & à la vertu. Une femme qui n'a ni adresse, ni esprit, fût-elle couverte d'or & d'argent, eût-elle la tête chargée de perles & de poinçons d'or, est bien au-dessous d'une femme de mérite, qui n'est vêtue que de

toile, & dont les ornemens de tête ſont les plus ſimples : un grain de Ris, un bout de fil, tout nous vient de la ſueur des pauvres. Les aſſiſter dans leurs beſoins, c'eſt une vertu ſecrette : diſſiper ſon bien mal-à-propos, c'eſt un vice public.

De tout tems on a diſtingué le dedans du dehors, le *Li ki* * a marqué la place des hommes ſéparée de celle des femmes. C'eſt par l'obſervation d'une régle ſi ſage qu'on ne donne aucun lieu aux ſoupçons qui attirent la cenſure du Public.

Dans les affaires qui ſurviennent, n'entreprenez rien de vous-même, conſultez votre Mari. Qu'eſt-ce que votre Mari ? C'eſt votre *tien*. Si le *tien* venoit à

* Livre Claſſique qui contient les Loix, les Cérémonies, & les devoirs de la vie Civile.

vous manquer, quelle seroit votre ressource ? Pendant que ce Mari vit encore, de combien de soins n'êtes-vous pas délivrée ! C'est à quoi vous ne faites nulle attention, vous ne vous en appercevrez que quand il aura cessé de vivre. Combien de Veuves & d'Orphélins gémissent dans l'oppression !

Qu'une femme qui connoît le foible de son Mari, s'en serve pour se rendre la Maîtresse & pour le dominer : qu'elle conteste sur tout, que pour la moindre contradiction elle en vienne à des éclats ; que le Mari de son côté subisse le joug, & n'ose souffler, l'un & l'autre deviennent bientôt la fable & la risée du Public. Si vous laissez entamer votre réputation de ce côté-là, le mal est presque sans remède. L'eau une fois répandue ne

peut plus ſe remettre dans le vaſe.

Si votre Mari néglige les obligations de ſa charge, ou de ſon Etat, efforcez-vous de le faire rentrer dans lui-même, mais que ce ſoit par des manieres douces & inſinuantes, par de tendres exhortations, par le récit de certains exemples capables de le frapper Reſpectez-le comme un hôte, traittez-le comme un ami, évitez avec lui les familiarités peu ſéantes; la bienſéance qu'on garde dans l'intérieur de la maiſon, fait contracter l'habitude de tenir au-dehors une conduite ſage & réglée.

C'eſt une néceſſité pour vous de vivre toujours avec votre Mari, & par conſéquent d'acquérir la patience. Apprenez donc à géner votre naturel, & à contraindre vos inclinations; vous ne fai-

tes ensemble qu'une même famille ; n'ayez donc l'un & l'autre qu'un même cœur. Si vous n'êtes unis qu'à l'extérieur & par pure grimace, tandis qu'au fonds de l'ame vous conservez un secret mécontentement ; c'est inutilement vous ronger le cœur, & vous rendre la vie amere.

Je ne prétends pas que vous deveniez insensible ou immobile comme une statue, il y a une activité & une attention nécessaire, pour régler les affaires courantes de votre maison. Vos enfans qui sont en bas âge demandent en particulier beaucoup de soins. Ne permettez pas qu'ils suivent leurs appétits, & qu'ils prennent plus d'alimens que leur estomac n'en peut porter ; garantissez-les des grandes chaleurs de la saison, éloignez d'eux tout ce qui pourroit leur nuire, comme

ſont, par exemple, l'eau, le feu, les couteaux, les lieux élevés, d'où ils pourroient tomber, les choſes dures qui pourroient les bleſſer ; mais ſur toutes choſes ne leur permettez pas l'uſage des viandes froides, ou mal cuites, des fruits verts & crus. Ce ſont pour des enfans encore tendres deux ſortes de poiſons très-violens.

Vos Domeſtiques doivent avoir part à votre attention : ne ſouffrez pas que rien leur manque pour le vivre & le vêtement. S'ils ſont groſſiers, négligens, mal adroits, diſſimulez quelquefois leurs défauts, & faites ſemblant de ne pas les appercevoir, pardonnez-leur beaucoup de petites fautes, ſur-tout quand ils ont bonne volonté ; inſtruiſez-les avec douceur, & faites réflexion que s'ils avoient de grands ta-

lens, ils ne se réduiroient pas à vous servir.

L'entrée de votre maison doit être fermée à toutes sortes de femmes. 1°. A celles qui font profession de fureter de tous côtés les traits de Satyre, les médisances, & les faux bruits qui se répandent au désavantage des familles, & qui vont les débiter dans toutes les maisons ; leur talent est de corrompre le cœur par leur malignité, & d'empoisonner l'esprit par les prodiges qu'elles racontent, par des Spectres qu'elles font quelquefois paroître en invoquant les Démons, & leur adressant des prieres inintelligibles. 2°. A ces diseuses de bonne-avanture, qui se vantent de percer dans l'avenir, qui se mêlent de tirer votre horoscope, & de prédire la bonne ou la mauvaise fortune par l'inspection de la

main, & des traits du visage. La moindre perte que vous ferez, est celle de votre argent ; d'autres malheurs, que vous ne prévoyez pas, seront les suites funestes de votre ridicule curiosité.

Finissons en peu de mots ce qui vous regarde : une femme n'a de mérite qu'autant qu'elle s'applique à acquerir les vertus propres de son état. Hé quelles sont ces vertus ? les voici : le respect filial, la crainte respectueuse, la gravité, la modestie, la douceur, la complaisance, la sincérité dans les paroles, l'esprit d'économie, & la compassion pour ceux qui souffrent. Les principaux défauts qu'elle doit éviter, sont la légéreté, les manieres volages, l'orgueil, la colere, l'oisiveté, la nonchalance, le babil, l'indiscrétion dans les paroles, une humeur inquiette &

difficile, la dureté de cœur envers les malheureux. Sur-tout qu'elle ſe donne bien de garde de tomber dans aucun des cas qui donnent droit à ſon Mari de la répudier; car quand même il n'en viendroit point à cette extrémité, elle n'en ſeroit pas moins deshonorée.

REMARQUE.

Ces cas ſont au nombre de ſept. L'Auteur ne les nomme pas, parce qu'il écrit pour des gens qui en ſont inſtruits. Je vais y ſuppléer : être peu ſoumiſe, être ſtérile, tomber dans l'adultere, être jalouſe, avoir quelque fâcheuſe maladie, parler trop, voler. Ce ſont les cauſes qui donnent au mari le droit de congédier ſa femme.

Le quatriéme article, s'entend d'une jalouſie qui porteroit la femme légitime, à ne vouloir pas ſouffrir que ſon mari prît une ſeconde femme, & qui en viendroit à quelque éclat.

La cinquiéme, s'entend d'une mala-

die qui feroit horreur, telle que la Lépre, l'Epilepsie, & autres semblables.

Par le sixiéme, on entend, non pas un flux de paroles inutiles assez ordinaires aux personnes du Sexe, plus de la moitié des femmes Chinoises seroient dans le cas; mais le dangereux caquet des femmes, qui par de faux rapports, par des médisances secrettes, ou par de fausses confidences, qu'elles feroient aux uns & aux autres, mettroient la division dans la famille, & en troubleroient la paix & l'union.

Les quatre autres articles ne demandent point d'explication. Le vol n'est un sujet de Divorce, que quand la femme vole son mari pour enrichir ses parens.

Il y avoit cependant trois exceptions à cette loi du Divorce.

La premiere, est que si le pere, la mere, & le frere aîné de la femme sont morts, il n'est pas permis de la congédier, parce que, dit la Loi, il y avoit un lieu où l'on avoit pris cette femme, & qu'il n'y en a plus où l'on puisse la remettre.

La seconde est, quand le beau-Pe-

re & la belle-Mere ſont morts, & que la Bru en a porté le deuil pendant trois ans.

La troiſiéme, veut que ſi le mari étoit pauvre quand il ſe maria, & qu'il ſoit enſuite devenu riche, il ne peut pas répudier ſa femme, parce que la femme ayant ſupporté & partagé avec lui ſa miſere, il ſeroit injuſte de la renvoyer dans le tems de l'abondance.

Telle étoit l'ancienne coutume, aujourd'hui elle n'a pas lieu dans toute ſon étendue: il n'y a preſque que l'Adultere bien prouvé, qui autoriſe le Divorce. Dans tout le reſte, on cherche à y remédier d'une autre maniere. Quand les parens de la femme coupable ſont gens d'une certaine diſtinction, ils s'oppoſent fortement au deshonneur qu'on feroit à leur fille. Cependant, s'il eſt bien vrai que cette femme trouble l'union de la famille, qu'elle n'aime pas les enfans du premier lit, qu'elle n'en prenne nul ſoin, qu'elle traite mal les Domeſtiques, ſes parens ne peuvent pas réuſſir à la ſauver, & l'on en a vû des exemples mémorables dans des perſonnes d'un grand rang.

L'Auteur après avoir donné ces instructions aux personnes du Sexe, revient aux hommes, & leur donne les avis suivans.

Voulez-vous sçavoir ce que vous avez à attendre de reconnoissance de la part des hommes, jettez les yeux sur vos enfans. Voulez-vous que vos enfans vous soient soumis, soyez-le vous-même à vos parens; sçachez que le cœur, les pensées, les inclinations, le naturel des hommes se ressemblent à peu de chose près; cette considération doit vous engager à supporter leurs défauts & à les dissimuler.

Ne soyez point de ces railleurs éternels, qui aiment mieux perdre un ami que de perdre ce qu'ils croyent être un bon mot. Songez que telle raillerie est souvent plus offensante qu'un terme injurieux: celui-ci est d'ordinaire

l'effet d'un mouvement de colere, dont on revient & dont on se repent : celle-là est le plus souvent un signe de mépris, dont presque toujours on s'applaudit, & dont on ne se corrige guéres.

Apprenez dès votre jeunesse à maîtriser vos passions, à régler votre cœur, & à le former à la vertu. Ne vous permettez pas certaines fautes, parce qu'elles vous paroissent légeres, & si elles vous échapent, prenez des mesures pour ne les plus commettre. La digue une fois rompue, on ne peut plus arrêter le torrent.

La passion d'amasser du bien, si l'on s'y abandonne, ne finit qu'avec la vie. On accumule des richesses souvent par des voyes injustes, & on les laisse à des enfans dissipateurs, qui en voyent bientôt la fin. On veut gagner de l'argent, par-là on perd les hom-

mes. Perte bien plus grande que celle qu'on fait de soi-même.

REMARQUE.

L'Auteur veut dire qu'il vaut mieux être moins riche, que de chercher à l'être beaucoup en perdant l'estime des gens de bien.

Ne soyez point de ces esprits sombres à qui tout déplaît, qui ne peuvent souffrir personne, & qui ont, pour ainsi dire, une antipathie naturelle avec le genre humain; mais aussi ne vous livrez pas à toute sorte de caracteres, & ne comptez pas trop sur des protestations équivoques d'attachement & de fidélité. Dans le commerce de la vie civile, il y a un juste milieu à garder, & c'est en le gardant qu'on s'épargne bien des chagrins & de tristes retours.

Vous avez une secrette aver-

ſion pour les gens de bien ; le commerce & la converſation des perſonnes ſages vous eſt inſupportable : preuve certaine de la dépravation de votre cœur & du déréglement de votre eſprit. Vous êtes richement vêtu, vous montez des Chevaux fins & ſuperbement enharnachés ; rien ne trouble votre repos, votre table abonde en mets délicats, vous nagez dans la joye & le plaiſir. La mort viendra vous ſurprendre au milieu même de vos délices, ou dans les bras du ſommeil, & vous ferez dire aux paſſans ; De qui étoit fils ce jeune homme ?

Chacun a ſes idées, votre ami a les ſiennes, & il y eſt quelquefois ſi fortement attaché qu'il a peine à en démordre. S'il ne s'agit que de choſes indifférentes, & ſi ſes vûes ne ſont pas dérai-

ſonnables, ayez la complaiſance de vous y conformer. Si au contraire vous le contrariez, ſi vous prétendez que votre ſentiment doit prévaloir, ſi votre amour propre ne veut rien lui céder, que gagnez-vous? Vous aigriſſez ſon eſprit, & vous perdez peu à peu ſon affection & ſa confiance.

N'uſez jamais de votre autorité dans toute ſon étendue, tempérez ce qu'elle a de trop ſévere, par un air de douceur & de bonté. N'abuſez pas non plus de la crainte & du reſpect que votre rang & votre dignité inſpirent; il eſt honorable de meſurer l'uſage de ſon pouvoir, aux circonſtances du tems & des perſonnes avec leſquelles on a à vivre.

S'il vous arrive quelque déſaſtre, ou quelque grand malheur, & que vous n'apperceviez point d'iſſue pour en ſortir, confor-

mez-vous à l'ordre du Ciel. Vous plaindre, soupirer, vous lamenter, frapper la terre du pied ; ce n'est point diminuer le mal, c'est l'augmenter. Personne n'ignore ce que je dis : mais je demande, qui voit-on le mettre en pratique ?

Réfléchissez beaucoup & parlez peu. Un grand flux de paroles n'éblouit que les sots, & ne vaut pas un judicieux silence. Il est sur-tout des conjonctures où l'homme sage, quelque beau parleur qu'il soit, quelque démangeaison qu'il ait de dire son sentiment, mettra toujours un triple sceau sur ses levres.

Oubliez les services que vous avez rendus, c'est aux autres à s'en ressouvenir. Ne faites pas remarquer les beaux endroits qui vous distinguent du commun des hommes, c'est aux autres à s'en appercevoir. La pêche & la pru-

ne ne parlent point, elles laiſſent naturellement des traces de ce qu'elles valent.

Vous avez l'eſprit fin, adroit, pénétrant ; ne l'employez qu'à bien gouverner vos affaires : au dehors & dans l'uſage du monde, ayez des manieres ſimples & naturelles. Si vous affectez de paroître plus ſpirituel que les autres ; ſi l'on découvre dans votre air & dans vos expreſſions, je ne ſçais quoi de guindé, ou d'artificieux, on entrera en défiance de votre naturel, & vous ne vous ferez jamais de véritables amis.

Aimez-vous les choſes douces ? commencez par celles qui ſont aigres. Cherchez-vous le repos & le plaiſir ? goûtez d'abord de la fatigue & du travail. Quand on veut ſauter bien haut, il faut auparavant ſe baiſſer & ſe replier.

Ce n'eſt pas aſſez d'étudier le

monde pour s'y bien comporter, étudiez-vous vous-même, & examinez tous les soirs ce que vous avez fait pendant le jour. S'il vous est échapé quelque action dont vous ayez lieu de vous repentir, prenez les moyens propres à vous corriger, & à ne la plus commettre. Si au contraire vous n'avez rien à vous reprocher, goûtez le doux plaisir attaché au témoignage qu'on se rend à soi-même d'une sage conduite.

Si vous écoutez les louanges qu'on vous donne avec une simplicité modeste, c'est un nouveau lustre que vous ajoûtez à votre mérite. Si au contraire cette marque passagere d'estime vous enfle le cœur, & vous fait prendre un air important & dédaigneux, l'idée qu'on avoit de vous se change aussi-tôt en préjugé, & l'on retracte en secret

des éloges dont on ne vous croit plus digne.

La ruine ſuit le gain de fort près, & le malheur eſt à la queue de la bonne fortune. Celui-là ſeul vit tranquille, qui ſe contente d'une honnête médiocrité.

Qu'il eſt difficile de vivre dans le monde, & de s'y conſerver avec des mœurs irréprochables? on le peut néanmoins, mais on a beſoin pour cela d'une attention & d'une vigilance continuelle ſur ſoi-même.

L'eſprit doit gouverner le corps. Qu'un homme eſt malheureux qui ſe laiſſe dominer par ſes paſſions & par ſes deſirs déréglés! Vous voyez ce grand homme; c'eſt un Héros qui n'a point ſon ſemblable parmi nos Guerriers: ſon nom fait trembler la terre, il a paſſé les quatre mers, il a tout vaincu, il eſt le ſeul

qu'il n'a pû vaincre, puiſqu'il eſt l'eſclave de ſon Corps.

Vous vous occupez de l'étude ſans vous appliquer à comprendre ce que vous étudiez : le tems que vous y employez eſt un tems perdu pour vous. Quand vous liſez les Livres que les Sages nous ont laiſſés, liſez-les avec réflexion : chaque caractere, chaque expreſſion doit vous paroître précieuſe : Cette Doctrine doit ſe graver dans le fonds de votre cœur : celle qui ne paſſe pas les yeux & les oreilles, eſt ſemblable aux repas qu'on ne fait qu'en ſonge.

La reconnoiſſance d'un plaiſir fait à propos, procure quelquefois à celui qui l'a fait une fortune conſidérable : une bagatelle cauſe ſouvent une grande joye, comme un trop grand amour produit une grande haine.

Ne négligez point une affaire, parce qu'elle vous paroît peu importante; une légere fente peut causer le naufrage au plus grand Vaisseau : un insecte, quelque petit qu'il soit, peut vous mordre & vous donner la mort.

Si vous êtes chargé d'un emploi important & difficile, loin de vous le son & la couleur (il entend la Musique & les femmes) mais d'un autre côté n'imitez pas ces jeunes insensés qu'on voit presque en même tems se réjouir & se plaindre, que la plus petite affaire accable, & qui en importunent sans cesse leurs voisins.

Si de votre fonds, vous n'avez que peu de génie & de vertu, & que vous ne soyez paré que d'un air suffisant & décisif, votre chûte est certaine : de dix qui vous ressemblent, neuf tomberont. Si vous n'avez vû le Ciel

qu'assis au fonds d'un puits, si vous ne pouvez montrer le chemin que par la direction d'un mur, le meilleur avis que je puisse vous donner, c'est de n'entreprendre jamais seul une grande affaire.

Proposez-vous les grands modéles à imiter; *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Ven vang*, *Tcheou cong*, *Cong tse*, ne différoient pas des hommes ordinaires par leur figure, mais par les qualités de l'esprit & du cœur, qui les ont rendus respectables aux dix mille générations. Formez-vous sur leur droiture, sur leur grandeur d'ame, sur leur douceur, sur leur facilité à pardonner, & sur leurs autres vertus, & vous deviendrez un vrai sage. Mais si vous négligez de perfectionner les talens que vous avez reçus de la nature; si vous êtes brusque, impérieux, dur aux autres, vous ne serez

jamais qu'un vil perſonnage.

Voyez-vous ce frénétique, ce furieux, il ôte ſes habits, il court de tous côtés, il veut abſolument monter nud ſur le toît de la maiſon ; il mord, il déchire ceux qui ſe mettent en devoir de l'arrêter. C'eſt le portrait d'un étourdi, qui veut tout faire à ſa tête, & de la façon qu'il lui plaît ; c'eſt-à-dire, de la façon la plus déraiſonnable : A la moindre remontrance que vous lui faites, il s'aigrit, il s'emporte, il s'irrite, & ne paye l'amour que vous lui portez que d'ingratitude & de haine.

Une des meilleures actions que nous puiſſions faire en ce monde, eſt de ſecourir les affligés, & d'aider les indigens. Si le Ciel n'envoyoit point de calamités ſur la terre, quelle occaſion aurions-nous d'exercer la miſéricorde ?

Trois choses sont absolument nécessaires à celui qui s'adonne à l'étude. 1°. De vaincre ses passions & de s'en rendre le maître. 2°. D'avoir un naturel doux, traittable, accommodant. 3°. D'avoir en horreur toute mauvaise Doctrine, & de ne s'engager jamais dans une fausse Secte.

Qui vous a plus aimé que votre pere & votre mere? que d'inquiétudes leur a causé votre enfance? quelles peines n'ont-ils pas eû à vous élever? à combien de sortes de travaux ne se sont-ils pas livrés pour vous mettre dans l'état où vous êtes aujourd'hui? & vous poussez l'ingratitude & la dureté jusqu'à leur déplaire & à les affliger. Belle instruction pour vous, Peres & Meres, si vous ne faites pas assez d'attention aux défauts de vos enfans,

& ſi vous négligez de les corriger dans un âge encore tendre. Sur-tout ne permettez jamais, ſous prétexte que vous leur trouvez de l'eſprit, qu'ils répondent d'un ton railleur, ou qu'ils contrediſent ceux à qui ils doivent du reſpect ; autrement ne vous attendez pas de les voir ſoumis & reſpectueux dans un âge plus avancé.

Que dire de ce perſonnage qui ne ſçait preſque rien, & qui ne connoît qu'imparfaitement la nature des choſes, & les vrais principes de la morale, & que cependant on voit paroître tête levée, ouvrant de grands yeux, ſe rengorgeant, avançant ſa poitrine, marchant fiérement & à pas comptés ? eſt-il un objet plus digne de compaſſion ? fût-il cent ans ſur la terre, on ne pourra jamais dire de lui qu'il ait vécu un jour.

Si la raison est de votre côté, exposez-là avec douceur, & d'un air tranquille: à quoi bon cette émotion qui approche de la colere? ce n'est pas-là ce qui persuade un esprit sensé. Mais si vous n'avez pas raison, & que vous vouliez l'emporter de haute lutte, & pour ainsi dire à force ouverte, vous êtes semblable aux voleurs publics.

Votre voisin est parvenu à une haute fortune, l'or & l'argent fondent dans sa maison, tout lui prospere, & vous en crevez de dépit. Un autre gémit sous le poids de l'affliction qui l'accable, & vous en ressentez au fonds de l'ame une joie secrette, tristes effets de la malignité & de la bassesse de votre cœur.

Vous n'êtes occupé qu'à vous procurer toutes sortes de déli-

ces, & à mener une vie ſenſuelle & voluptueuſe, vous jouiſſez tranquillement de toutes les faveurs de la fortune, & vous vous croyez à l'abri de la faim, de la ſoif, & de l'indigence. Inſenſés que vous êtes, ignorez-vous que le Ciel ne ſouffre point les méchans, & ne laiſſe aucun mal impuni ?

Voulez-vous devenir habile dans l'adminiſtration des affaires? appliquez-vous à la lecture de notre hiſtoire. Que ſi vous êtes brouillé avec les Livres, ſi vous n'en pouvez ſouffrir dans votre maiſon, vos enfans ſeront pires que des aveugles nés.

Dans la diſette, les choſes les plus aigres ou les plus ameres ſont pour vous de bon goût. Etes-vous dans l'abondance, les meilleures mets vous paroiſſent fades & inſipides? Le cœur du

Ciel ne peut contenter votre cœur. Avez-vous vû mourir de faim celui qui sçait se contenter du peu qu'il a?

Il y a trois choses qu'il faut toujours avoir devant les yeux, la loi du Ciel, la loi de l'Empire, & l'honneur du prochain. Si vous négligez ces trois articles, en quelque endroit que vous alliez, n'espérez pas d'y vivre tranquille.

Si vous voyez qu'un homme se repent de ce qu'il a fait de mal, ne poussez pas plus loin la réprimande: s'il est confus de sa faute, regardez-la comme effacée; s'il se courbe, n'appuyez pas le bras sur lui, pour le renverser par terre.

Si vous avez malheureusement changé de conduite, & que du bien vous ayez passé au mal, il est inutile de nous rappeller ce

que vous étiez autrefois. De même, quand un homme s'eſt corrigé, ne me dites plusqu'il a été mauvais.

Vous reſſentez vivement la moindre démangeaiſon que vous avez ſur la peau, & vous êtes inſenſible aux miſeres & aux ſouffrances d'autrui. Quel reproche ne devez-vous pas vous faire ſi vous êtes capable de réflexion ?

Si vous entreprenez de ſecourir un malheureux, ne le faites pas à demi ; mais ſi vous avez une correction ou une réprimande à faire à quelqu'un qui la mérite, ne le faites qu'avec douceur & modération.

On a une affaire importante à conduire, il faut de la ſageſſe, pour ne pas s'y endormir, ou pour ne rien précipiter. C'eſt cette ſageſſe qui l'a fait réuſſir. Quand la flamme paroît dans

toute sa force, elle peut encore croître; mais le feu une fois éteint, elle ne reparoît plus.

Vous ne pouvez supporter la vûe de cet homme dont le visage est couvert de dartres, pauvre aveugle! mais le mal chez vous a déja gagné le foie & les poumons, & vous l'ignorez. Ne m'en croyez pas, consultez *Tsang cong* (*a*). Il vous dira que vous êtes plus malade que celui dont vous ne pouvez souffrir la présence.

Song tchao (*b*) se fait mettre sur la tête une coëffure bien élevée, il se couvre de juppes qui descendent jusqu'à terre. *Si che* (*c*) orne son menton d'une barbe postiche, prend des bottes, se fait précéder de deux lanternes, &

(*a*) Fameux Médecin.
(*b*) Fameux Comédien.
(*c*) Fameuse Comédienne.

parcourt chaque rue en dansant : Qui des deux eſt l'homme ou la femme ?

On voit tout finir, les colomnes de fer s'uſent peu à peu par le ſimple attouchement, on apperçoit les traces de la main ſur les baluſtres de marbre qu'on manie ſouvent, la vie paſſe encore avec plus de rapidité & ne revient plus : vécut-on cent ans, dès qu'ils ſont écoulés, ce n'eſt pas la durée d'un clin d'œil. Employons donc utilement ce peu de jours qui nous reſtent à vivre.

Si vous avez des enfans de mérite & bien élevés, vous n'avez que faire d'autre fonds pour établir leur fortune ; s'ils ſont ſots & ſans nulle éducation, & que vos ſoins & vos exemples n'aboutiſſent qu'à amaſſer de l'argent & à accumuler des tréſors, ou ils les auront bientôt diſſipés,

ou s'ils les conservent, ils n'en seront pas plus estimés. Les sages qui méprisent les richesses, n'en manquent pas, & ce qui leur tient plus au cœur que toutes les richesses, ils jouissent d'une grande réputation. Les ames viles, au contraire, sont à elles-mêmes leur propre tourment. Jugez du présent & de l'avenir par le passé, vous verrez qu'il n'y a de vrai bonheur que pour les gens vertueux.

Dans ces transports subits d'une amitié vive, ne dites pas tout ce que vous avez dans l'ame, on en pourroit abuser dans un tems de refroidissement; de même dans un moment de dépit, ne dites pas tout ce que vous pensez: Quand vous aurez le sens plus rassis, oserez-vous vous présenter devant celui que votre colere aura offensé? Le repentir

ſuit de près la faute, & l'on porte longtems dans le cœur le trait qui le déchire.

Soyez œconome, & apprenez à régler votre dépenſe, vous aurez du bien de reſte. Si vous avez une ſoif inſatiable des richeſſes qui occupe jour & nuit votre eſprit & votre cœur, que je vous plains, & que vous êtes malheureux de ruiner votre ſanté & vos forces, de perdre votre tems & votre repos, par le deſir immodéré d'acquérir des biens, dont vous avez ſi peu de tems à jouir!

Avant qu'une choſe arrive, il eſt bien difficile de dire quel en ſera le ſuccès. On ſe flatte par avance que tout réuſſira, & à la fin on voit ſes eſpérances trompées. Le froid & le chaud ſe ſuccédent mutuellement; pourquoi donc tant vous tourmenter ſur un avenir incertain?

L'homme le plus adroit, le plus ingénieux, & le plus capable de réussir, est celui qui sçait mieux prendre patience dans l'adversité. Du milieu de ces gens que l'indigence a réduit à vous rendre les services les plus bas, sont sortis des Héros du premier ordre : nos Peres les ont vûs, & nous en voyons encore aujourd'hui.

Un Sage doit être une instruction vivante pour le commun des hommes : qu'il ne paroisse rien de frivole dans ses discours, rien d'irrégulier dans sa conduite, & que ses actions soient toujours conformes à la loi du Ciel. Ce n'est pas pour le seul vallon où croît la fleur *Lan*, qu'elle est si belle & d'une odeur si agréable. Ce n'est pas non plus pour vous seul que vous devez acquérir la sagesse.

Si le Pere de famille fe baigne tous les jours, fes enfans feront d'habiles nageurs. Si le Pere vole des melons ou des fruits, fes fils feront des affaffins & des incendiaires. On ménage un enfant, on rit de fes défauts, au lieu de l'en corriger; il eft encore jeune, dit-on, & pendant qu'on le dit & qu'on le répéte fans ceffe, cet enfant croît, il eft déja grand, & devient votre fupplice. On fe tourmente, on s'afflige quand on n'a point d'enfans, & fouvent on fouffre bien davantage quand on en a.

Qu'il eft difficile d'éviter une mauvaife réputation! il eft encore plus difficile de mériter l'eftime & l'approbation générale.

Nul empreffement trop vif, nulle précipitation dans vos paroles & dans votre démarche,

celui qui se presse le moins, arrive souvent le premier au but; trop de vivacité ne sert qu'à embrouiller les affaires. Quand on avale les morceaux entiers, on est sujet à les rejetter : Quand on court trop vîte, on donne du nés en terre.

A quoi prétendez-vous que puisse vous servir cet air brusque & fier qui vous caractérise? soyez bon & sévere tout à la fois, la paix sera éternelle dans votre domestique. Mettez un sceau à votre bouche, & gardez votre cœur comme on garde les murs d'une ville : Sur-tout ne vous érigez pas en conteur de faux bruits, & de tout ce que vous entendez dire à l'aventure.

Ne vous laissez pas emporter à des excès de joie dans un bonheur imprévû. Soyez toujours égal & de sang froid dans l'une

& l'autre fortune. Vous venez d'être fait Bachelier, votre nom est un des premiers dans les affiches : Vous ne vous possédez plus. Il arrive ensuite que dans la distribution des dignités on vous oublie, vous vous désolez, l'ennui & la tristesse vous rongent & vous dévorent : si vous eussiez eu moins de joie, vous auriez moins de chagrin.

L'étude, la science, & la vertu font briller les familles ; l'application & l'œconomie servent à les gouverner ; la complaisance & l'esprit pacifique à les tenir dans l'union ; la tranquillité & la conformité à la raison à les conserver. Un homme qui n'a ni équité, ni application, ni politesse, est une bête sauvage, dont la tête est couverte d'un bonnet.

Quelque habile que soit un homme, quelque service qu'il

ait rendu, s'il est assez vain pour en faire le sujet de ses entretiens, s'il lui échape quelque parole à sa louange, c'en est fait, il en perd tout le mérite. Si au contraire, il lui arrive de tomber en quelque faute, & qu'il la reconnoisse & s'en humilie, sa faute est réparée.

La plûpart des maux qu'on souffre dans la vieillesse, viennent souvent des excès ausquels on s'est livré dans la vigueur de l'âge. On peut assurer avec plus de vérité que les afflictions de l'esprit, & les peines du cœur, ont pris racine dans le tems de la prospérité.

Si sur un beau visage vous appliquez un caustique avec l'armoise, la cicatrice paroîtra toujours; de même qu'une tache noire sur un habit blanc dure autant que l'habit.

Si vous vous conſervez le cœur net, ſi vous ſçavez régler vos deſirs, vous n'aurez pas beſoin de prendre du *ſse ou tang*. Entreprenez peu d'affaires, modérez les ſaillies de votre tempérament, vous n'aurez que faire de *ſse kun tang*. Soyez ſobre dans le boire & le manger, le *ell tchin tang* vous deviendra inutile. Mettez-vous en garde contre le grand froid, & vous ne ſerez pas obligé d'avaler du *ſu ming tang*.

REMARQUE.

Ce ſont quatre décoctions médicinales, dont la premiere, ſelon les Chinois, augmente & purifie le ſang, & débouche les obſtructions; la ſeconde eſt un bon cordial; la troiſiéme aide la digeſtion & diſſout les flegmes; la quatriéme ouvre les pôres & diſſipe les vents.

L'eau qui dans ſa ſource n'eſt qu'un filet, augmente inſenſiblement dans ſon cours, & devient

capable de renverser les plus hautes montagnes.

Si vous excédez dans le vin ; vous vous deshonorez ; si vous amassez trésors sur trésors un autre en profitera : Quelle folie d'accumuler des biens jusqu'à l'extrême vieillesse, tandis qu'il faut si peu pour entretenir la vie de l'homme !

Si vous entreprenez une affaire, examinez auparavant comment vous pourrez la terminer. Si vous voulez établir un réglement, voyez comment vous pourrez le faire observer.

Quelque bon que soit un cheval, il ne faut pas tout-à-fait lui lâcher la bride : Quelque familier qu'on soit avec un autre, il faut veiller sur sa langue, & ne pas confier à la bouche tous les secrets du cœur. Mais quoiqu'il soit aisé de se cacher aux

autres, il ne l'eſt pas de ſe cacher à ſoi-même, & d'étouffer les remords qui naiſſent d'une mauvaiſe action.

Il vaut mieux regarder un pouce en bas que cent braſſes en haut. Il vaut mieux regarder un pas en arriere que cent lieues en avant. L'air n'eſt pas ſain, & eſt trop ſubtil au haut d'un précipice eſcarpé, il eſt doux & tempéré ſur la crouppe de la montagne.

Il eſt quelquefois plus à propos de ſe tenir dans l'obſcurité que de ſe montrer au grand jour. Une fleur eſt agréable à la vûe, au lieu que le ſapin n'a rien de beau; l'éclat de l'une ne vaut pas la dureté de l'autre.

Sçavoir perdre à propos, eſt ce que j'appelle être homme d'eſprit; l'inſenſé eſt celui qui veut gagner toujours.

Quoique vous fassiez un repas le matin, il ne suffit pas jusqu'à la nuit. Le bien que vous faisiez autrefois à cet indigent, ne remédie pas à sa nécessité présente.

Si vous gémissez sous l'oppression, il n'y a de confusion que pour les personnes puissantes qui vous oppriment. Si vous vous faites craindre, il n'y a pour vous ni gloire ni bonheur.

Vous voulez être au rang de ces grandes ames qui se mettent au-dessus de toutes les disgraces de la vie, commencez par supporter de légeres injustices : Vous voulez perfectionner vos talens, votre vertu; souffrez patiemment une mauvaise fortune. Voulez-vous encore éviter tout sujet de repentir & d'affliction? remplissez votre esprit d'utiles connoissances, votre cœur de bonnes pensées; ne dites que du

bien, ne faites que du bien, ne fréquentez que des gens de bien.

Le *Tem lo* vit entortillé à l'arbre qui le soutient; il meurt si l'arbre tombe. Heureux le sage qui se suffit à lui-même, & qui n'a pas besoin d'un vain appui.

REMARQUE.

Le *Tem lo* sort de terre en jet, comme la vigne, & ne peut se soutenir sans appui, on le fait monter sur la treille pour en recevoir l'ombre: il ne porte point de fruit, mais seulement des fleurs violettes, qui tombent en forme de grappes, & qui sont bonnes à manger. Ses feuilles ressemblent assez à celles des Saules, elles sont plus courtes & plus arrondies par la pointe.

A la longueur du chemin on connoît la force du cheval, & à la longueur du tems on connoît le cœur de l'homme.

L'homme ne vit pas cent ans, & il se remplit de soins & d'inquiétude pour dix mille.

Si l'homme n'avoit pas la volonté de tuer le tygre, le tygre n'auroit pas l'envie de nuire à l'homme.

Quand la maison est dans l'indigence, on reconncît le fils obéissant. Quand le Royaume est en trouble, on connoît le sujet fidéle.

Si vous êtes pauvre, demeurassiez-vous dans l'endroit le plus fréquenté de la ville, personne ne pensera à vous. Si vous devenez riche, fussiez-vous retiré dans les montagnes les plus désertes, on ira vous y visiter de fort loin.

Quand vous payez vos dettes, souvenez-vous du tems auquel vous étiez obligé d'emprunter. Quand vous êtes riche, souvenez-vous du tems où vous étiez pauvre. Quand vous devenez pauvre, ne pensez pas au tems où vous étiez riche.

Quand on eſt arrivé ſur le bord du précipice, il eſt trop tard de tirer la bride pour arrêter le cheval. Quand la barque eſt au milieu du grand fleuve *Kiang*, il n'eſt plus tems de lui donner le radoub dont elle a beſoin.

On vous voit monté ſur un cheval blanc aux pandeloques rouges enharnaché de couleurs brillantes; combien de gens que vous n'avez jamais connus, s'empreſſeront de venir vous voir, & de ſe dire de vos parens?

REMARQUE.

Les Mandarins ont au harnois du Cheval qu'ils montent, des touffes de crin rouge enchaſſées par un bout dans un tuyau de cuivre doré: l'une eſt ſuſpendue au poitral, & l'autre à la têtiere du Cheval.

L'Auteur finit ce livre par une Chanſon où il exhorte ſes compatriotes à mener une vie ſage &

& réglée. C'est un abrégé des régles de mœurs qu'il a données & qu'il a mises en vers. Le traducteur Tartare les a mis en Prose, sa langue n'étant pas propre à la versification. Du moins jusqu'à présent nul *Mantcheou* n'a entrepris de rimer dans sa langue. Pour moi je ne vous donnerai cette Chanson ni en vers, ni en prose ; ce ne seroit qu'une ennuieuse répétition de ce qu'a écrit l'Auteur, qui est déja trop long, s'il ne vous plaît pas ; & qui n'est pas trop court s'il peut vous plaire. Je suis, &c.





LETTRE
DU PERE
CHALIER,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

Au R. P. VERCHERE, Provincial de la même Compagnie en la Province de Lyon.

à Péking,
Ce 10 Octobre 1741.



MON REVEREND PERE.

La Paix de N. S.

Cette miſſion vient de faire une perte qui nous eſt & nous ſera longtems infiniment ſenſible. La mort nous a enlevé le

P. Parrenin dans la 77e année de son âge, & dans la 57e depuis son entrée dans notre Compagnie. Il semble que par une Providence particuliere, Dieu l'avoit formé pour être dans des tems très-difficiles le soutien & l'ame de cette Mission: Il avoit réuni dans sa personne les qualités de corps & d'esprit, dont l'assemblage a fait un des plus zélés & des plus infatigables ouvriers, que notre Compagnie ait jamais donné à la Chine; une constitution robuste, un corps grand, & bien fait, un port majestueux, un air vénérable & prévenant, une facilité étonnante à s'énoncer dans les différentes langues qu'il avoit apprises, une mémoire heureuse, un esprit vif, juste, pénétrant, une multiplicité de connoissances que les voyages qu'il a faits, & les occupations qu'il a eues,

ſemblent ne pouvoir pas permettre de ſe trouver réunies dans un même ſujet.

Toutes ces qualités en firent un grand homme, eſtimé, chéri & reſpecté de tous ceux qui le connurent. Mais ſa piété, ſon zéle, ſes vertus, ſa délicateſſe de conſcience, ſon amour pour la pauvreté & les ſouffrances, ſon ardeur à travailler à la converſion des Chinois, ſon exactitude ſcrupuleuſe à remplir les devoirs de ſon état, en ont fait un homme véritablement Religieux, un fervent Miſſionnaire, qui a porté à la mort des jours pleins, & la conſolation d'avoir conſidérablement étendu le Royaume de Dieu, & fait connoître Jeſus-Chriſt à un très-grand nombre de Chinois infidéles.

Je ne dirai rien de ce qu'il a fait en Europe; il y a encore

des personnes qui ont vécu avec lui, & qui sçavent tout le prix du présent que la Province de Lyon fit à la Chine, en lui formant & lui cédant un si excellent homme. Comme c'étoit à une grace singuliere de la bonté Divine, qu'il étoit redevable de sa vocation à l'état Religieux; sa reconnoissance pour ce bienfait a toujours été très-intime & très-vive; son amour pour cette même vocation lui fit mépriser & rejetter, avant son départ de l'Europe, des postes considérables qu'on lui offroit, s'il vouloit sortir de notre Compagnie, & rentrer dans le siécle qu'il avoit quitté.

Il partit d'Europe au commencement de l'année 1698. & sur la fin de la même année, après six mois de navigation, il arriva heureusement à la Chine.

Dès que l'Empereur *Cang hi* l'eût vû, il reconnut bientôt les talens & le mérite du nouveau Missionnaire; dès-lors il l'aima, il l'estima, & le distingua; il lui donna des maîtres pour apprendre la langue Chinoise & la Tartare *Mantcheou*. C'est dans l'étude de ces deux langues si difficiles, qu'il fit voir combien sa mémoire étoit heureuse, & quelle étoit sa facilité pour tout ce qu'il entreprenoit. En peu de tems il parla Chinois mieux qu'aucun Européan n'a jamais parlé cette langue, & il s'expliqua en langue Tartare aussi purement & aussi facilement qu'en sa langue naturelle.

Cette facilité à s'énoncer dans ces deux langues, engageoit l'Empereur *Cang hi* à s'entretenir souvent & longtems avec lui. Ce Prince qui aux qua-

lités d'un grand Empereur, brave, généreux, politique, d'une étendue de génie ſurprenante, joignoit une ardeur ſinguliere pour les ſciences, vouloit cultiver & orner ſon eſprit, non ſeulement de tout ce qu'il pouvoit apprendre par la lecture des livres Chinois & Tartares, & par l'entretien des ſçavans de ſon Empire, mais encore de toutes les connoiſſances qu'il pouvoit tirer des Etrangers. C'eſt ce qui lui donnoit ce goût ſingulier qu'il avoit de s'entretenir avec le P. Parrenin, qui en arrivant à la Chine ſçavoit déja beaucoup, & qui avoit le talent de parler avec grace de tout ce qu'il ſçavoit. Sa mémoire lui étoit ſi fidelle, qu'il avoit toujours préſentes à l'eſprit les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, deſorte que quand il parloit de quelque

matiere, on eût crû qu'il n'avoit point fait d'autre étude que celle-là, ou qu'il venoit de la faire tout récemment.

C'eſt dans ces entretiens familiers avec le P. Parrenin, que ce Prince ſe perfectionna dans les connoiſſances, que les PP. Gerbillon & Bouvet lui avoient déja données ſur la Géométrie, la Botanique, l'Anatomie, la Médecine, la Chirurgie. C'eſt de lui qu'il apprit les différens intérêts des Cours de l'Europe; l'hiſtoire ancienne & moderne des pays & des Nations éloignées de la Chine, les mœurs, les coutumes, le gouvernement des divers Etats du monde. C'eſt le P. Parrenin qui inſpira à ce Prince l'eſtime particuliere qu'il faiſoit de Louis XIV. dont il ne parloit qu'avec admiration, & qui lui donna une ſi haute

dée de la Nation Françoise.

Cette estime & cette faveur de l'Empereur *Cang hi*, étoit pour le P. Parrenin bien plus onéreuse qu'elle ne lui étoit honorable; car ce Prince ne se contentoit pas des entretiens qu'il avoit avec lui, il demandoit pour l'ordinaire que le Pere lui en mît le précis par écrit, & qu'il fît la traduction des endroits les plus intéressants & les plus curieux des livres où il avoit puisé ces connoissances. C'est pour satisfaire le goût & la curiosité de ce Prince, qu'il traduisit en langue Tartare, ce qu'il y a de plus curieux & de plus nouveau en fait de Géométrie, d'Astronomie & d'Anatomie, dans les ouvrages de l'Académie des sciences, & dans les autres Auteurs qui ont traitté ces sortes de matieres; il n'est presque aucun genre de

ſciences ſur leſquelles ce Pere n'ait écrit conſidérablement, pour ſatisfaire aux queſtions de l'Empereur, des Princes, des Grands, & des Sçavans de l'Empire.

Pendant plus de vingt ans, il a ſuivi l'Empereur dans les voyages qu'il faiſoit tous les ans en Tartarie, pour y prendre le plaiſir de la Chaſſe. Il l'a ſuivi également lorſqu'il parcouroit les Provinces de l'Empire; mais il le ſuivoit toujours en Miſſionnaire. Par-tout ce Pere a augmenté les anciennes Miſſions, ou en a ouvert de nouvelles. Les plus floriſſantes, celles où l'on compte le plus de Chrétiens, & où l'on voit le plus de ferveur, ſont ſituées au-dedans & au-dehors de la grande muraille ſur la route de Péking en Tartarie; elles ſont l'ouvrage de ſon zéle. Dieu ré-

pandoit une abondante bénédiction dans tous les lieux où il prêchoit la foi, & les conversions qu'il a opérées avec sa grace ont été constantes & durables. C'est lui qui jetta les premiers fondemens de la conversion des Princes Chrétiens, qui ont tant souffert sous l'Empereur *Yong tching* pour leur ferme attachement à la foi. Plusieurs autres Princes & Grands de l'Empire, persuadés de la sainteté de notre Religion, ont depuis imité ces Princes, & sont morts en véritables prédestinés : C'est après Dieu aux entretiens que le P. Parrenin avoit avec eux, qu'ils sont redevables de leur salut. Il a lui seul procuré le Baptême à plus de dix mille enfans des Infidéles, parmi lesquels est un des freres de l'Empereur aujourd'hui regnant.

Le P. Parrenin sçavoit profiter

ſagement & chrétiennement de l'accès qu'il avoit auprès de l'Empereur, non pour lui-même, car il n'avoit rien à attendre de ce Prince pour ſa perſonne, mais pour le bien & l'avancement de la Religion. Il s'en ſervoit pour obtenir des recommandations & des protections en faveur des Miſſionnaires qui travailloient dans les Provinces, ſans diſtinction d'ordre ni de Nation; pour les délivrer des perſécutions que les Mandarins malintentionnés leur ſuſcitoient, pour leur procurer la permiſſion de s'établir, & d'ouvrir de nouvelles Egliſes où il n'y en avoit point encore; pour leur faire reſtituer celles qu'on leur enlevoit; pour leur ménager l'amitié & la connoiſſance des Gouverneurs & des autres Officiers des lieux où ils réſidoient. Il en

sçavoit profiter pour annoncer Jesus-Christ, au milieu d'une Cour Payenne, aux Princes, aux Grands, aux Sçavans; s'il n'a pû les gagner tous à Jesus-Christ, du moins il en a fait des amis & des Protecteurs de la Religion. Lié d'amitié avec les Princes & les Grands de la Cour de *Cang hi*, malgré les haines & les intérêts qui les divisoient entr'eux, il sçut toujours par sa sagesse & sa prudence se ménager les deux partis sans en offenser aucun.

Enfin, il sçut profiter admirablement de la bienveillance dont l'Empereur l'honoroit, pour lui faire connoître Jesus-Christ & l'instruire des vérités Chrétiennes. Il le faisoit si à propos, & si dignement, que non seulement ce Prince en conçut une nouvelle estime pour notre

ſainte foi, dont il étoit le protecteur déclaré; mais qu'on a ſouvent crû, qu'entiérement perſuadé par les diſcours du Miſſionnaire, il alloit embraſſer le Chriſtianiſme. On ne doute point qu'on auroit eu cette conſolation, ſans des paſſions bien difficiles à vaincre, à qui ſe ſent le maître, & eſt accoutumé de longue main à ne ſe rien refuſer. Nous avons tout lieu de croire que ce Prince ſe voyant prêt de mourir, & ſe rappellant ce que tant de Miſſionnaires, & plus ſouvent encore le P. Parrenin, lui avoient dit de la néceſſité d'être Chrétien pour ſauver ſon ame, prit alors la réſolution de recevoir le Baptême: il fit appeller les Miſſionnaires qui étoient à la Cour, mais le premier acte d'autorité *d'Yong tching* ſon fils, déja nommé Empereur, fut d'empê-

cher qu'ils ne fuſſent introduits dans le Palais.

Où le talent du P. Parrenin paroiſſoit le plus, c'eſt dans les conjonctures délicates & épineuſes, où il lui falloit répondre ſur le champ. De ſes réponſes dépendoit ſouvent la conſervation ou la perte de la Religion dans cet Empire. Il étoit dans ces occaſions d'une préſence d'eſprit admirable, qui lui mettoit à la bouche les réponſes les plus ſages & les plus prudentes.

Dès qu'il ſçut aſſez de Chinois & de Tartare pour ſe bien faire entendre en l'une & l'autre langue, il fut conſtamment l'interprête de tous les Européans qui ſont venus ici, des Miſſionnaires, des Légats du ſouverain Pontife, des Ambaſſadeurs de Portugal & de Moſcovie. Il a fait près de

quarante ans cet emploi dangereux à la ſatisfaction du Prince devant qui il parloit, & de ceux pour qui il parloit. On étoit ſurpris de lui voir parler également bien le Tartare, le Chinois, le Latin, le François, l'Italien, le Portugais.

Dans ces occaſions il ne ſe bornoit pas à interpréter fidélement les paroles des uns & des autres, il employoit tout ce qu'il avoit de crédit & de talent, pour obtenir ce qu'on demandoit par ſon canal, & pour faire réuſſir les Ambaſſadeurs au nom deſquels il parloit. L'Ambaſſadeur du Roi de Portugal Don Metello de Souza, outre les remercimens qu'il lui fit, & les marques de diſtinction qu'il lui donna, avant que de quitter la Cour de Péking, lui a écrit tous les ans pour le remercier des ſervices

qu'il lui avoit rendus dans le cours de son Ambassade. Le Czar Pierre Ier & les deux Czarines qui lui ont succédé, ont réguliérement chargé leurs Ambassadeurs à la Cour de Péking, de faire au P. Parrenin les mêmes remercimens, pour les services qu'il rendoit aux Moscovites qui venoient à Péking ; ces remercimens étoient accompagnés des éloges les plus magnifiques de sa sagesse & de son habileté dans les affaires. Il a toujours été en quelque maniere le médiateur dans toutes les contestations qu'il y a eu entre les deux cours de Péking & de Moscou. C'est lui qui a dressé les articles de Paix qui ont été arrêtés entre ces deux Nations, qui les a mis en Latin & en Tartare, & qui depuis 40 ans a interprété les lettres & les écrits que les

deux Cours & leurs Officiers s'envoyoient mutuellement.

La même facilité que le P. Parrenin avoit pour parler, il l'avoit aussi pour écrire. Tout ce qu'il mettoit sur le papier, couloit comme de source, & se sentoit de cette éloquence mâle & naturelle qui le faisoit écouter avec plaisir & même avec admiration. Les livres, soit en Tartare, soit en Chinois, qu'il a composés pour l'Empereur *Cang hi*, pour l'instruction des Chrétiens, & pour la conversion des Infidéles, prouvent également son talent pour écrire, son érudition, son zéle, & sa piété. Si tout ce qu'il a écrit pour satisfaire aux questions des Sçavans de la Chine, de France, & de Russie, étoit recueilli & donné au Public, on seroit étonné qu'un Missionnaire, avec tant d'autres occupations, ait pû se

mettre en état d'écrire si noblement en tant de langues, & de se rendre si habile en tant de genres d'érudition. C'est une justice que lui rendront sans peine, ceux qui ont lû celles de ses lettres, que le P. Du Halde a insérées dans les différens tomes des Lettres édifiantes & curieuses. *

C'est à lui particuliérement qu'on est redevable des Cartes de tout l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise qui ont été dressées par les Missionnaires avec tant de soin & d'exactitude, & que le même P. Du Halde vient de donner au Public dans les quatre Volumes de sa Description Géographique, Historique, &c. de ce vaste Empire. L'Empereur *Cang hi* qui avant l'arrivée du P. Parrenin à

* Voyez les tomes 17, 18. & les suivans.

la Chine, avoit appris un peu de Géographie, ſe trompoit conſidérablement ſur la poſition de *Chinyang* capitale de *Leaotong*. Il croyoit cette ville à la même hauteur que Péking ; c'eſt-à-dire, à 39 degrés 56 min. Le Pere prit la liberté de lui repréſenter ſon erreur. Ce Prince l'envoia à *Chinyang* pour y prendre hauteur, & lever la Carte de tout le pays ; à ſon retour les doutes qu'il fit naître dans l'eſprit de l'Empereur, ſur ce qu'il croyoit ſçavoir des poſitions des autres lieux conſidérables de ſes vaſtes Etats, la gloire dont il le flatta, s'il faiſoit dreſſer une Carte de ſon Empire, ce qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit oſé entreprendre, déterminerent ce Prince à entreprendre un ſi grand projet, & il donna auſſitôt les ordres néceſſaires, en chargeant le P. Par-

renin, de lui nommer ceux des Missionnaires propres à y travailler, & en lui ordonnant de conduire & de diriger lui-même cet ouvrage immense.

L'Empereur *Yong tching* qui succéda à *Cang hi*, n'avoit pas hérité de l'estime & de l'affection, dont son Pere honora constamment les Missionnaires. Ennemi dans le cœur de la Religion Chrétienne & de ses Ministres, il ne tarda pas longtems à leur faire sentir les effets de sa mauvaise volonté ; cependant il donna toujours au P. Parrenin des marques de son estime, & le traitta avec distinction. Ce Prince voulut plusieurs fois anéantir la Religion, & chasser les Missionnaires de Péking. Le Pere par la sagesse de ses réponses en parlant à l'Empereur, ou par l'intercession de ses protecteurs

& de ses amis, détourna constamment l'orage, & sauva la Religion.

Moins occupé sous l'Empereur *Yong tching* & sous son successeur *Kien long*, le P. Parrenin mit à profit le loisir qu'il avoit, pour consoler & soutenir les Princes Chrétiens persécutés, emprisonnés, & réduits à une extrême misere; pour composer des livres utiles à la Religion; pour faire des instructions dans la ville & dans l'enceinte de notre maison; pour visiter un grand nombre de personnes de distinction, & achever leur conversion, qu'il n'avoit pu qu'ébaucher dans les longs voyages qu'il faisoit à la suite de l'Empereur. De tous côtés les Chrétiens venoient en foule pour le consulter, pour se consoler auprès de lui, pour s'instruire, &

pour faire des confessions générales. Les Chrétiens lâches & tiédes ne pouvoient pas tenir contre ses exhortations, & c'est au zéle de ce bon Pasteur que quelques Apostats doivent leur retour au sein de l'Eglise ; il alloit les chercher, sans se rebuter ni des fatigues, ni des peines, ni des affronts qu'il avoit souvent à essuier avant que de pouvoir toucher leur cœur.

Tant d'emplois & d'occupations différentes, qui sembloient incompatibles avec l'état & les fonctions d'un Missionnaire, n'ont été pour le P. Parrenin qu'un moyen de rendre à Dieu plus de gloire, & une occasion d'annoncer plus souvent les vérités Chrétiennes. Il eût dû, ce semble, succomber à tant de travaux, mais il surmontoit tout par son courage, & Dieu seul qu'il

avoit en vûe dans toutes ſes actions, donnoit ſuccès à tout ce qu'il entreprenoit. En un mot, les vertus qui font l'homme Religieux & le parfait Miſſionnaire, ont été dans lui la ſource des bénédictions que Dieu répandoit ſur ſes travaux, & lui ont gagné l'eſtime & la vénération de tous ceux dont il étoit connu.

Ces vertus ont paru avec éclat dans la maladie dont Dieu l'affligea les trois dernieres années de ſa vie; elle lui cauſa les douleurs les plus vives & les plus aiguës, & ces douleurs lui donnant quelquefois un peu de relâche, il ſaiſiſſoit auſſitôt ces courts intervalles, pour ſe livrer à l'ordinaire à ſes travaux Apoſtoliques. Cette maladie fut pour lui un long martyre, qu'il ſouffrit avec une patience inaltérable, & avec une parfaite réſignation

à

à la volonté de Dieu. Enfin le 27 Septembre dernier, après avoir fait une confession générale avec de grands sentimens de piété & de componction, & avoir reçu le Saint Viatique & l'Extrême-onction, il finit une vie sainte & laborieuse dans une grande tranquillité de corps & d'esprit. Il semble que Dieu ait voulu récompenser sa patience, en le délivrant quelques jours avant sa derniere heure, de tout sentiment de douleur; de sorte qu'il mourut, avec une parfaite connoissance, de la mort la plus douce & la plus tranquille, dans une union intime avec Dieu, & formant sans cesse divers actes de Religion, jusqu'au moment où il rendit son ame à son Créateur.

Le P. Parrenin a été universellement regretté des Missionnaires, des Chrétiens, des Ido-

lâtres, des Grands & des Petits. Le concours qui s'eſt fait à ſes funérailles, eſt une preuve de l'eſtime & de la vénération qu'on avoit pour lui. L'Empereur a voulu en faire les frais, & il les a fait d'une maniere digne d'un grand Prince. Le frere de l'Empereur à la tête de dix autres Princes, y ont auſſi contribué, & ont envoyé chacun de leurs Officiers, pour accompagner le convoy juſqu'à notre ſépulture, qui eſt à deux lieues de Péking. A l'exemple des Princes, quantité de Grands de l'Empire, de Mandarins, & d'autres perſonnes de diſtinction, ſont venus nous témoigner combien ils étoient touchés de cette perte, & la part qu'ils prenoient à notre douleur. Non contens de nous donner ces marques de leur ſenſibilité, ils ont honoré le convoy de leur

présence jusqu'à la sépulture, & tout Infidéles qu'ils étoient, ils ont assisté à toutes les prieres que nous fîmes dans le tems de l'inhumation. C'est à nous de marcher sur les traces de cet illustre Missionnaire, & de travailler sans cesse à acquérir les vertus Religieuses & Apostoliques, dont il a été un si grand modéle. Demandez pour moi cette grace dans vos saints Sacrifices, en l'union desquels, Je suis.





LETTRE DU PERE CŒURDOUX, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

Au P. Du Halde *de la même Compagnie.*

Aux Indes Orientales, ce 18 Janvier 1742.

ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez recommandé dans

plusieurs de vos Lettres, de vous faire part des découvertes que je pourrois faire dans cette partie de l'Inde ; vous êtes persuadé qu'on y peut acquérir des connoissances, qui étant communiquées à l'Europe, contribueroient peut-être au progrès des Sciences, ou à la perfection des Arts. Je serois entré plûtôt dans vos vûes, si des occupations presque continuelles n'avoient pas emporté tout mon tems. Enfin, ayant eu quelques momens de loisir, j'en ai profité pour m'instruire de la maniere dont les Indiens travaillent ces belles toiles, qui font partie du négoce des Compagnies établies pour étendre le Commerce, qui traversant les plus vastes Mers, viennent du fonds de l'Europe les chercher dans des climats qui en sont si éloignés.

Ces toiles tirent leur valeur & leur prix de la vivacité, &, si j'ose m'exprimer ainsi, de la ténacité & de l'adhérence des couleurs, dont elles sont teintes, & qui est telle, que, loin de perdre leur éclat quand on les lave, elles n'en deviennent que plus belles. C'est à quoi l'industrie Européanne n'a pû encore atteindre que je sçache. Ce n'est pas faute de recherches dans nos habiles Physiciens, ni d'adresse dans nos Ouvriers, mais il semble que l'Auteur de la Nature ait voulu dédommager les Indes, des avantages que l'Europe a d'ailleurs sur ce pays, en leur accordant des ingrédiens, & surtout des eaux, dont la qualité particuliere contribue beaucoup à la beauté de ce mélange de peinture & de teinture des toiles d'Inde.

Ce que j'ai à vous dire, mon R. Pere, sur ces peintures Indiennes, c'est ce que j'ai appris de quelques Néophytes habiles en ce genre d'ouvrage, auxquels j'ai conféré depuis peu le Baptême. Je les ai questionnés à diverses reprises & séparément les uns des autres, & ce sont leurs réponses que je vous envoye.

I.

Avant que de se mettre à peindre sur la toile, il faut lui donner les préparations suivantes : 1°. Prenez une piéce de toile neuve, fine, & serrée : la longueur la plus commune est de neuf coudées : blanchissez-la à moitié ; je dirai dans la suite de quelle maniere cela se pratique. Prenez des fruits secs nommés *Cadou* ou *Cadoucaïe*, au nombre d'environ 25, ou, pour parler plus juste, le poids de trois

palam. Ce poids Indien équivaut à une once, plus un huitiéme, puisque quatorze *palam* & un quart font une livre. Cassez ce fruit pour en tirer le noyau qui n'est d'aucune utilité. Réduisez ces fruits secs en poudre : les Indiens le font sur une pierre, & se servent pour cela d'un cylindre, qui est aussi de pierre, & l'employent à peu près comme les Patissiers, lorsqu'ils broyent & étendent leur pâte. 3°. Passez cette poudre par le tamis, & mettez-la dans deux pintes ou environ de lait de Buffle, augmentant le lait & le poids du *Cadou*, selon le besoin & la quantité des toiles. 4°. Trempez-y peu de tems après la toile autant de fois qu'il est nécessaire, afin qu'elle soit bien humectée de ce lait, vous la retirerez alors, vous la tordrèz fortement, & la ferez

ſécher au Soleil. 5°. Le lendemain vous laverez légérement la toile dans de l'eau ordinaire, vous en exprimerez l'eau en la tordant, & après l'avoir fait ſécher au Soleil, vous la laiſſerez au moins un quart-d'heure à l'ombre.

Après cette préparation qu'on pourroit appeller intérieure, on peut paſſer auſſi-tôt à une autre, que je nommerois volontiers extérieure, parce qu'elle n'a pour objet que la ſuperficie de la toile. Pour la rendre plus unie, & que rien n'arrête le pinceau, on l'a plie en quatre, ou en ſix doubles, & avec une piéce de bois, on la bat ſur une autre piéce de bois bien unie, obſervant de la battre par-tout également; & quand elle eſt ſuffiſamment battue dans un ſens, on la plie dans un autre, & on recommence la même opération.

Il eſt bon, mon R. Pere, de faire ici quelques obſervations que vous ne jugerez pas tout-à-fait inutiles. 1°. Le fruit *Cadou* ſe trouve dans les bois, ſur un arbre d'une médiocre hauteur; il ſe trouve preſque par-tout, mais principalement dans le *Malleiâ-lam*, pays montagneux, ainſi que le ſignifie ſon nom, qui s'étend conſidérablement le long de la Côte de Malabar. 2°. Ce fruit ſec, qui eſt de la groſſeur de la muſcade, s'employe ici par les Médecins, & il entre ſur-tout dans les remédes, qu'on donne aux femmes nouvellement accouchées. 3°. Il eſt extrémement âpre au goût, cependant quand on en garde un morceau dans la bouche pendant un certain tems, on lui trouve, à ce que diſent quelques-uns, un petit goût de Régliſſe. 4°. Si après en avoir bu-

mecté médiocrement & brisé un morceau dans la bouche, on le prend entre les doigts, on le trouve fort gluant. C'est en bonne partie à ces deux qualités; je veux dire, à son âpreté & à son onctuosité, qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles Indiennes, & sur-tout à son âpreté. C'est au moins l'idée des Peintres Indiens.

Il y a longtems que l'on cherche en Europe l'art de fixer les couleurs, & de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les toiles des Indes. Peut-être en découvrirai-je le secret; du moins pour plusieurs couleurs, en faisant connoître le *Cadoucaïe*, sur-tout sa principale qualité, qui est son extrême âpreté. Ne pourroit-on point trouver en Europe des fruits analogues à celui-ci? Les Noix de Galle, les Nef-

fles séchées avant leur maturité ; l'écorce de grenade ne participeroient-elles pas beaucoup aux qualités du *Cadou ?*

J'ajoûterai à ce que je viens de dire quelques expériences que j'ai faites sur le *Cadou*. 1°. De la Chaux délayée dans l'infusion de *Cadou* donne du Verd. S'il y a trop de Chaux, la teinture devient brune. Si l'on verse sur cette teinture brune une trop grande quantité de cette infusion, la couleur paroît d'abord blanchâtre, peu après la Chaux se précipite au fond du vase. 2°. Un linge blanc trempé dans une forte infusion de *Cadou*, contracte une couleur jaunâtre fort pâle : mais quand on y a mêlé le lait de Buffle, le linge sort avec une couleur d'Orangé un peu pâle. 3°. Ayant mêlé un peu de notre encre d'Europe avec de l'infusion de

Cadou, je remarquai au-dedans en plusieurs endroits une pellicule bleuâtre, semblable à celle qu'on voit sur les eaux ferrugineuses, avec cette différence que cette pellicule étoit dans l'eau même à quelque distance de la superficie. Il seroit aisé en Europe de faire des expériences sur le *Cadou* même, parce qu'il est facile d'en faire venir des Indes. Ces fruits sont à très-grand marché, & on en a une trentaine pour un sol de notre monnoye.

Pour ce qui est du lait de Buffle qu'on met avec l'infusion du *Cadoucaïe*, on le préfere à celui de Vache, parce qu'il est beaucoup plus gras & plus onctueux. Ce lait produit pour les toiles le même effet, que la Gomme & les autres préparations que l'on employe pour le papier, afin

qu'il ne boive pas. En effet, j'ai éprouvé que notre encre peinte, ſur une toile préparée avec le *Cadou*, s'étend beaucoup & pénétre de l'autre côté. Il en arrive de même à la peinture noire des Indiens.

Ce qu'il y a encore à obſerver, c'eſt que l'on ne ſe ſert pas indifféremment de toutes ſortes de bois pour battre les toiles & les polir. Le bois ſur lequel on les met, & celui qu'on employe pour les battre, ſont ordinairement de Tamarinier, ou d'un autre arbre nommé *Porchi*, parce qu'ils ſont extrémement compactes, quand ils ſont vieux. Celui qu'on employe pour battre, ſe nomme *Cottapouli* : il eſt rond, long d'environ une coudée, & gros comme la jambe, excepté à une extrémité qui ſert de manche. Deux Ouvriers aſſis vis-à-

vis l'un de l'autre battent la toile à l'envi. Le coup d'œil & l'expérience, ont bientôt appris à connoître, quand la toile est polie & lissée au point convenable.

II.

La toile ainsi préparée, il faut y dessiner les fleurs & les autres choses qu'on veut y peindre. Nos Ouvriers Indiens n'ont rien de particulier, ils se servent du poncis de même que nos Brodeurs. Le Peintre a eû soin de tracer son dessein sur le papier : il en pique les traits principaux avec une aiguille fine, il applique ce papier sur la toile, il y passe ensuite la ponce, c'est-à-dire, un noüet de poudre de charbon, par-dessus les piqueures, & par ce moyen le dessein se trouve tout tracé sur la toile. Toute sorte de charbon est propre à cette

opération, excepté celui de Palmier, parce que, ſelon l'opinion des Indiens, il déchire la toile. Enſuite ſur ces traits on paſſe avec le pinceau du noir & du rouge, ſelon les endroits qui l'éxigent, après quoi l'ouvrage ſe trouve deſſiné.

III.

Il s'agit maintenant de peindre les couleurs ſur ce deſſein. La premiere qu'on applique, c'eſt le noir : Cette couleur n'eſt guéres en uſage, ſi ce n'eſt pour certains traits, & pour les tiges des fleurs. C'eſt ainſi qu'on la prépare. 1°. On prend pluſieurs morceaux de machefer, on les frappe les uns contre les autres, pour en faire tomber ce qui eſt moins ſolide; on réſerve les gros morceaux environ neuf à dix fois la groſſeur d'un œuf. 2°. On

y joint quatre ou cinq morceaux de fer, vieux ou neuf, peu importe. 3°. Ayant mis à terre en un monceau le fer & le machefer, on allume du feu par-dessus: celui qu'on fait avec des feuilles de Bananier est meilleur qu'aucun autre. Quand le fer & le machefer sont rouges, on les retire, & on les laisse froidir. 4°. On met ce fer & ce machefer dans une vase de huit-à-dix pintes, & l'on y verse du *Canje* chaud, c'est-à-dire, de l'eau dans laquelle on ait fait cuire le Ris, prenant bien garde qu'il n'y ait pas de sel. 5°. On expose le tout au grand Soleil, & après l'y avoir laissé un jour entier, on verse à terre le *Canje*, & l'on remplit le vase de *Callou*, c'est-à-dire, de vin de Palmier ou de Cocotier. 6°. On le remet au Soleil trois ou quatre jours consécutifs, & la

couleur qui ſert à peindre le noir, ſe trouve préparée.

Il y a quelques obſervations à faire ſur cette préparation : La premiere, eſt qu'il ne faut pas mettre plus de quatre ou cinq morceaux de fer, ſur huit ou neuf pintes de *Canje* , autrement la teinture rougiroit & couperoit la toile. La ſeconde, regarde la qualité de vin de Palmier & de Cocotier qui s'aigrît aiſément & en peu de jours : on en fait du vinaigre, & l'on s'en ſert au lieu de levain, pour faire lever la pâte. La troiſiéme, eſt qu'on préfere le vin de Cocotier à celui de Palmier. La quatriéme, eſt qu'au défaut de ce vin, on ſe ſert de *Kevarou*, qui eſt un petit grain de ce pays, dont pluſieurs ſe nourriſſent. Ce grain reſſemble fort pour la couleur & la groſſeur à la graine de navet, mais la tige

& les feuilles sont entiérement différentes. On y employe aussi le *Varagou*, qui est un autre fruit du pays, qu'on préfere au *Kevarou*. On en pile environ deux poignées qu'on fait cuire ensuite dans de l'eau ; on verse cette eau dans le vase ou sont le fer & le machefer: On y ajoûte la grosseur de deux ou trois Muscades de Sucre brut de Palmier, prenant garde de n'en pas mettre davantage, autrement la couleur ne tiendroit pas longtems, & s'effaceroit enfin au blanchissage. La cinquiéme, est que pour rendre la couleur plus belle ; on joint au *Callou* le *Kevarou*, ou le *Varagou* préparé, comme je viens de le dire. La sixiéme & derniere observation, est que cette teinture ne paroîtroit pas fort noire, & ne tiendroit pas sur une toile qui n'auroit pas

été préparée avec le *Cadou.*

IV.

Après avoir dessiné & peint avec le noir tous les endroits où cette couleur convient, on dessine avec le rouge les fleurs & autres choses, qui doivent être terminées par cette autre couleur. Je dis qu'on dessine, car il n'est pas encore tems de peindre avec la couleur rouge : il faut auparavant appliquer le bleu, ce qui demande bien des préparations.

Il faut d'abord mettre la toile dans de l'eau boüillante, & l'y laisser pendant une demi-heure. Si vous mettez avec la toile deux ou trois *Cadou*, le noir en sera plus beau. En second lieu, ayant délayé dans de l'eau des crottes de Brébis ou de Chévre ; vous mettrez tremper la toile

dans cette eau, & vous l'y laisserez pendant la nuit. On doit la laver le lendemain, & l'exposer au Soleil.

Quand on demande à nos Peintres Indiens à quoi sert cette derniere opération, ils s'accordent tous, à dire qu'elle sert à enlever de la toile la qualité qu'elle avoit reçûe du *Cadoucaïe*, & que si elle l'a conservoit encore, le bleu, qu'on prétend appliquer, deviendroit noir.

Il y a encore une autre raison, qui rend cette opération nécessaire, c'est de donner plus de blancheur à la toile, car nous avons dit qu'elle n'étoit qu'à demi-blanchie, quand on a commencé à y travailler. En l'exposant au Soleil, on ne l'y laisse pas sécher entiérement, mais on y répand de l'eau de tems en tems pendant un jour. Ensuite on

la bat ſur une pierre au bord de l'eau, mais non pas avec un battoir, comme il ſe pratique en France ; la maniere Indienne, eſt de la plier en pluſieurs doubles, & de la frapper fortement ſur une pierre, avec le même mouvement que font les Serruriers & les Maréchaux, en frappant de leurs gros marteaux le fer ſur l'enclume.

Quand la toile eſt ſuffiſamment battue en un ſens, on la bat dans un autre & de la même façon : vingt ou trente coups ſuffiſent pour l'opération préſente. Quand cela eſt fini, on trempe la toile dans du *Canje* de Ris. Le mieux feroit, ſi l'on en avoit la commodité, de prendre du *Kevarou*, de le broyer, de le mettre ſur le feu avec de l'eau, comme ſi on vouloit le faire cuire, & avant que cette eau ſoit fort

épaissie, y tremper la toile, la retirer aussi-tôt, la faire sécher, & la battre avec le *Cottapoulli*, comme on a fait dans la premiere opération pour la lisser.

Comme le bleu ne se peint pas avec un pinceau, mais qu'il s'applique en trempant la toile dans de l'Indigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire généralement par-tout, excepté aux endroits où il y a du noir, & à ceux où il doit y avoir du bleu ou du verd. Cette cire se peint avec un pinceau de fer, le plus légérement qu'on peut d'un seul côté, prenant bien garde qu'il ne reste sans cire, que les endroits que j'ai dit; autrement ce seroit autant de taches bleues, qu'on ne pourroit pas effacer. Cela étant fait, on expose au Soleil la toile cirée de la sorte; mais il faut être très-attentif à ce

que la cire ne ſe fonde, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour pénétrer de l'autre côté ; alors on la retire promptement, on la retourne à l'envers, & on la frotte en paſſant fortement la main pardeſſus. Le mieux ſeroit d'y employer un vaſe de cuivre rond par le fond : par ce moyen la cire s'étendroit par-tout, & même aux endroits qui de l'autre côté doivent être teints en bleu. Cette préparation étant achevée, le Peintre donne ſa toile au Teinturier en bleu, qui la rend au bout de quelques jours : car il eſt à remarquer que ce ne ſont pas les Peintres ordinaires, mais les Ouvriers, ou Teinturiers particuliers, qui font cette teinture.

Ayant demandé au Peintre, s'il ſçavoit comment ſe prépare l'Indigo ; il me répondit qu'il en

étoit instruit, & il me l'expliqua de la maniere suivante. Peut-être serez-vous bien aise de la comparer avec la méthode qu'on observe dans les Isles de l'Amérique.

Ici l'on prend des feuilles d'*Averei* ou d'*Indigotier*, que l'on fait bien sécher; après quoi on les réduit en poussiere. Cette poussiere se met dans un fort grand vase qu'on remplit d'eau: on la bat fortement au Soleil avec un bambou fendu en quatre, & dont les quatre extrémités en bas sont fort écartées. On laisse ensuite écouler l'eau par un petit trou, qui est au bas du vase, au fond duquel reste l'Indigo. On l'en tire, & on le partage en morceaux gros à peu près comme un œuf de Pigeon. On répand ensuite de la cendre à l'ombre, & sur cette cendre on étend une toile, sur laquelle on

fait sécher l'Indigo qui se trouve fait.

Après cela il ne reste plus que de le préparer pour les toiles qu'on veut teindre. L'Ouvrier, après avoir réduit en poudre une certaine quantité d'Indigo, la met dans un grand vase de terre, qu'il remplit d'eau froide : il y joint ensuite une quantité proportionnée de chaux, réduite pareillement en poussiere. Puis il flaire l'Indigo, pour connoître s'il ne sent point l'aigre, & en ce cas-là il ajoute encore de la Chaux, autant qu'il est nécessaire pour lui faire perdre cette odeur. Prenant ensuite des graines de *Tavarei*, environ le quart d'un boisseau, il les fait bouillir dans un sceau d'eau pendant un jour & une nuit, conservant la chaudiere pleine d'eau. Il verse après cela le tout, eau & graine,

dans le vaſe de l'Indigo préparé. Cette teinture ſe garde pendant trois jours, & il faut avoir ſoin de bien mêler le tout enſemble, en l'agitant quatre ou cinq fois par jour avec un bâton : Si l'Indigo ſentoit encore l'aigre, on y ajoûtera une certaine quantité de Chaux.

Le bleu étant ainſi préparé, on y trempe la toile après l'avoir pliée en double, enſorte que le deſſus de la toile ſoit en-dehors, & que l'envers ſoit en-dedans ; on la laiſſe tremper environ une heure & demie, puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables. On voit par-là que les toiles Indiennes méritent autant le nom de teintes, que le nom de toiles peintes.

La longueur & la multiplicité de toutes ces opérations pour teindre en bleu, me fit naître une

difficulté, ce ſemble, aſſez naturelle, que je propoſai à un des Peintres que je conſultois. N'auroit-on pas plûtôt fait, lui dis-je, de peindre avec un pinceau les fleurs bleues, ſur-tout quand il y en a peu de cette couleur dans votre deſſein? On le pourroit ſans doute, me répondit-il, mais ce bleu ainſi peint ne tiendroit pas, & après deux ou trois Leſſives, il diſparoîtroit.

Je lui fis une autre queſtion, & lui demandai à quoi il attribuoit principalement la ténacité & l'adhérence de la couleur bleue. Il me répondit ſans héſiter, que c'étoit à la graine de *Tavarei*. J'avois déja reçû la même réponſe d'un autre Peintre. Cette graine eſt de ce pays-ci, quoiqu'il n'y en ait pas par-tout : elle eſt d'un-brun clair ou olivâtre, cylindrique, de la longueur d'u-

ne ligne, & comme tranchée par les deux bouts. On a de la peine à la rompre avec la dent; elle est insipide, & laisse une petite amertume dans la bouche.

V.

Après le bleu, c'est le rouge qu'il faut peindre; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir, & la préparer à recevoir cette couleur. Telle est la maniere de retirer la cire: on met la toile dans de l'eau bouillante, la cire se fond, on diminue le feu, afin qu'elle surnage plus aisément & on la retire avec une cuillier, le plus exactement qu'il est possible; on fait de nouveau bouillir l'eau, afin de retirer ce qui pourroit y être resté de cire. Quoique cette cire soit devenue fort sale, elle ne laisse pas de servir encore pour le même usage.

Pour blanchir la toile, on la lave dans de l'eau, on la bat neuf à dix fois ſur la pierre, & on la met tremper dans d'autre eau, où l'on a délayé des crottes de Brébis. On la lave encore, & on l'étend pendant trois jours au Soleil, obſervant d'y répandre légérement de l'eau de tems en tems, ainſi qu'on la dit plus haut. On délaye enſuite dans de l'eau froide une ſorte de terre nommée *Ola*, dont ſe ſervent les Blanchiſſeurs, & l'on y met tremper la toile pendant environ une heure, après quoi on allume du feu ſous le vaſe, & quand l'eau commence à bouillir, on en ôte la toile pour aller la laver dans un étang, ſur le bord duquel on la bat environ quatre cent fois ſur la pierre, puis on la tord fortement. Enſuite on la met tremper pendant un jour & une nuit dans

de l'eau, où l'on a délayé une petite quantité de bouze de Vache, ou de Buffle femelle. Après cela on la retire, on la lave de nouveau dans l'étang, & on la déploye pour l'étendre pendant un demi-jour au Soleil, & l'arroser légérement de tems en tems : On la remet encore sur le feu dans un vase plein d'eau, & quand l'eau a un peu bouilli, on en retire la toile pour la laver encore une fois dans l'étang, la battre un peu, & la faire sécher.

Enfin, pour rendre la toile propre à recevoir & retenir la couleur rouge, il faut réitérer l'opération du *Cadoucaïe*, comme je l'ai rapporté au commencement, c'est-à-dire, qu'on trempe la toile dans l'infusion simple du *Cadou*, qu'on la lave ensuite, qu'on la bat sur la pierre, & qu'on la

fait sécher ; qu'après cela on la fait tremper dans du lait de Buffle, qu'on l'y agite, & qu'on la frotte pendant quelque tems avec les mains ; que quand elle en est parfaitement imbibée, on la retire, on la tord, & on la fait sécher ; qu'alors, s'il doit y avoir dans les fleurs rouges des traits blancs, comme sont souvent les Pistils, les Etamines, & autres traits, on peint ces endroits avec de la cire, après quoi on peint enfin avec un pinceau Indien le rouge qu'on a préparé auparavant. Ce sont communément les enfans qui peignent le rouge, parce que ce travail est moins pénible, à moins qu'on ne voulût faire un travail plus parfait.

Venons maintenant à la maniere dont il faut préparer le rouge. Prenez de l'eau âpre, c'est-

à-dire, de l'eau de certains puits particuliers, à laquelle on trouve ce goût. Sur deux pintes d'eau, mettez deux onces d'Alun réduit en poudre; ajoûtez-y quatre onces de bois rouge nommé *Vartangui* ou bois de *Sapan* réduit aussi en poudre. Mettez le tout au Soleil pendant deux jours, prenant garde qu'il n'y tombe rien d'aigre & de salé; autrement la couleur perdroit beaucoup de sa force. Si l'on veut que le rouge soit plus foncé, on y ajoûte de l'Alun : On y verse plus d'eau quand on veut qu'il le soit moins; & c'est par ce moyen qu'on fait le rouge pour les nuances & les dégradations de cette couleur.

VI.

Pour composer une couleur de lie de vin & un peu violette,

il faut prendre une partie du rouge dont je viens de parler, & une partie égale du noir dont j'ai marqué plus haut la composition. On y ajoûte une partie égale de *Canje* de Ris, gardé pendant trois mois, & de ce mélange, il en résulte la couleur dont il s'agit. Il regne une superstition ridicule parmi plusieurs Gentils au sujet de ce *Canje* aigri : Celui qui en a, s'en servira lui-même tous les jours de la Semaine ; mais le Dimanche, le Jeudi, & le Vendredi, il en refusera à d'autres qui en manqueroient. Ce seroit, disent-ils, chasser leur Dieu de leur maison, que d'en donner ces jours-là. Au défaut de ce vinaigre de *Canje*, on peut se servir de vinaigre de *Callou*, ou de vin de Palmier.

VII.

On peut composer différentes couleurs dépendantes du rouge, qu'il est inutile de rapporter ici: il suffit de dire qu'elles doivent se peindre en même tems que le rouge, c'est-à-dire, avant que de passer aux opérations dont je parlerai, après que j'aurai fait quelques observations sur ce qui précéde. 1°. Ces puits dont l'eau est âpre, ne sont pas fort communs, même dans l'Inde; quelquefois il ne s'en trouve qu'un seul dans toute une Ville. 2°. J'ai goûté de cette eau, je ne lui ai point trouvé le goût qu'on lui attribue, mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. 3°. On se sert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge soit plus beau, disent les uns, & suivant ce qu'en disent

d'autres plus communément, c'eſt une néceſſité de s'en ſervir, parce qu'autrement le rouge ne tiendroit pas. 4°. C'eſt d'Achen qu'on apporte aux Indes le bon Alun & le bon bois de Sapan.

Quelque vertu qu'ait l'eau âpre pour rendre la couleur rouge adhérente, elle ne tiendroit pas ſuffiſamment, & ne ſeroit pas belle, ſi l'on manquoit d'y ajoûter la teinture d'*Imbouré* : C'eſt ce qu'on appelle plus communément *Chaïaver*, ou racine de *Chaïa*. Mais avant que de la mettre en œuvre, il faut préparer la toile en la lavant dans l'étang le matin, en l'y plongeant pluſieurs fois, afin qu'elle s'imbibe d'eau, ce qu'on a principalement en vûe, & ce qui ne ſe fait pas promptement à cauſe de l'onctuoſité du lait de Buffle, où auparavant l'on avoit mis cette

toile. On la bat une trentaine de fois sur la pierre, & on la fait sécher à moitié.

Tandis qu'on préparoit la toile, on a dû aussi préparer la racine de *Chaïa*; ce qui se pratique de cette maniere. Prenez de cette racine bien séche, réduisez-la en une poudre très-fine, en la pilant bien dans un mortier de pierre & non de bois, ce qu'on recommande expressément, jettant de tems en tems dans le mortier un peu d'eau âpre. Prenez de cette poudre environ trois livres, & mettez-la dans deux sceaux d'eau ordinaire que vous aurez fait tiédir, & ayez soin d'agiter un peu le tout avec la main. Cette eau devient rouge, mais elle ne donne à la toile qu'une assez vilaine couleur, aussi ne s'en sert-on que pour donner aux autres couleurs rouges leur derniere perfection.

Il faut pour cela plonger la toile dans cette teinture, & afin qu'elle la prenne bien, l'agiter & la tourner en tout ſens pendant une demi-heure qu'on augmente le feu ſous le vaſe, & lorſque la main ne peut plus ſoutenir la chaleur de la teinture, ceux qui veulent que leur ouvrage ſoit plus propre & plus parfait, ne manquent pas d'en retirer leur toile, de la tordre, & de la faire bien ſécher. En voici la raiſon : quand on peint le rouge, il eſt difficile qu'il n'en tombe quelques gouttes dans les endroits où il ne doit point y en avoir : il eſt vrai qu'alors le peintre a ſoin de les enlever avec le doigt autant qu'il peut, à peu près de même que nous faiſons, lorſque quelque goutte d'encre eſt tombée ſur le papier où nous écrivons : mais il reſte toujours des taches

que la teinture de *Chaïa* rend d'abord plus sensibles. C'est pourquoi avant que de passer outre, on retire la toile, on la fait sécher comme je viens de dire, & l'Ouvrier recherche ces taches, & les enléve le mieux qu'il peut avec un Limon coupé en deux parties.

Les taches étant effacées, on remet la toile dans la teinture, on augmente le feu, jusqu'à ce que la main n'en puisse plus soutenir la chaleur; on a soin de la tourner & retourner en tout sens pendant une demi-heure. Sur le soir on augmente le feu, & l'on fait bouillir la teinture pendant une heure ou environ: on éteint alors le feu, & quand la teinture est tiéde, on en retire la toile qu'on tord fortement, & que l'on garde ainsi humide jusqu'au lendemain.

Avant que de passer aux autres couleurs, il est bon de dire quelque chose sur le *Chaïa*. Cette plante naît d'elle-même, & on ne laisse pas d'en semer aussi pour le besoin qu'on en a; elle ne croît hors de terre que d'environ un demi-pied, sa feuille est d'un verd clair, large de près de deux lignes, & longue de cinq à six. La fleur est extrémement petite & bleuâtre. La graine n'est guéres plus grosse que celle du Tabac. Cette petite plante pousse en terre une racine qui va quelquefois jusqu'à près de quatre pieds: & ce n'est pas la meilleure, on lui préfere celle qui n'a qu'un pied, ou un pied & demi de longueur. Cette racine est fort menue; quoiqu'elle pousse si avant en terre & tout droit, elle ne jette à droite & à gauche que fort peu & de très-petits fila-

mens. Elle eſt jaune quand elle eſt fraîche, & devient brune en ſe ſéchant. Ce n'eſt que quand elle eſt ſéche, qu'elle donne à l'eau la couleur rouge. Sur quoi je remarquai une particularité qui m'étonna : j'en avois mis tremper dans de l'eau qui étoit devenue rouge : Pendant la nuit un accident fit répandre la liqueur. Mais je fus bien ſurpris de trouver le lendemain au fond du vaſe quelques gouttes d'une liqueur jaune qui s'y étoit ramaſſée. Je ſoupçonnai que quelque corps étranger tombé dans le vaſe avoit cauſé ce changement de couleur, j'en parlai à un Peintre : il me répondit que cela ne marquoit autre choſe, ſinon que le *Chaïa* dont je m'étois ſervi, étoit de bonne eſpéce, & que lorſque les Ouvriers réduiſoient en pouſſiere cette racine,

en y jettant un peu d'eau, comme on l'a dit, il étoit aſſez ordinaire qu'elle fût de couleur de Safran. Je fis encore une autre remarque, c'eſt qu'autour du vaſe renverſé, il s'étoit attaché une pellicule d'un violet aſſez beau. Cette plante ſe vend en paquets ſecs, on en retranche le haut, où ſont les feuilles deſſéchées, & on n'employe que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entiérement, & qu'elle a dû être imbibée de cette couleur, il faut la retirer ſans craindre que les couleurs rouges ſoient endommagées par les opérations ſuivantes. Elles ſont les mêmes que celles dont nous avons déja parlé ; c'eſt-à-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois ſur la pierre, la blanchir avec des crottes

de Mouton, & le troisiéme jour la savonner, la battre, & la faire sécher en jettant légérement de l'eau dessus de tems en tems. On la laisse humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, & on la fait sécher comme la veille. Enfin à midi on la lave dans de l'eau chaude pour en retirer le savon, & toutes les ordures qui pourroient s'y être attachées, & on la fait bien sécher.

VIII.

La couleur verte qu'on veut peindre sur la toile, demande pareillement des préparations ; les voici : Prenez un *palam*, ou un peu plus d'une once de fleur de *Cadou*, autant de *Cadou*, une poignée de *Chaïaver* ; & si vous voulez que le verd soit plus beau, ajoûtez-y une écorce de grena-

de. Après avoir réduit ces in-grédiens en poudre, mettez-les dans trois bouteilles d'eau, que vous ferez bouillir jusqu'à diminution des trois quarts : verſez cette teinture dans un vaſe en la paſſant par un linge. Sur une bouteille de cette teinture, mettez-y une demi-once d'Alun en poudre, agitez quelque tems le vaſe, & la couleur ſera préparée.

Si vous peignez avec cette couleur ſur le bleu, vous aurez du verd. C'eſt pourquoi, quand l'Ouvrier a teint ſa toile en bleu, il a eu ſoin de ne pas peindre de cire les endroits, où il avoit deſſein de peindre du verd, afin que la toile teinte d'abord en bleu, fût en état de recevoir le verd en ſon tems. Il eſt ſi néceſſaire de peindre ſur le bleu, qu'on n'auroit qu'une couleur jaune, ſi

on le peignoit sur une toile blanche.

Mais je dois avertir que ce verd ne tient pas comme le bleu & le rouge, ensorte qu'après avoir lavé la toile quatre ou cinq fois, il disparoît, & il ne reste à sa place que le bleu, sur lequel on l'avoit peint. Il y a cependant un moyen de fixer cette couleur, ensorte qu'elle dure autant que la toile même. Le voici : prenez l'oignon du Bananier, pilez-le encore frais, & tirez-en le suc. Sur une bouteille de teinture verte, mettez quatre ou cinq cuillerées de ce suc, & le verd deviendra adhérent & ineffaçable. L'inconvénient est, que ce suc fait perdre au verd une partie de sa beauté.

IX.

Il reste à parler de la couleur

jaune, qui ne demande pas une longue explication. La même couleur qui ſert pour le verd en peignant ſur le bleu, ſert pour le jaune, en peignant ſur la toile blanche. Mais cette couleur n'eſt pas fort adhérente, elle diſparoît après avoir été lavée un certain nombre de fois. Cependant, quand on ſe contente de ſavonner légérement ces toiles, ou de les laver dans du petit lait aigri, mêlé de ſuc de Limon, ou bien encore de les faire tremper dans de l'eau, où l'on aura délayé un peu de bouze de Vache, & qu'on aura paſſée au travers d'un linge, ces couleurs paſſageres durent bien plus longtems.

X.

Avant que de finir, il faut dire un mot des pinceaux Indiens. Ce ne ſont autre choſe qu'un pe-

tit morceau de bois de Bambou, aiguiſé & fendu par le bout à la diſtance d'un travers de doigt de la pointe. On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée dans la couleur qu'on veut peindre, & qu'on preſſe avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on ſe ſert pour peindre la cire, eſt de fer de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus, il eſt mince par le haut, & par cet endroit il s'inſere dans un petit bâton qui lui ſert de manche; il eſt fendu par le bout, & forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un peloton de cheveux de la groſſeur d'une Muſcade : ces cheveux s'imbibent de la cire chaude, qui coule peu-à-peu par l'extrémité de cette eſpéce de pinceau.

Voilà, mon Réverend Pere, tout ce que j'ai pû apprendre ſur

la fabrique des toiles peintes de l'Inde. Je ne ſçais ſi j'aurai été plus heureux dans mes découvertes, que ceux qui ont tenté avant moi d'en faire en ce genre. Comme ils n'avoient ni l'uſage de la langue abſolument néceſſaire pour s'entretenir avec les Peintres, ni l'habitude de traitter avec eux; que d'ailleurs leur état même devoit naturellement inſpirer de la défiance aux timides Indiens, je doute qu'ils ayent pû bien exécuter les ordres dont ils ont été chargés à ce ſujet. Ce n'eſt pas que je vouluſſe être reſponſable de la vérité de tout ce que je vous ai rapporté: il eſt difficile qu'il ne ſe gliſſe quelque erreur & quelque mécompte, dans ce qu'on eſt obligé d'apprendre de gens qui ſçavent mieux travailler que s'expliquer; mais enfin, comme je ne me ſuis pas

adressé à un seul Peintre, que j'en ai consulté plusieurs, & qu'il eût été très-difficile que, sans le sçavoir, ils se fussent tous accordés, à me tromper, il n'est guéres probable que je me sois fort éloigné de la vérité. Je suis, &c.





LETTRE DU PERE PONS,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

Au P. DU HALDE *de la même Compagnie.*

A Careical, ſur la côte de Tanjaour aux Indes Orientales, ce 23 Novembre 1740.



MON REVEREND PERE.

La Paix de N. S.

Il n'eſt pas auſſi aiſé qu'on pourroit ſe l'imaginer en Europe, d'acquérir une connoiſſance

certaine de la ſcience de ces peuples Gentils, au milieu deſquels nous vivons, & qui ſont l'objet de notre zéle. Vous en jugerez par cet eſſai que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il contient quelques particularités de littérature Indienne, que vous ne trouverez peut-être pas ailleurs, & qui, à ce que je penſe, feront mieux connoître les Brahmanes anciens & modernes, qu'on ne les a connus juſqu'ici.

I.

Les Brahmanes ont été dans tous les tems les ſeuls dépoſitaires des ſciences dans l'Inde, à l'exception peut-être de quelques Provinces les plus méridionales, où parmi les *Parias*, qui probablement ont été les premiers habitans de ces Cantons,

on trouve une Cafte nommée des *Vallouvers*, qui prétendent avoir été autrefois ce que font aujourd'hui les Brahmanes ; en effet ils fe mêlent encore d'Aftronomie & d'Aftrologie, & l'on tient d'eux quelques Ouvrages très-eftimés, qui contiennent des préceptes de morale.

Par-tout ailleurs, les Brahmanes ont toujours été, & font encore les feuls qui cultivent les fciences comme leur héritage : Ils defcendent des fept illuftres Pénitens, qui fe font multipliés à l'infini, & qui des Provinces feptentrionales fituées entre le mont *Hima*, & la *Jamoune* (c'eft la riviere de Dely) & bornée au midi par le Gange jufqu'à *Patna*, fe font répandus dans toute l'Inde. Les fciences font leur partage, & un Brahmane qui veut vivre felon fa régle, ne doit

s'occuper que de la Religion & de l'étude, mais ils sont tombés peu à peu dans un grand relâchement.

Ceux qui sont de la véritable Caste des *Rajas* ou *Rage poutres*, peuvent être instruits dans les sciences par des Brahmanes, mais ces sciences sont inaccessibles à toutes les autres castes, ausquelles on peut seulement communiquer certains poëmes, la grammaire, la poëtique, & des sentences morales. Les sciences & les beaux arts, qui ont été cultivés avec autant de gloire & de succès par les Grecs & les Romains, ont fleuri pareillement dans l'Inde, & toute l'antiquité rend témoignage au mérite des Gymnosophistes. Ce sont évidemment les Brahmanes, & sur-tout ceux qui parmi eux renoncent au monde, & se font *Saniassi*.

II.

La Grammaire des Brahmanes peut être miſe au rang des plus belles ſciences ; jamais l'Analyſe & la Synthéſe ne furent plus heureuſement employées, que dans leurs ouvrages grammaticaux de la langue *Samskret* ou *Samskroutan*. Il me paroît que cette langue ſi admirable par ſon harmonie, ſon abondance, & ſon énergie, étoit autrefois la langue vivante dans les pays habités par les premiers Brahmanes. Après bien des ſiécles elle s'eſt inſenſiblement corrompue dans l'uſage commun, de ſorte que le langage des Anciens *Richi* ou Pénitens dans les *Vedam* ou livres ſacrés, eſt aſſez ſouvent inintelligible aux plus habiles, qui ne ſçavent que le *Samskret* fixé par les grammaires.

Plusieurs siécles après l'âge de *Richi*, de grands Philosophes s'étudierent à en conserver la connoissance, telle qu'on l'avoit de leur tems, qui étoit, à ce qu'il me semble, l'âge de l'ancienne poësie. *Anoubhout* fut le premier qui forma un corps de grammaire, c'est le *Sarasvat*, ouvrage digne de *Sarasvadi*, qui est, selon les Indiens, la Déesse de la parole, & la parole même. Quoique ce soit la plus abrégée des grammaires, le mérite de son antiquité l'a mise en grande vogue dans les écoles de l'Indoustan. *Pania* aidé du *Sarasvat* composa un ouvrage immense des régles du *Samskret*. Le Roi *Jamour* le fit abréger par *Kramadisvar*; & c'est cette Grammaire, dont j'ai fait l'abrégé, que j'envoyai, il y a deux ans, & qui vous aura sans doute été communi-

quée; *Kalap* en compoſa une plus propre aux ſciences. Il y en a encore trois autres de différens Auteurs, la gloire de l'invention eſt principalement dûe à *Anoub-hout*.

Il eſt étonnant que l'eſprit humain ait pû atteindre à la perfection de l'art, qui éclatte dans ces Grammaires: les Auteurs y ont réduit par l'Analyſe la plus riche langue du monde, à un petit nombre d'élémens primitifs, qu'on peut regarder comme le *caput mortuum* de la langue. Ces élémens ne ſont par eux-mêmes d'aucun uſage, ils ne ſignifient proprement rien, ils ont ſeulement rapport à une idée, par exemple *Kru* à l'idée d'action. Les élémens ſecondaires qui affectent le primitif, ſont les terminaiſons qui le fixent à être nom ou verbe, celles ſelon leſquelles

il doit se décliner ou conjuguer un certain nombre de syllabes à placer entre l'élément primitif & les terminaisons, quelques propositions, &c. A l'approche des élémens secondaires le primitif change souvent de figure; *Kru*, par exemple, devient, selon ce qui lui est ajoûté, *Kar Kăr*, *Kri*, *Kir*, *Kĭr*, *&c.* La Synthése réunit & combine tous ces élémens, & en forme une variété infinie de termes d'usage.

Ce sont les régles de cette union & de cette combinaison des élémens que la grammaire enseigne, desorte qu'un simple écolier, qui ne sçauroit rien que la grammaire, peut en opérant, selon les régles, sur une racine ou élément primitif, en tirer plusieurs milliers de mots vraiment *Samskrets*. C'est cet art qui a donné le nom à la langue, car

Samskret ſignifie ſynthétique ou composé.

Mais comme l'uſage fait varier à l'infini la ſignification des termes, quoiqu'ils conſervent toujours une certaine analogie à l'idée attachée à la racine, il a été néceſſaire de déterminer le ſens par des Dictionnaires. Ils en ont dix-huit, faits ſur différentes méthodes. Celui qui eſt le plus en uſage, compoſé par *Amaraſimha*, eſt rangé à peu près ſelon la méthode qu'a ſuivi l'Auteur de l'*Indiculus Univerſalis*. Le Dictionnaire intitulé *Viſvâbhidhânam*, eſt rangé par ordre alphabétique, ſelon les lettres finales des mots.

Outre ces Dictionnaires généraux, chaque ſcience a ſon introduction, où l'on apprend les termes propres qu'on chercheroit en vain par tout ailleurs. Ce-

la a été néceſſaire pour conſerver aux Sciences un air de myſtere, tellement affecté aux Brahmanes, que non contens d'avoir des termes inconnus au vulgaire, ils ont enveloppé ſous des termes myſtérieux les choſes les plus communes.

III.

Les traités de la Verſification & de la Poëſie ſont en grand nombre. Le petit abrégé de régles que j'en ai fait, & que j'envoyai l'année derniere pour vous être communiqué, me diſpenſe d'en rien dire ici. A l'égard de la grande Poëſie, ou des Poëmes de différentes eſpéces, la nature étant la même par-tout, les régles ſont auſſi à peu près les mêmes. L'unité d'action eſt moins obſervée dans leurs *Pourânam* & autres Poëmes, qu'elle

ne l'eſt en particulier dans Homere & dans Virgile. J'ai pourtant vû quelques Poëmes, & entr'autres le *d'Harmapouranam*, où l'on garde plus ſcrupuleuſement l'unité d'action. Les Fables Indiennes, que les Arabes & les Perſans ont ſi ſouvent traduites en leur Langue, ſont un Recuëil de cinq petits Poëmes parfaitement réguliers, composés pour l'éducation des Princes de *Patna*.

L'éloquence des Orateurs n'a jamais été fort en uſage dans l'Inde, & l'art de bien diſcourir y a été moins cultivé; mais pour ce qui eſt de la pureté, de la beauté, & des ornemens de l'élocution, les *Brahmanes* ont un grand nombre de Livres, qui en contiennent les préceptes, & qui font une ſcience à part, qu'on nomme *Alankârachâſtram*: Science de l'ornement.

IV.

De toutes les parties de la belle littérature, l'Hiſtoire eſt celle que les Indiens ont le moins cultivé. Ils ont un goût infini pour le merveilleux, & les *Brahmanes* s'y ſont conformés pour leur intérêt particulier: cependant je ne doute pas que dans les Palais des Princes, il n'y ait des monumens ſuivis de l'Hiſtoire de leurs Ancêtres, ſurtout dans l'Indouſtan, où les Princes ſont plus puiſſans & Ragepoutres de Caſte. Il y a même dans le Nord pluſieurs Livres qu'on appelle *Nâtak* qui, à ce que des Brahmanes m'ont aſſuré, contiennent beaucoup d'Hiſtoires anciennes ſans aucun mélange de Fables.

Pour ce qui eſt des Mogols, ils aiment l'Hiſtoire, & celle de

leurs Rois a été écrite par plusieurs Sçavans de leur Religion. La Gazette de tout l'Empire composée dans le Palais même du grand Mogol, paroît au moins une fois le mois à Dely. Dans les Poëmes Indiens on trouve mille restes précieux de la vénérable Antiquité, une notion bien marquée du Paradis Terrestre, de l'Arbre de Vie, de la source de quatre grands Fleuves, dont le Gange en est un, qui, selon plusieurs Sçavans, est le Phison, du Déluge, de l'Empire des Assyriens, des Victoires d'Alexandre sous le nom de *Javana-Raja*, Roy des Javans ou Grecs.

On assure que parmi les Livres dont l'Académie des Brahmanes de *Cangivouram* est dépositaire, il y en a d'Histoire fort anciens, où il est parlé de S. Tho-

mas, de son Martyre, & du lieu de sa Sépulture. Ce sont des Brahmanes qui l'ont dit, & qui se sont offerts à les communiquer, moyennant des sommes, que les Missionnaires n'ont jamais été en état de leur donner. Peut-être même que depuis le Vénérable Pere de Nobilibus, il n'y a eu personne assez habile dans le *Samskret*, pour examiner les choses par soi-même. J'ai vû dans un Manuscrit du Pere de Bourzes, que dans certains pays de la Côte de Malabar, les Gentils célébroient la Délivrance des Juifs sous Esther, & qu'ils donnoient à cette Fête le nom de *Yuda Tirounal*, Fête de Juda.

Le seul moyen de pénétrer dans l'Antiquité Indienne, surtout en ce qui concerne l'Histoire, c'est d'avoir un grand goût

pour cette ſcience, d'acquérir une connoiſſance parfaite du *Samskret*, & de faire des dépenſes auſquelles il n'y a qu'un grand Prince qui puiſſe fournir ; juſqu'à ce que ces trois choſes ſe trouvent réunies dans un même ſujet, avec la ſanté néceſſaire pour ſoutenir l'étude dans l'Inde, on ne ſçaura rien, où preſque rien de l'Hiſtoire ancienne de ce vaſte Royaume.

V.

Entrons dans le Sanctuaire des Brahmanes, Sanctuaire impénétrable aux yeux du Vulgaire. Ce qui, après la Nobleſſe de leur Caſte, les éléve infiniment au-deſſus du Vulgaire, c'eſt la ſcience de la Religion, des Mathématiques, & la Philoſophie. Les Brahmanes ont leur Religion à part, ils ſont cependant

les Miniſtres de celle du Peuple. Les quatre *Vedam* ou *Bed*, ſont, ſelon eux, d'une autorité Divine: on les a en Arabe à la Bibliothéque du Roy. Ainſi les Brahmanes ſont partagés en quatre Sectes, dont chacune a ſa Loi propre. *Roukou Vedam*, où, ſelon la prononciation Indouſtane, *Recbed* & le *Yajourvedam*, ſont plus ſuivis dans la Péninſule entre les deux Mers. Le *Sâmavedam* & *Latharvana* ou *Brahmavedam* dans le Nord. Les *Vedam* renferment la Théologie des Brahmanes; & les Anciens *Pouranam* ou Poëmes la Théologie Populaire. Les *Vedam*, autant que j'en puis juger par le peu que j'en ai vû, ne ſont qu'un Recueil des différentes pratiques ſuperſtitieuſes, & ſouvent diaboliques des anciens *Richi* Pénitens ou *Mouni*, Anachorétes. Tout

eſt aſſujetti, & les Dieux mêmes ſont ſoumis à la force intrinſéque des Sacrifices & des *Mantram*, ce ſont des formules ſacrées dont ils ſe ſervent pour conſacrer, offrir, invoquer, &c. Je fus ſurpris d'y trouver celle-ci : *ôm*, *Sântih*, *Sântih*, *Sântih*, *harih*. Vous ſçavez ſans doute que la lettre ou ſyllabe, *ôm* contient la Trinité en Unité, le reſte eſt la traduction littérale de *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, *Dominus*. Harih eſt un nom de Dieu, qui ſignifie Raviſſeur.

Les *Vedam*, outre les pratiques des anciens *Richi* & *Mouni*, contiennent leurs ſentimens ſur la Nature de Dieu, de l'Ame, du Monde ſenſible, &c. Des deux Théologies Brahmanique & Populaire, on a compoſé la Science Sainte ou de la vertu, *d'Harmachâſtram*, qui contient

la pratique des différentes Religions, des Rits Sacrés ou Superstitieux, Civils ou Prophanes, avec les Loix pour l'administration de la Justice. Les Traittés d'*Harmachâstram* par différens Auteurs, se sont multipliés à l'infini. Je ne m'étendrai pas plus au long sur une matiere qui demanderoit un grand ouvrage à part, & dont apparemment la connoissance ne sera jamais que très-superficielle.

VI.

Les Brahmanes ont cultivé presque toutes les parties des Mathématiques ; l'Algébre ne leur a pas été inconnue : mais l'Astronomie, dont la fin étoit l'Astrologie, fut toujours le principal objet de leurs études Mathématiques, parce que la superstition des Grands & du Peuple

la leur rendent plus utile; ils ont plusieurs méthodes d'Astronomie. Un Sçavant Grec, qui, comme Pythagore, voyagea autrefois dans l'Inde, ayant appris les Sciences des *Brahmanes*, leur enseigna à son tour sa méthode d'Astronomie, & afin que ses Disciples en fissent un mystere aux autres, il leur laissa dans son ouvrage les noms Grecs des Planettes, des Signes du Zodiaque, & plusieurs termes comme *hora* vingt-quatriéme partie d'un jour, *Kendra* centre, &c. J'eus cette connoissance à Dely, & elle me servit pour faire sentir aux Astronomes du Raja *Jaesing*, qui sont en grand nombre dans le fameux Observatoire qu'il a fait bâtir dans cette Capitale, qu'anciennement il leur étoit venu des Maîtres d'Europe.

Quand nous fûmes arrivés à

Jaëpour, le Prince, pour se bien convaincre de la vérité de ce que j'avois avancé, voulut sçavoir l'étymologie de ces mots Grecs que je lui donnai. J'appris aussi des Brahmanes de l'Indoustan, que le plus estimé de leurs Auteurs, avoit mis le Soleil au centre des mouvemens de Mercure & de Venus. Le Raja *Jaësing* sera regardé dans les siécles à venir comme le Restaurateur de l'Astronomie Indienne. Les Tables de M. de la Hire, sous le nom de ce Prince, auront cours partout dans peu d'années.

VII.

Ce qui a rendu plus célébre dans l'Antiquité le nom des Gymnosophistes, c'est leur Philosophie, dont il faut séparer d'abord la Philosophie Morale; non qu'ils n'en ayent une très-belle

dans beaucoup d'ouvrages du *Nitichâstram*, science morale, qui est renfermée ordinairement dans des Vers sententieux comme ceux de Caton ; mais c'est que cette partie de la Philosophie est communiquée à toutes les Castes : Plusieurs Auteurs Choutres & même Parias s'y sont acquis un grand nom.

La Philosophie qu'on nomme simplement & par excellence *Châstram*, science, est bien plus mystérieuse. La Logique, la Métaphysique, & un peu de Physique bien imparfaite, en sont les parties. Son unique fin, le but où tendent toutes les recherches philosophiques des Brahmanes, est la délivrance de l'Ame, de la captivité, & des miseres de cette vie, par une félicité parfaite, qui essentiellement est, ou la délivrance de l'Ame, ou son effet immédiat.

Comme parmi les Grecs il y eut plusieurs Ecoles de Philosophie, l'Ionique, l'Académique, &c. il y a eu dans l'Antiquité parmi les Brahmanes, six principales Ecoles, où Sectes Philosophiques, dont chacune étoit distinguée des autres par quelque sentiment particulier sur la félicité & sur les moyens d'y parvenir, *Nyâyam*, *Vedântam*, *Sankiam*, *Mimamsa*, *Pâtanjalam*, *bhassyam*, sont ce qu'ils appellent simplement les six Sciences, qui ne sont que six Sectes ou écoles. Il y en a encore plusieurs autres comme *l'âgamachâstram* & *Bauddamatham*, &c. qui sont autant d'hérésies en matiere de Religion, très-opposées au *d'Harmachâstram* dont j'ai parlé, qui contient le *polythéisme* universellement approuvé.

Les Sectateurs de *l'âgamam* ne veulent point de différence de conditions parmi les hommes, ni de cérémonies légales, & sont accusés de magie. Jugez par-là de l'horreur qu'en doivent avoir les autres Indiens. Les Bauddistes dont l'opinion de la Métempsychose a été universellement reçûe, sont accusés d'Athéisme, & n'admettent de principes de nos connoissances que nos sens. Boudda est le *Photo* révéré par le Peuple à la Chine, & les Bauddistes sont de la Secte des Bonzes & des Lamas, comme les Agamistes sont de la Secte des Peuples du *Mahâsin*, ou grand *sin*, qui comprend tous les Royaumes de l'Occident au-delà de la Perse.

Je reviens à nos Philosophes, qui par leur conduite ne donnent point d'atteinte à la Religion commune

commune, & qui quand ils veulent réduire leur théorie à la pratique, renoncent entiérement au monde, & même à leur famille qu'ils abandonnent. Toutes les Ecoles enseignent que la sagesse ou la science certaine de la vérité *tâtvagniânam* est la seule voye où l'ame se purifie, & qui peut la conduire à sa délivrance, *Moukti*. Jusques-là elle ne fait que rouler de misere en misere dans différentes transmigrations, que la seule sagesse peut faire finir. Aussi toutes les Ecoles commencent par la recherche & la détermination des principes des connoissances vrayes. Les unes en admettent quatre, les autres trois, & d'autres se contentent de deux.

Les principes établis, elles enseignent à en tirer les conséquences par le raisonnement,

dont les différentes eſpéces ſe réduiſent en ſillogiſme. Ces régles du ſillogiſme ſont exactes, elles ne different principalement des nôtres qu'en ce que le ſillogiſme parfait, ſelon les Brahmanes, doit avoir quatre Membres, dont le quatriéme eſt une application de la vérité conclue des prémices, à un objet qui la rend indubitablement ſenſible. Voici le ſillogiſme dont les Ecoles retentiſſent ſans ceſſe : là où il y a de la fumée, il y a du feu ; il y a de la fumée à cette montagne, donc il y a du feu, comme à la cuiſine. Remarquez qu'ils n'appellent point fumée, ni les brouillards, ni autres choſes ſemblables.

VIII.

L'Ecole de *Nyâyam*, *raiſon*, *jugement*, l'a emporté ſur toutes les autres en fait de Logique,

ſur-tout depuis quelques ſiécles que l'Académie de *Noudia* dans le Bengale, eſt devenue la plus célébre de toute l'Inde, par les fameux Profeſſeurs qu'elle a eus, & dont les ouvrages ſe ſont répandus de tous côtés. *Gottam* fut autrefois le Fondateur de cette Ecole à *Tirat* dans l'Indouſtan au Nord du Gange, vis-à-vis le pays de *Patna*. C'eſt-là qu'elle a fleuri pendant bien des ſiécles.

Les Anciens enſeignoient à leurs Diſciples toute la ſuite de leur Syſtême Philoſophique : ils admettoient, comme les Modernes, quatre principes de Science : le témoignage des ſens bien expliqués *Pratyakcham* ; les ſignes naturels, comme la fumée l'eſt du feu *Anoumânam* ; l'application d'une définition connue au défini juſques-là inconnu, *oupâmanam* ; enfin, l'autorité

d'une parole infaillible *aptachabdam.* Après la Logique ils menoient leurs Ecoliers par l'examen de ce monde ſenſible, à la connoiſſance de ſon Auteur, dont ils concluoient l'exiſtence par *l'Anoumânam.* Ils concluoient de la même maniere ſon intelligence, & de ſon intelligence ſon immatérialité.

Quoique Dieu de ſa nature ſoit eſprit, il a pu ſe rendre, & s'eſt effectivement rendu ſenſible : de *Nirâkâra* il eſt devenu *Sâkâra* pour former le monde, dont les Atômes indiviſibles, comme ceux des Epicuriens, & éternels, ſont par eux-mêmes ſans vie.

L'Homme eſt un compoſé d'un Corps & de deux Ames, l'une ſuprême, *Paramâtma*, qui n'eſt autre que Dieu ; & l'autre animale *Sivâtmâ*, c'eſt en l'hom-

me le principe sensitif du plaisir & de la douleur, du desir, de la haine, &c. Les uns veulent qu'elle soit esprit, les autres qu'elle soit matiere, & un onziéme sens dans l'homme; car ils distinguent les organes actifs des organes sensitifs ou passifs, & ils en comptent dix de cette façon.

Enfin, en ce qu'ils appellent suprême sagesse, il me semble qu'il tombent dans le Stoïcisme le plus outré : il faut éteindre ce principe sensitif, & cette extinction ne peut se faire que par l'union au *Paramâtmâ*. Cette union *Yogam* ou *Jog*, d'où vient le nom de *Jogui*, à laquelle aspire inutilement la sagesse des Philosophes Indiens, de quelque Secte qu'ils soient, cette union, dis-je, commence par la méditation & la contemplation de l'Etre suprême, & se termine à une es-

péce d'identité, où il n'y a plus de ſentiment ni de volonté. Juſques-là les travaux des Métempſicoſes durent toujours. Il eſt bon de remarquer que par le mot d'ame, on n'entend que le *ſoi-même*, que le *moi.*

Aujourd'hui on n'enſeigne preſque plus dans les Ecoles de *Nyâyam*, que la Logique remplie par les Brahmanes d'une infinité de queſtions beaucoup plus ſubtiles qu'elles ne ſont utiles. C'eſt un cahos de vetilles, tel qu'étoit, il y a près de deux ſiécles, la Logique en Europe. Les Etudians paſſent pluſieurs années à apprendre mille vaines ſubtilités ſur les membres du ſillogiſme, ſur les cauſes, ſur les négations, les genres, les eſpéces, &c. Ils diſputent avec acharnement ſur de ſemblables niaiſeries, & ſe retirent ſans avoir

acquis d'autres connoissances. C'est ce qui a fait donner au *Nyâyam* le nom de *Tarkachâstram*.

De cette Ecole sortirent autrefois les plus fameux Adversaires des *Bauddhistes*, dont ils firent faire par les Princes un horrible massacre dans plusieurs Royaumes. *Oudayanâchârya & Battâ* se distinguerent dans cette dispute, & le dernier, pour se purifier de tant de sang qu'il avoit fait répandre, se brûla avec grande solemnité à *Jagannâth* sur la côte *d'Oricha*.

IX.

L'Ecole de *Vedântam*, fin de la Loi, dont *Sankrâchârya* fut autrefois le Fondateur, a pris le dessus sur toutes les autres Ecoles pour la Métaphysique; ensorte que les Brahmanes qui veulent passer pour sçavans, s'at-

tachent aveuglément à ses principes. Je crois même qu'on ne trouveroit plus aujourd'hui de *Saniassi* hors de cette Ecole. Ce qui la distingue des autres, c'est l'opinion de l'unité simple d'un être existant qui n'est autre que le *moi* ou l'ame. Rien n'existe que ce *moi*.

Les notions que donnent ses Sectateurs de cet Etre, sont admirables. Dans son unité simple, il est en quelque façon trin par son existence, par sa lumiere infinie, & sa joye suprême; tout y est éternel, immatériel, infini. Mais parce que l'expérience intime du *moi* n'est pas conforme à cette idée si belle, ils admettent un autre principe, mais purement négatif, & qui par conséquent n'a aucune réalité d'Etre, c'est le *Mâyâ* du *moi*, c'est-à-dire, erreur : par exem-

ple, je crois actuellement vous écrire sur le systême du *Vedamtam*, je me trompe. A la vérité, je suis *moi*, mais vous n'existez pas, je ne vous écris point, personne n'a jamais pensé ni à *Vedamtam*, ni à systême, je me trompe : voilà tout, mais mon erreur n'est point un Etre. C'est ce qu'ils expliquent par la comparaison qu'ils ont continuellement à la bouche d'une corde à terre, qu'on prend pour un serpent.

J'ai vû dans un Poëme (car ils en ont de Philosophiques inconnus au Vulgaire ; les Sentences des premiers Maîtres sont même en Vers) : J'ai vû, dis-je, que *Vassichta* racontoit à son Disciple *Rama*, qu'un *Saniassi* dans un Etang, abîmé dans la contemplation du *Maya*, fut ravi en esprit. Il crut naître dans une Caste infâme, & éprouver toutes

les avantures des enfans de cette condition ; qu'étant parvenu à un âge plus meur, il alla dans un pays éloigné, où sur sa bonne mine il fut mis sur le Thrône ; qu'après quelques années de regne, il fut découvert par un Voyageur de son pays, qui le fit connoître à ses Sujets, lesquels le mirent à mort, & pour se purifier de la souillure qu'ils avoient contractée, se jetterent tous dans un bucher, où ils furent consumés par les flammes. Le *Saniassi* revenu de son extase sortit de l'Etang, l'esprit tout occupé de sa vision. A peine étoit-il de retour chez lui, qu'un Saniassi étranger arriva, lequel après les premieres civilités lui raconta toute l'histoire de sa vision comme un fait certain, & la déplorable catastrophe qui venoit d'arriver dans un pays voi-

ſin, dont il avoit été témoin oculaire. Le *Saniaſſi* comprit alors que l'hiſtoire & la viſion, auſſi peu vrayes l'une que l'autre, n'étoient que le *Mâyâ* qu'il vouloit connoître.

La ſageſſe conſiſte donc à ſe délivrer du *Mâyâ* par une application conſtante à ſoi-même, en ſe perſuadant qu'on eſt l'être unique, éternel, & infini, ſans laiſſer interrompre ſon attention à cette prétendue vérité par les atteintes du *Mâyâ*. La clef de la délivrance de l'ame eſt dans ces paroles, que ces faux ſages doivent ſe répéter ſans ceſſe avec un orgueil plus outré que celui de Lucifer. Je ſuis l'Etre ſuprême, *Aham ava param Brahma*.

La perſuaſion ſpéculative de cette propoſition doit en produire la conviction expérimentale,

qui ne peut être ſans la félicité: *Evanuerunt in cogitationibus ſuis.* * Ils ſe ſont perdus dans leurs vaines penſées : cet Oracle ne fut jamais plus exactement vérifié que dans la perſonne de ces ſuperbes Philoſophes, dont le ſyſtême extravagant domine parmi les Sçavans dans des pays immenſes. Le Commerce des Brahmanes a communiqué ces folles idées à preſque tous ceux qui ſe piquent de bel eſprit. C'eſt pourquoi les nouveaux Miſſionnaires doivent être ſur leurs gardes, lorſqu'ils entendent les Brahmanes parler ſi emphatiquement de l'unité ſimple de Dieu *adduitam*, & de la fauſſeté des biens & des plaiſirs de ce monde, *Mâyâ.*

X.

L'Ecole de *Sankiam*, *numéri-*

* *Rom. Ch.* 1. ℣. 21.

que fondée par *Kapil*, qui rejette *l'Oupoumânam* de la Logique, paroît d'abord plus modeste, mais dans le fonds il dit presque la même chose. Il admet une nature spirituelle, & une nature matérielle, toutes deux réelles & éternelles. La nature spirituelle par sa volonré de se communiquer hors d'elle-même, s'unit par plusieurs degrés à la nature matérielle. De la premiere union naissent un certain nombre de formes & de qualités ! Les nombres sont déterminés. Parmi les formes est *l'Egoïté* (qu'on me permette ce terme) par laquelle chacun dit *Moi*, je suis tel, & non un autre. Une seconde union de l'esprit déja embarrassé dans les formes & les qualités avec la matiere, produit les élémens ; une troisiéme, le monde visible. Voilà la Synthése de l'Univers.

La ſageſſe qui produit la délivrance de l'eſprit, en eſt l'analyſe : heureux fruit de la contemplation par laquelle l'eſprit ſe dégage tantôt d'une forme ou qualité, & tantôt d'une autre par ces trois vérités. Je ne ſuis en aucune choſe, aucune choſe n'eſt à moi, le moi-même n'eſt point, *Nâſmin*, *name*, *Mâham*. Enfin, le tems vient où l'eſprit eſt délivré de toutes ces formes ; & voilà la fin du monde, où tout eſt revenu à ſon premier état.

Kapil enſeigne que les Religions qu'il connoiſſoit, ne ſont que ſerrer les liens dans leſquels l'eſprit eſt embarraſſé, au lieu de l'aider à s'en dégager; car, dit-il, le culte des Divinités ſubalternes, qui ne ſont que les productions de la derniere & plus baſſe union de l'eſprit avec la matiere, nous uniſſant à ſon ob-

jet au lieu de nous en séparer, ajoute une nouvelle chaîne à celles dont l'esprit est déja accablé. Le culte des Divinités supérieures, *Brahma*, *Vichnou*, *Routren*, qui sont à la vérité les effets des premieres unions de l'esprit à la matiere, ne peut qu'être toujours un obstacle à son parfait dégagement. Voilà pour la Religion des *Vedam*, dont les Dieux ne sont que les principes, desquels le monde est composé, ou les parties même du monde composé de ces principes. Pour celle du Peuple, qui est, comme la Religion des Grecs & des Romains, chargée des Histoires fabuleuses, infâmes, & impies des Poëtes, elle forme une infinité de nouveaux liens à l'esprit par les passions qu'elle favorise, & dont la victoire est un des premiers

pas que doit faire l'esprit, s'il aspire à sa délivrance. Ainsi raisonne *Kapil.*

L'École de *Mimâmsâ*, dont l'opinion propre est celle d'un destin invincible, paroît plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions : ses Sectateurs examinent les sentimens des autres Ecoles, & parlent pour & contre, à peu près comme les Académiciens d'Athénes.

Je ne suis pas assez au fait des systêmes des autres Ecoles : ce que je vous marque ici, ne doit même être regardé que comme une ébauche à laquelle une main plus habile auroit bien des traits à ajoûter, & peut-être plusieurs à retrancher. Il me suffit de vous faire connoître que l'Inde est un pays, où il se peut faire encore beaucoup de nouvelles découvertes. Je suis, &c.



LETTRE
DU PERE
SAIGNES,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

A Mde de Ste Hyacinthe de SAUVETERRE, *Religieuse Ursuline à Toulouse.*

A Pontichery, le 18 Janvier 1741.



ADAME,

La Paix de N. S.

Dans la Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire l'année der-

niere, je vous informois aſſez en détail de la révolution arrivée dans l'Empire Mogol. Je vous y parlois des Conquêtes de Thamas Koulikan, qui devenu Roi de Perſe, a pris le nom de *Nader Schah*; du détrônement de l'Empereur Mogol; du pillage & du ſaccagement de ſa Ville Impériale; de ſon rétabliſſement ſur le trône, dont *Nader Schah* le remit en poſſeſſion, à des conditions très-dures: vous vous ſouvenez que l'une entr'autres portoit qu'il jouiroit ſimplement des honneurs & de la dignité d'Empereur, mais que l'autorité ſouveraine ſeroit entre les mains de *Nirzamamoulouk* plus connu ſous le nom d'*Azefia*.

Ainſi ce Viſir auſſi ſage qu'habile guerrier, gouverne maintenant l'empire par les ordres du

Monarque Perſan, tandis que l'Empereur confiné dans ſon Serrail, n'en ſort que rarement, & toujours ſous bonne eſcorte. Les Rajas de la Capitale, qui pourroient être attachés au parti de l'Empereur, n'oſeroient faire le moindre mouvement en ſa faveur. Azefia les contient par une armée de cent mille hommes campée aux portes de la Ville.

Quand je partis de Bengale, il y a cinq mois, le Nabab * venoit d'être tué dans une bataille rangée par un autre Nabab de ſes voiſins, qui n'étoit point autoriſé à lui faire la guerre. J'apprends que le Vainqueur ne pouvant faire ſa paix avec la Cour, qui paroît vouloir lui faire trancher la tête, menace, & donne lieu de craindre une révolte.

* Viceroi d'une Province.

Dans les circonſtances où l'on ſe trouve, s'il s'élevoit quelques troubles, ils pourroient bien ſe communiquer aux autres Provinces.

C'eſt de ces circonſtances qu'ont profité les Marattes, dont Azefia étoit la terreur, lorſqu'il demeuroit dans le Dekan : ils n'oſoient alors deſcendre de leurs montagnes. Auſſi-tôt qu'ils l'ont vû occupé à la Cour, ils ont cru pouvoir exécuter leurs entrepriſes, porter la déſolation dans toute la péninſule de l'Inde, & y anéantir le gouvernement Mahométan. Cette nation des Marattes eſt puiſſante, & met quelquefois ſur pied juſqu'à cent quarante mille chevaux.

Ils allerent l'année derniere juſques ſur les bords du Gange, enſuite ſe tournant à l'Oueſt, ils s'emparerent de tout le pays des

Portugais, & assiégerent la Ville de Goa, qu'ils auroient prise sans les forts qui la défendent. On espere que le Roi de Portugal enverra au plûtôt un secours extraordinaire de troupes *, sans quoi il court risque de perdre cette Ville, la seule qui lui reste dans l'Inde.

Ce seroit un malheur irréparable pour la Religion. La perte de Goa entraîneroit infailliblement la ruine des Missions du Canara, de Maissour, de Maduré, de Travancor, de l'Isle de Ceylan, parce que les Missionnaires qui sont dans ces différens Royaumes, n'y subsistent que par les revenus de Goa, sur lesquels

* On a appris depuis que M. le Comte d'Ericeyra, nouveau Viceroi, y est arrivé avec une Escadre de cinq vaisseaux de Guerre, & qu'il a déja repris quelques Places sur les Marattes.

Sa Majeſté Portugaiſe leur a aſſigné des Penſions.

Après cette expédition, les Marattes tournerent leurs armes contre les Mores, vers les parties méridionales : ils traverſerent les montagnes des *Paleakarens* * ſans trouver aucune réſiſtance de la part de ces Princes Gentils: on croit même qu'ils étoient d'intelligence pour ſecouer le joug des Mahométans.

Auſſi-tôt que ceux-ci furent informés que *Sitogi* Prince des Marattes, deſcendoit les montagnes avec une armée de cinquante mille chevaux, ils allerent à ſa rencontre avec une armée preſque égale. Les Marattes furent répouſſés, & obligés de ſe tenir

* Les Royaumes de l'Inde méridionale ſont partagés en pluſieurs *Paleakarens*, qui, bien que dépendans du Prince, ſont maîtres abſolus de leur petit Etat.

ſur leurs hauteurs. Cependant un corps de Marattes détaché de l'armée, deſcendit par un autre défilé qui n'étoit pas gardé, & vint prendre les Mores par derriere. Les Mores prirent ce détachement pour un renfort qui leur étoit envoyé d'Arcar, & le laiſſerent approcher tranquillement. Quand les Marattes furent à une certaine diſtance, les Mores les reconnurent, mais trop tard. Ils crierent aux armes, la confuſion ſe mit dans leur armée, qui reſſerrée entre les montagnes, ne pouvoit point ſe replier. Les Marattes les attaquant alors des deux côtés oppoſés les taillerent en piéces.

Le Nabab général de l'armée More, ſon fils aîné, & quelques autres Seigneurs, furent tués en combattant généreuſement: pluſieurs furent bleſſés ou faits pri-

ſonniers, peu s'échaperent; les Eléphans bleſſés & furieux acheverent la déroute.

Cette triſte nouvelle fut bientôt apportée à Arcar par les fuyards. Auſſi-tôt le ſecond fils du Nabab, ſa mere, ſon épouſe, ſes enfans, & un grand nombre d'autres perſonnes d'une qualité diſtinguée, ſongerent à ſauver leurs biens & leurs vies par la fuite. Pontichery qui n'eſt qu'à trois journées d'Arcar, leur parut la retraite la plus ſûre. Ils ne perdirent point de tems; ils eurent bientôt préparé leurs Eléphans, leurs Chameaux, leurs chariots, leurs chevaux & leurs bêtes de charge, & ils arriverent heureuſement dans cette Ville eſcortés de ſept mille hommes de cavalerie.

Les Marattes qui après leur Victoire, s'étoient amuſés à par-

tager les dépouilles des vaincus, arriverent trop tard à Arcar. Cette ville, quoique fort grande, n'est défendue que par une méchante citadelle de terre : la garnison qui y étoit, ne pensa point à se défendre, dans la crainte d'être passée au fil de l'épée; car la frayeur s'étoit emparée de tous les cœurs : Ainsi les Marattes la pillerent tranquillement, & sans aucun obstacle.

De-là ils allerent se présenter devant Velour, autre Ville considérable, mais dont la Citadelle est très-forte : elle est bâtie de pierres de taille avec une double enceinte; ses bastions sont disposés réguliérement, & elle est entourée d'un large fossé plein d'eau & de Crocodiles, de sorte que sans canon elle est imprénable.

Comme les Marattes avoient

laiſſé leur artillerie au-delà des montagnes, ils ne s'y arrêterent pas, mais ils marcherent du côté de *Polour*, petite ville qui eſt le ſéjour d'un Nabab. Ils la prirent & la pillerent. Ils en firent autant à *Gingama*, à *Tirounamalei*, à *Cangibouram*, & dans tous les Bourgs & les Villages où ils s'étendoient. Ils n'ont mis le feu qu'en peu d'endroits, & ils n'ont tués d'habitans que ceux qui leur ont réſiſté. Il falloit leur donner ce qu'on avoit, ou le laiſſer prendre ſans murmurer. Quelquefois ils n'avoient pas la patience d'attendre que les femmes tiraſſent leurs anneaux d'or, ils les leur arrachoient en leur déchirant le nez & les oreilles, où elles ont coutume de les porter.

Il y a eu des Chefs de villages frappés cruellement du * Cha-

* Fouet Indien.

bouk, & quelques-uns ont expiré sous les coups. Leur dessein étoit de les forcer par la rigueur de ce supplice, à découvrir où étoient cachés les grains, l'argent, les meubles, & d'autres ornemens précieux.

A *Tirounamalei*, ils firent d'un seul coup un butin très-considérable : les peuples de tous les environs avoient transporté leurs richesses dans la Pagode de Routren (*b*), d'où ils croyoient que les Marattes par respect n'oseroient approcher. Ils se tromperent. Les soldats Marattes enleverent non seulement tout ce qui s'y trouva d'effets, mais encore les Danseuses & les filles de la Pagode qui leur plurent.

Vous pouvez bien juger, Madame, que nos Eglises n'ont point été respectées ; ils ont pris

* Divinité des Indes.

le peu qui y étoit resté; car les Missionnaires en prenant la fuite, avoient emporté avec eux tout ce qu'ils pouvoient. Il y a déja quatorze de ces Missionnaires arrivés à Pontichery. On est en peine de quatre Peres Portugais, dont on n'apprend aucune nouvelle. On craint encore plus pour deux autres, dont les Eglises sont fort éloignées dans les terres de *Maissour*; s'ils n'ont point eu le tems de gagner les bords de la mer, ils seront tombés infailliblement entre les mains des Marattes; quelques-uns se sont sauvés, comme ils ont pû, dans les bois & sur les montagnes.

Il n'y a que le pere Madeira qui n'a pas pû échaper à la fureur de ces brigands. A l'instigation d'un Brame, qui leur persuada que ce Pere avoit caché

de grands trésors, ils le battirent cruellement ; ils le tinrent pendant plusieurs jours lié à un poteau, tête nue, & tout le corps presque nud, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, ne lui donnant du ris qu'autant qu'il en falloit précisément pour ne pas le laisser mourir de faim.

Cependant le peu qu'ils trouverent dans son Eglise de *Vergampetti*, fit soupçonner aux Marattes que le Brame leur en avoit imposé. « Il faut le presser, dit le Brame, » s'il n'a point d'argent, vous en » tirerez sûrement de ses Disci» ples, qui n'épargneront rien « pour le racheter des tourmens. Les Marattes suivirent son conseil, & annoncerent au Missionnaire, que la résolution étoit prise de le faire mourir dans les plus cruels supplices, s'il ne faisoit pas contribuer ses Disciples.

En effet, les Chrétiens informés de la trifte fituation où étoit leur pere en Jefus-Chrift, s'offroient déja à ramaffer parmi eux la fomme qu'on demandoit pour fa délivrance. Le Pere fit venir le Catéchifte qui avoit la liberté de lui parler, & lui ordonna de défendre de fa part à fes Difciples, de donner la moindre chofe pour le délivrer ; qu'il aimoit mieux mourir, que de les voir réduits à fon occafion à une extrême indigence.

Les Marattes furent étrangement furpris d'une réfolution fi généreufe. Cependant ils préparerent leur chaife & leur cafque de fer ; ils firent rougir au feu l'un & l'autre, & ils fe difpofoient à faire affeoir le Miffionnaire fur cette chaife, & à lui mettre le cafque en tête, lorfqu'un des Chefs Marattes, témoin de la

fermeté du Pere, & de la ferveur avec laquelle il offroit à Dieu ses tourmens, élevant la voix tout-à-coup. « Laissez en repos » ce *Saniassi*, * s'écria-t-il, J'ai » ouï parler du Dieu qu'il invo- » que ; c'est un Dieu redoutable, » & nous pourrions bien nous » attirer son courroux en tour- » mentant son serviteur : D'ail- » leurs, ajoûta-t-il, c'est un étran- » ger qui fait du bien à tout le » monde par ses prieres & par ses « utiles conseils : on obéit, le » Missionnalre fut détaché du » poteau, & renvoyé libre.

Le Roi de *Maissour* a tâché de défendre ses frontieres avec une puissante armée, mais vainement. Les Marattes l'ont défaite, & ont pénétré dans les états de ce Prince, où ils ont

* Nom qu'on donne aux Missionnaires dans l'Inde.

exercé toute ſortes de brigandages. Ceux qui étoient dans le voiſinage des bois & des montagnes s'y ſont réfugiés ; mais ils n'y ont pas beaucoup gagné. Les *Paleakarens* leur ont fait payer cherement l'aſile qu'ils leur donnoient , ſous prétexte qu'il leur falloit ſoudoyer de nouvelles troupes pour les garder & les défendre.

Le plus grand mal qu'ayent fait les Marattes, & ce qu'on regrette le plus, c'eſt l'enlevement des troupeaux & des petits enfans, garçons & filles, qu'ils ont fait paſſer dans leur pays. Nous croyions que la ſaiſon des pluies mettroit fin à leurs courſes, ils les ont continuées, & les ont pouſſées juſqu'à Portonovo, habitation Hollandoiſe qu'ils ont ravagée.

Ils avoient un ſemblable deſ-

ſein ſur Pontichery, ils s'en ſont approchés à la diſtance de trois lieues, quelques Maraudeurs ont fait même des excurſions dans quelques Aldées * de ſa dépendance. On fit ſortir un détachement pour leur donner la chaſſe. Mais ayant été inſtruits par leurs eſpions que nous avions de bons remparts garnis de gros canons, une fortereſſe dans la ville propre à les bien recevoir, & qu'on étoit nuit & jour ſur ſes gardes pour éviter toute ſurpriſe, cette vigilance & la bonne contenance de nos François, leur ont fait prendre le parti de tourner leurs pas vers le Maduré, faiſant toujours ſur la route leurs ravages accoutumés.

La conquête de ce Royaume ne leur a pas beaucoup coûté :

* Ce que nous appellons Village, ſe nomme Aldée aux Indes.

deux de nos Eglises ont été brûlées, & les autres mises au pillage. Les Missionnaires qui ont été à portée de se rendre à *Tiroucherapaly* s'y sont réfugiés. C'est une assez bonne place, & la capitale d'un Royaume qui porte ce nom. Xandersaheb qui l'a conquise depuis peu, en a été fait Nabab par l'Empereur.

Ce Seigneur More, dont les Missionnaires sont connus & protégés, ne pouvant tenir la Campagne avec onze mille hommes, s'est retiré dans la Citadelle, où il s'est défendu avec beaucoup de valeur pendant deux mois. Barasaheb, son frere, étant venu à son secours avec un corps de quatre mille hommes de Cavalerie, tua dans un premier combat deux mille Marattes. La place étoit néanmoins toujours assiégée, & l'on som-

moit Xanderſaheb de ſe rendre, ſans quoi on le menaçoit de mettre tout à feu & à ſang: trois mille échelles étoient déja préparées pour monter à l'eſcalade. Xanderſaheb prit la réſolution de tout riſquer, & de faire une ſortie avec toute ſa garniſon. Baraſaheb ſon frere fut tué, ſa troupe taillée en piéces, & Xanderſaheb fait priſonnier. De toutes leurs conquêtes, les Marattes n'ont conſervé que cette place, où ils ont laiſſé quinze mille hommes pour commander le pays, juſqu'à ce que leur Roi en diſpoſe.

Ces brigands prétendoient bien ne ſe pas borner à la priſe de *Tiroucherapaly*; leur vue étoit d'aller détrôner le Roi de *Tanjaor*, de mettre un autre Prince en ſa place, de revenir enſuite le long de la côte, & de faire contribuer ou prendre de force Pontichery,

Careical, Sadraſt , Madraſt, & toutes les Villes des Européans.

Pontichery étoit ſur-tout l'objet de leur colere, & du deſir inſatiable qu'ils ont de s'enrichir. Ils ſçavoient que les tréſors d'Arcar y avoient été tranſportés, & que ſi le fils du Nabab, ſa famille, & ſa Cour n'y avoient pas trouvé un aſile, ils les auroient faits priſonniers de guerre, & ſe ſeroient emparés de toutes leurs richeſſes. On a reçu en effet dans la Ville ces Seigneurs Mores, & les Dames avec toutes ſortes de politeſſe; & on leur a fourni à eux & à leur ſuite tous les logemens qu'ils ont ſouhaitté; Auſſi en ſont-ils pénétrés d'eſtime & de reconnoiſſance. Ils ont informé Azeſia de l'accueil obligeant qu'on leur avoit fait. Ce Viſir qui a toute l'autorité dans l'Empire Mogol, a écrit

de Dely une Lettre de remerciment à M. du Mas notre Gouverneur, & lui a envoyé un serpeau, c'est-à-dire, un habit à la More, un turban, & une écharpe. C'est le présent dont les Princes & les Rois honorent ceux, ausquels ils veulent donner des marques d'une singuliere distinction.

Comme les Marattes ne font point la guerre pour conserver les Villes & les pays qu'ils soumettent, mais uniquement pour les piller, ils abandonnerent Arcar six jours après qu'ils s'en étoient rendus les maîtres. Le fils du défunt Nabab nommé Dostalikhan, qui s'étoit réfugié dans cette Ville, ramassa une partie de ses troupes, & en fit un corps de vingt mille hommes, avec lequel il retourna à Arcar. où il traitta avec les Ma-

rattes, moyennant une somme considérable qu'il leur donna.

Jamais les Marattes n'avoient pénétré si avant dans ce pays-ci, depuis que l'Empereur Aurengzeb les en avoit chassé. Les Gouverneurs Mores, ou par adresse, ou par leur bravoure, les avoient toujours empêché de traverser les montagnes qui nous séparent d'eux. La division s'est mise entre les Gouverneurs *d'Arcar*, de *Velour*, de *Polour*, & de *Tiroucherapaly*, quoiqu'ils soient tous parens; le sang & leurs propres intérêts devoient les réunir contre l'ennemi commun; la jalousie les a divisés, & ne se prêtant point de secours les uns aux autres, ils ont été battus tour à tour.

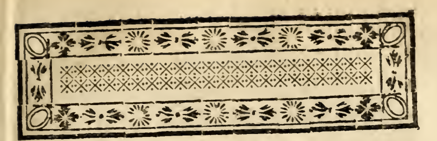
Nous nous ressentons malheureusement de leurs querelles particulieres. L'Empire en souf-

ſre auſſi, parce qu'on ne peut envoyer à Dely les tributs ordinaires ; on aſſure qu'Azefia a donné ordre à ſon fils d'aller fondre dans le pays des Marattes avec une armée de quatre-vingt mille chevaux ; car dans toute l'Aſie, l'infanterie n'eſt preſque comptée pour rien. On eſpere que ces Vagabonds reprendront le chemin de leurs montagnes, pour aller défendre leur patrie où cette diverſion les rappelle.

Mais quand ils ſe feront retirés, dans quelle triſte ſituation ne nous trouverons-nous pas ? il nous faudra bâtir de nouveau des Egliſes en pluſieurs endroits où elles ont été détruites, en réparer d'autres, & les pourvoir de tout ce qui eſt abſolument néceſſaire, raſſembler ſurtout nos pauvres Chrétiens, que cette guerre a diſſipés. A la guer-

re ſuccédera la famine, qui eſt inévitable. Les campagnes ſont déſertes, elles ont été fouragées; les peuples revenus dans leur demeure, n'auront point dequoi les enſemencer; il n'y aura donc ni ris ni d'autres grains : Dieu veuille avoir pitié de nous. Ne nous oubliez pas, Madame, dans vos ferventes prieres. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.





LETTRE DU PERE LOPPIN, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

Au R. Pere RADOMINSKI, *Confesseur de Sa Majesté la Reine de Pologne Duchesse de Lorraine.*



MON REVEREND PERE.

La Paix de N. S.

C'EST aussitôt qu'il m'est possible, que j'ai l'honneur, comme je vous l'ai promis à mon départ de France, de vous rendre

compte de ce qui m'eſt arrivé depuis mon embarquement, juſqu'a mon entrée dans la Miſſion, à laquelle la Divine Providence m'a deſtiné. Je ſouhaitte que ce petit détail vous faſſe plaiſir, il ſera du moins une légere preuve de la vive reconnoiſſance, que je conſerve des bontés dont vous m'avez honoré.

Je n'ai rien à vous mander qui mérite votre attention, juſqu'à mon arrivée au Cap de Bonne-Eſpérance, où vous ſçavez que les Hollandois ont une fort belle Colonie. La Ville égale pluſieurs Villes de France, leur Jardin eſt ce qu'il y a de plus curieux : ce n'eſt pourtant qu'un vaſte potager, où il y a pluſieurs belles allées, formées par des Chênes, des Meuriers, des Myrthes, &c. Les maiſons y ſont de la plus grande propreté :

une Citadelle assez mauvaise, & quelques batteries de Canon sont toute la force de la Ville basse.

Mais ce qui assure davantage ce pays aux Hollandois, c'est qu'il n'y a guéres qu'eux, qui veuillent s'exposer aux pertes qu'ils y font de tems en tems. Les vents de Nord-Ouest venant à souffler, agitent la Mer de telle sorte, que la lame seule pousse les Vaisseaux sur terre, & les y fait périr : vingt-cinq y firent naufrage en l'année 1722, & j'ai vû les débris de sept autres, qui y furent brisés en 1736.

Les Hollandois y ont étendu leurs Habitations jusqu'à 150 lieues dans les terres : ils y ont planté des Vignes qui donnent d'excellens vins. Les fruits y sont assez bons, mais le bétail est beaucoup meilleur.

L'animal le plus curieux que produiſe l'Affrique, & peut-être le plus beau qui ſoit dans le monde, c'eſt l'Aſne ſauvage qui reſſemble fort au Mulet. Sa peau eſt tiſſue alternativement, & à égale diſtance, de rayes ou de bandes larges de deux doigts d'un noir d'Ebene & d'un blanc d'yvoire. Ces rayes prennent de la hanche, & vont en diminuant juſqu'au jarret. De-là juſqu'à la corne ce ſont des bandelettes de même largeur. La tête a auſſi ſes marques particulieres : au milieu du front eſt un étoile blanche, autour de laquelle ſont les yeux, qui accompagnés de ces rayes toujours blanches & noires, forment des contours d'autant plus agréables, que la ſymmétrie y eſt la plus exacte.

On compte dans la Ville du Cap autant pour le moins d'Eſ-

claves que de Hollandois. On ne sçait quelle est la Religion de ces Esclaves, & l'on ne voit pas qu'on s'empresse, ni de les instruire, ni de leur procurer le Baptême. Il n'y a que quatre Ministres pour la Ville, & pour 150 lieues de pays habité.

Le pays, à l'extrémité duquel est le Cap de Bonne-Espérance, se nomme la Cafrerie : On connoît peu les Cafres de la Côte Occidentale, parce qu'il n'y a point de Ports où l'on puisse aborder. On appelle Hotentots, ceux qui habitent le milieu des terres, & qui sont forcés de se retirer, à mesure que les Hollandois étendent leurs Colonies. J'en vis environ cinquante, qui venoient se plaindre de quelques mauvais traittemens qu'ils avoient reçus.

Je crois qu'il y a des Sauvages

plus féroces que ces Peuples, mais je ne penſe pas qu'on en trouve qui ſoient moins hommes. A peine ſemblent-ils avoir l'uſage de raiſon. Ils vont preſque nuds, leurs cheveux ſont noirs & crépus. Ils s'oignent le corps & la tête d'Huile de Baleine, ce qui les rend d'une figure hideuſe. Ils ne vivent que de racines, d'herbe, & de viande. Leurs mets les plus délicats ſont les boyaux des bêtes qu'ils ont tuées : ils les mangent crus, & tels qu'ils les ont tirés du ventre de l'animal, ou bien après les avoir portés pluſieurs jours à leur col en guiſe d'ornemens ; la culture de la terre leur eſt inconnue, leur unique occupation eſt de garder leurs troupeaux, de danſer, & de ne rien faire.

J'étois logé en habit Séculier, avec deux autres Miſſionnaires,

chez un François refugié. Il ne ſçavoit pas que nous diſions de grand matin la Meſſe chez lui, mais il nous étoit bien conſolant, de pouvoir célébrer pendant la Semaine-Sainte cet Auguſte Sacrifice, au milieu d'une Nation Hérétique ou Idolâtre.

Après nous être repoſés douze jours au Cap, nous en partîmes le 26 Mars par un fort beau tems. Il eſt plus aiſé de doubler la pointe du Cap en allant à la Chine, que lorſqu'on en revient. Auſſi la doublâmes-nous fort heureuſement. Après avoir paſſé le Banc des Aiguilles, où la Mer eſt toujours agitée, & fait environ 2000 lieues, nous vinmes juſqu'aux premieres Iſles de l'Aſie, & le jour de la Pentecôte, certains indices nous firent juger que la terre étoit proche. Le Mardi ſuivant 19 Mai, nous la

découvrîmes à deux heures après-midi, & le Jeudi nous mouillâmes à l'entrée du fameux Détroit de la Sonde.

Ce Détroit sépare l'Isle de Java de celle de Sumatra. C'est-là que commencent les chaleurs. Nous ne manquions pas d'eau; mais on est ravi d'en avoir de fraîche, & nous fîmes pour cela de vains efforts. Les Marées étant alors fort hautes, la Mer s'élevoit jusqu'à une Cascade d'eau douce, où l'on a coutume d'en prendre.

Comme on ne s'attendoit pas à ce contretems, le Capitaine nous invita à mettre pied à terre avec lui. Nous voguâmes droit à la Cascade, mais lorsque nous en approchâmes, notre Canot toucha contre plusieurs pierres, ce qui nous obligea de prendre le large.

De-là

De-là nous allâmes vers une petite Isle où nous courûmes encore plus de risque. Si un Matelot ne se fût jetté à l'eau pour soûtenir notre Canot qui touchoit terre, & penchoit fort d'un côté, nous étions sur le point d'être submergés, ou du moins de passer la nuit dans une Isle déserte, où nous n'eussions pas été fort en sûreté.

Le lendemain la Chaloupe tenta une seconde fois la descente vers la Cascade, mais ce fut inutilement. Ainsi nous levâmes l'ancre, & nous continuâmes notre route dans le Détroit, ayant toujours des terres à droite & à gauche, à une ou deux lieues de nous. Le 27. nous envoyâmes à terre le Canot pour chercher des provisions. Comme il ne parut point de tout le jour, ni la nuit suivante, nous en fûmes in-

quiets au point de mettre en mer la Chaloupe avec vingt hommes armés, pour aller en apprendre des nouvelles. Notre inquiétude redoubla, ne voyant pas paroître la Chaloupe, qui devoit revenir ſur le champ. Mais nous n'eûmes que la peur : l'un & l'autre revinrent ſur les 7 heures du ſoir avec de bons rafraîchiſſemens, qui firent bientôt oublier les inquiétudes paſſées.

Les Javanois habitans de ces Iſles vont preſque nuds, leur couleur tire ſur le rouge, & le bétel qu'ils mâchent continuellement, leur rend les dents noires : ils ne paroiſſent pas manquer d'eſprit, & ils entendent bien leur Commerce. Pendant tout le tems que nous fûmes dans le Détroit, ils venoient tous les jours dans de petites pirogues, nous vendre leurs volailles & leurs fruits.

C'est le 21 Mai que nous étions entrés dans le Détroit de la Sonde, & le premier du mois de Juin, à peine avions nous fait quinze lieues à cause du calme & des vents contraires. Enfin nous en sortîmes, mais ce fut pour passer celui de Banca, qui est beaucoup plus dangereux.

A l'entrée se trouve l'Isle de Lucepara, la mer est basse aux environs. On n'y marche que la sonde à la main, à droite & à gauche du Vaisseau, & à une portée de fusil, on fait la même manœuvre dans le Canot, pour diriger le Navire dans sa course.

Les Vaisseaux qui vont à la Chine, tirent ordinairement dix-sept pieds d'eau, & souvent dans les endroits où il y en a le plus, il ne s'en trouve que cinq brasses, c'est-à-dire 25 pieds, mais

pour peu qu'on ſe détourne, on n'en trouve que 12 ou 15. & l'on eſt en danger d'y échouer. Comme nous avions un très-bon vent, nous doublâmes heureuſement cette Iſle. La Quille du Vaiſſeau étoit pourtant ſi proche de terre, que mettant les eaux en mouvement, la vaſe du fond en étoit agitée, & revenant ſur la ſurface de la mer, ne préſentoit aux yeux qu'une eau bourbeuſe & déſagréable.

Le Détroit de Banca a environ trente lieues de longueur, ſur quinze de largeur. Du côté du couchant eſt la Riviere *Salimbam*, qui par trois embouchures ſe décharge dans la mer. A côté de chaque embouchure, il y a un banc de ſable qui s'avance trois lieues en mer. Lorſque nous nous trouvâmes par le travers de la premiere embouchure, on

sonda, & l'on trouva 12 brasses. Cependanr nous étions plus près de terre que nous ne pensions. Nous étions alors dans le courant de la Riviere, & nous ne l'eûmes pas plûtôt passé, que nous nous trouvâmes à deux brasses & demie, c'est-à-dire, que nous donnâmes dans la pointe du premier banc de Salimbam, où nous échouâmes le 8 Juin. Heureusement le Vaisseau ne donna que sur de la vase molle, où il s'arrêta sans faire aucun mouvement. On se hâta de carguer les voiles, & par le moyen d'une ancre qu'on alla jetter en haute mer & du Cabestan, on retira le Vaisseau, qui au bout d'une heure se trouva à flot.

Depuis l'entrée du Détroit de la Sonde, on ne passe qu'au travers des bancs & des rochers souvent cachés sous l'eau, dont

on ne peut s'appercevoir qu'en y touchant, & aufquels on ne touche guéres fans péril. A la fortie du Détroit fe trouve d'un côté un rocher caché fous les eaux, nommé Fridérique ; vis-à-vis font des bancs de fable, & l'efpace qui eft entre-deux eft affez étroit. Il s'agit de tenir le jufte milieu, fans quoi l'on échoue, où l'on fe brife. L'habileté de notre Capitaine nous fit franchir ce pas dangereux fans aucun rifque.

Delà nous retombâmes dans de grandes mers, où les périls ne font plus fi fréquens. Nous repaffâmes la Ligne le 10 Juin, & il ne nous refta plus que quatre à cinq cens lieues à faire pour arriver à Macao. Les vents ayant continué, nous arrivâmes le 22 à la vûe de la petite Ifle de Sancian, où finirent les travaux de l'Apôtre des Indes.

Le lendemain, après six mois de Navigation, à deux heures du matin nous mouillâmes à la vûe de Macao. Peu d'heures après le Vaisseau le Condé qui nous accompagnoit, & dont nous n'avions eu nulle connoissance depuis la sortie du Cap, vint mouiller à côté de nous, & le jour de S. Jean-Baptiste je descendis à terre.

Macao est une Ville qui appartient aux Portugais: elle leur fût cédée autrefois par les Empereurs de la Chine, en reconnoissance du service qu'ils avoient rendu en nettoyant la mer de Pirates. Les Portugais étant alors puissans dans les Indes, la Ville devint considérable, & l'on y fonda plusieurs Maisons Religieuses. Maintenant beaucoup de familles Portugaises y sont presque réduites à la men-

dicité, & elles n'y subsistent qu'à la faveur d'un Commerce assez médiocre. Nous y avons deux Maisons, dans l'une desquelles les Jésuites François se retirerent, lorsqu'en 1732. ils furent exilés de la Chine. J'y en trouvai quatre à mon arrivée, qui me comblerent d'amitiez.

Cette Maison est toute propre à inspirer un grand zéle; elle est composée de plusieurs anciens Missionnaires, qui ont été exilés pour la Foi, ou qui pendant trente & quarante ans se sont consumés dans les travaux de la vie Apostolique. C'est de cette Maison que sortirent les quatre Jésuites, qui entrant dans le Tongking, furent arrêtés, chargés de fers, mis dans une affreuse prison, d'où ils ne furent retirés le 12 Janvier 1737. que pour sceller de leur sang la Di-

vinité de la Religion Chrétienne. On attend une occasion de faire transporter ici leurs Corps, pour continuer d'enrichir une vaste chambre remplie des précieux restes de quantité de Jésuites Martyrisés dans le Japon, ou dans les Royaumes voisins, que l'on conserve avec soin dans un grand nombre de tiroirs. On y voit en particulier les ossemens de trois Jésuites martyrisés au Japon en l'année 1597. & canonisés par le Pape Urbain VII.

Le 22 Septembre je partis de Macao, pour tâcher de pénétrer dans les Provinces de la Chine: Je me rendis à un demi-quart de lieue de-là dans une petite Isle qui appartient à notre Collége, & le lendemain à nuit close j'entrai dans une Barque, qui me conduisit pendant 40 lieues jusqu'à l'endroit, où les Marées

ceſſent de remonter. Un vent favorable me fit faire ce chemin en deux jours : une nouvelle Barque qui appartenoit à un Chrétien, m'attendoit pour me conduire, & remonter le fleuve à une centaine de lieues juſqu'à l'extrémité de la Province de *Quang tong*. Comme je ne pouvois mettre pied à terre, ni paroître à découvert pendant le jour, je fis cette longue route, ſans ſçavoir ce que c'étoit qu'une Ville Chinoiſe, quoique j'euſſe paſſé devant pluſieurs qui bordoient la riviere.

Après deux journées de chemin j'apperçus un Monaſtere de Bonzes, qui me parut fort ſpacieux, & dont les murailles étoient bien conſtruites. Nous marchions alors entre deux chaînes de très-hautes montagnes, ou plûtôt de rochers fort eſcar-

pés. J'en vis un en particulier dont le pied est baigné par la Riviere, & qui de ce côté-là étoit plat & uni comme la plus droite muraille. Il est d'une hauteur prodigieuse, & l'on n'y peut aborder qu'en batteau. A deux ou trois pieds de hauteur se trouve une ouverture, par où l'on monte dans l'intérieur de ce rocher. A la hauteur de 30 ou 40 pieds, sont des chambres & des salles, qui ont des ouvertures sur le fleuve, avec des balustrades sur lesquelles sont posées des Idoles.

C'est dans cette affreuse caverne, que demeurent quatre ou cinq Bonzes, qui n'en sortent jamais, & qui vivent des aumônes que leur font les passans. Je ne m'imagine rien de plus affreux que cette prison. Ce sont là sans doute de vrais Martyrs du Démon, ou bien ils ressemblent aux Bonzes

que S. François Xavier trouva au Japon, qui par des débauches secrettes, se dédommageoient de leur fastueuse austérité.

Le 7 Octobre J'arrivai à *Chao tcheou fou*, Ville du premier ordre, où la douane est très-sévere. Je mis pied à terre, & tandis que la Barque étoit visitée, je pris un détour pour aller l'attendre à une lieue delà; & comme pour n'être point reconnu, j'étois obligé de marcher au travers des Campagnes, je fis le personnage d'Herboriste, & je m'amusai à cueillir des simples, dont je ne connoissois ni le nom, ni la vertu. Je rejoignis enfin ma Barque, & le jour de S. François de Borgia j'arrivai à *Nan hiong fou*, autre Ville du premier Ordre. C'est-là que la Divine Providence m'attendoit, & qu'elle me fit faire l'apprentissage de Missionnaire.

Pour entrer de la Province de *Quang tong* dans celle de *Kiang si*, il faut passer une montagne, & faire une journée de chemin par terre; on la fait ou à cheval, ou dans une sorte de brancard à découvert, ou dans une espéce de lit couvert d'un rideau. Comme ce chemin est aussi fréquenté que les rues de Paris, c'est de cette derniere voiture que je me servis, afin de me tenir plus caché.

Il y a à *Nan hiong fou* un Chrétien fort pauvre nommé Thomas. La misere où il est, l'a engagé plusieurs fois à aller au-devant des Missionnaires, lorsqu'il étoit informé de leur passage, & à exiger d'eux le plus d'argent qu'il pouvoit, avec menace de les déclarer au Mandarin, s'ils le refusoient. On assuroit qu'il étoit venu à Maçao, qu'il s'y étoit con-

feſſé, & qu'il avoit donné des marques d'un véritable repentir. Cependant on ne s'y fioit pas, & on prenoit d'ordinaire un détour pour éviter ſa rencontre. Les trois Catéchiſtes qui m'accompagnoient, ne laiſſerent pas de me conduire par la route battue, ſoit afin d'abréger le chemin, ſoit qu'ils cruſſent avoir pris de bonnes meſures, pour cacher mon arrivée à ce perfide Néophyte.

Un de mes Catéchiſtes prit les devants, entra dans la Ville, & ſe rendit chez un Médecin Chrétien nommé Jean, qu'il croyoit digne de ſa confiance. Ce Médecin vint nous trouver auſſi-tôt, & nous dit que Thomas étoit malade, & qu'il lui avoit donné une Médecine; « Je viendrai ſur les ſept heures du ſoir, » ajoûta-t-il, pour vous conduire

» dans ma maison, où vous passe-
» rez la nuit, & j'arrangerai toutes
» choses de maniere que le lende-
» main vous aurez une Voiture
» prête. » Je suivis son conseil, j'entrai avec lui dans la Ville sans la voir; je couchai chez lui, & le lendemain je partis de grand matin avec deux de mes Catéchistes; car le premier nous avoit quitté la veille au soir, pour aller me chercher une Barque.

Je traversai tranquillement la Ville, mais à peine avois-je fait quelques pas dans la Campagne, que deux Infidéles arrêterent ma Voiture, & me demanderent où j'allois. Mes Catéchistes répondirent que nous allions dans la Province de *Kiang si*. Les Infidéles repliquerent qu'ils sçavoient bien que j'étois Européan; qu'ils étoient députés des Mandarins, ausquels ils alloient

me dénoncer, ce que cependant ils ne feroient pas, ſi je voulois eur donner 200 liv.

Si j'avois entendu la langue, peut-être aurois-je composé avec eux, afin qu'il me fût permis de continuer ma route : mais ne ſçachant encore que quelques mots Chinois, je ne compris rien de ce qu'ils diſoient; mon premier Catéchiſte qui ſçavoit un peu de Latin, & de qui je pouvois me faire entendre étoit abſent, ainſi il fallut m'abandonner à la Providence. Mes conducteurs ayant refuſé conſtamment de rien donner, on me conduiſit dans une eſpéce de Corps-de-Garde. C'eſt ce qui les obligea de rentrer dans la Ville, & d'aller en informer le Médecin chez lequel j'avois paſſé la nuit.

Cependant, je reſtai environ deux heures dans ce Corps-de-

Garde. Les Chinois qui s'y trouverent, furent curieux de ſçavoir qui j'étois. Les uns tiroient mon bonnet, pour voir ſi j'avois la treſſe de cheveux que les Chinois portent derriere la tête; les autres levoient le rideau de côté & d'autre pour m'examiner. Pour moi je contrefaiſois le malade, & j'avois ſur-tout attention à me tenir le viſage bien couvert. L'Eventail qu'on porte communément à la Chine, me fut d'un grand ſecours.

Enfin, on vint me prendre; & l'on me fit traverſer une partie de la Ville étant toujours dans mon lit, & le viſage couvert. On s'arrêta tout-à-coup devant une maiſon, & on enleva violemment mes rideaux. Je ne doutai plus que je ne fuſſe à la porte d'un Mandarin, devant lequel il me falloit comparoître, & je

crus qu'il étoit inutile de me cacher davantage. Je retirai donc mon Evantail, & je regardai tranquillement une foule de Peuple, qui s'assembla autour de moi.

Lorsque j'avois encore le visage couvert, j'entendois les uns qui disoient : *Niu gin*, c'est une femme. Lorsque je fus à découvert, j'en entendois d'autres qui m'appelloient *Ho chang*, c'est-à-dire, un Bonze. C'est tout ce que je pus comprendre de ce qu'ils disoient sur mon compte. En un mot, j'étois trahi par des faux Chrétiens, déféré aux Mandarins, exposé à la vûe de toute une Ville, qui ne pouvoit plus douter que je ne fusse Européan. Voilà le péril dont je ne pouvois pas naturellement échaper.

Au bout de quelque tems on rabattit mes rideaux, & l'on me

conduisit chez le Chrétien Jean. J'entrai dans la premiere chambre, où plusieurs Infidéles me suivirent pour m'examiner, ainsi que tous les passans qui venoient me considérer les uns après les autres. Je demandai comme je pus ce que tout cela signifioit, on me fit entendre que j'allois comparoître devant les Mandarins, qui me renverroient infailliblement à Macao.

Une heure après vint une chaise à porteur, où l'on me fit entrer, & c'est alors que je ne doutai plus qu'on ne me menât chez le Mandarin. Je traversai encore la Ville, & je la vis à loisir : elle est pavée de petits cailloux comme Lyon ; en passant par une rue, j'y vis représenter la Comédie ; deux ou trois hommes touchoient des instrumens, qui ne sont guéres du goût Euro-

péan, & un Comédien masqué parloit seul sur le Théatre.

Les maisons me parurent assez belles en-dehors, quoiqu'elles ne soient souvent que de bois, & ordinairement d'un seul étage. Il y a dans chaque Ville des Edifices plus élevés, & dans le goût de celui que le Roy de Pologne a fait construire dans les Bosquets de Luneville. A la Chine ces édifices sont auprès des murailles de la Ville, afin que de-là on puisse veiller sur ce qui se passe dans les pays d'alentour.

Après avoir traversé la Ville pendant plus d'un quart-d'heure, ma chaise s'arrêta, & l'on me fit entrer dans une maison qui me parut une véritable prison; je demandai où j'étois, on me répondit que c'étoit une Hôtellerie, où je devois passer la nuit & la journée suivante. Mes Catéchis-

tes sortirent de la chambre où l'on me mit, & ils en fermerent la porte à la clef, afin que personne n'y pût entrer.

Je ne sçavois guéres où tout cela devoit aboutir. Je n'avois nulle inquiétude par rapport à moi, mais je craignois qu'il n'arrivât quelque malheur à mes Catéchistes, & principalement à la Mission. Il se pouvoit faire qu'à l'occasion d'un Européan déguisé qui entroit dans les Terres, on ordonnât une recherche exacte dans les Provinces, & qu'on en fît sortir tous les Missionnaires qui y sont cachés. J'aurois été inconsolable, qu'à mon sujet un pareil malheur fût arrivé à une Mission, qui est déja si affligée, & à laquelle je n'avois encore rendu aucun service. Je m'adressai au Sacré Cœur de Jesus, auquel j'ai une dévotion particulie-

re, & j'implorai la protection de la très-sainte Vierge, avec toute la ferveur dont j'étois capable.

Le Seigneur avoit prévenu mes desirs : Voici ce qui se passoit alors chez les Mandarins, dont je n'appris le détail que quand j'eus rejoint mon premier Catéchiste. Mes deux autres Catéchistes s'adresserent au Commis d'un Mandarin : ils lui exposerent que deux Chinois les empêchoient de suivre leur chemin, sous prétexte qu'ils conduisoient un Européan, & le prierent de s'intéresser auprès du Mandarin, pour qu'il leur fût permis de continuer leur route, ils eurent soin en même tems de l'assurer qu'ils reconnoîtroient ce service.

La promesse eut son effet : « N'ayez nulle inquiétude, ré» pondit le Commis, je prends

» cette affaire sur moi. » Il parla effectivement aux deux Mandarins, au Tribunal desquels elle devoit être portée, & il leur représenta que deux Chinois qui se faisoient passer pour Officiers d'un Tribunal, exigeoient de quelques voyageurs une grosse somme d'argent, sous prétexte qu'ils avoient avec eux un Européan.

Les deux Mandarins firent venir l'un après l'autre les deux Catéchistes, qui n'eurent qu'à répéter ce qui avoit déja été dit par le Commis ; & sur ce qu'on me disoit Européan, ils répondirent que je venois de Macao, & que j'allois dans la Province de *Kiang si*, où j'avois des affaires particulieres. Le Mandarin le crut, ou fit semblant de le croire. Il demanda à me voir, on lui dit que j'étois incommodé,

& en effet, j'étois véritablement fatigué. Il se contenta pareillement de cette réponse. Il en fut de même du second Mandarin, chez lequel un de mes Catéchistes alla tout de suite.

Celui-ci fit encore plus, car il ordonna aux deux Chinois qui m'avoient arrêté, de paroître en sa présence: aussitôt qu'il les vit, « De quelle autorité, leur dit-il, » empêchez-vous des voyageurs » de suivre leur chemin, & avec » quel front osez-vous vous dire » députés des Mandarins? » Ils répondirent qu'ils n'en avoient agi de la sorte, que par le conseil d'un Chrétien nommé Thomas, qui les avoit averti que j'étois Européan. » Cette réponse ne » vous disculpe pas, répliqua le » Mandarin, & je vous ferois » châtier sur le champ, si le jeûne » qu'on observe aujourd'hui dans

la

» la ville ne m'en empêchoit ;
» mais vous ne m'échaperez
» pas ».

Il ordonna ensuite qu'on allât se saisir de Thomas, & qu'on le lui amenât chargé de fers. Aussitôt qu'il parut, le Mandarin lui demanda si sa Religion lui commandoit d'exiger de grosses sommes d'argent de ceux que l'on soupçonnoit être de même croyance que lui ? « Tu es un
» *Kouang kouen*, lui dit-il, c'est-
» à-dire, un misérable & un co-
» quin, & je sçaurai te punir
» comme tu le mérites, quand
» il n'y aura plus de jeûnes.
» Vous autres, ajoûta-t-il en
» s'adressant à mes Catéchistes,
» continuez tranquillement vo-
» tre route ». Cette avanture n'a pas laissé de me coûter environ douze taels *.

* Un tael vaut 7 l. 10 s. de notre monnoie.

Vous me demanderez sans doute, mon Révérend Pere ; comment il s'est pû faire que ces Mandarins Infidéles, bien instruits des ordres de l'Empereur qui nous interdisent l'entrée de la Chine, & persuadés que j'étois Européan, m'ont cependant laissé passer avec tant de facilité, & ont même puni ceux qui m'avoient arrêté ?

Que vous dirai-je, si ce n'est que Dieu est le maître des cœurs, & qu'il sçait les tourner à son gré, donner aux événemens l'issue qu'il lui plaît, quelquefois la plus inespérée, & faire tomber les méchans dans les piéges qu'ils avoient dressé contre ses serviteurs. D'ailleurs, ces Mandarins pouvoient être du nombre de ceux qui connoissent les Européans, comme des gens incapables de causer le moindre

trouble dans l'Empire, & qui enseignent une Religion sainte, qu'ils embrasseroient eux-mêmes volontiers, si sa morale étoit moins sévere. Des vûes d'intérêt peuvent aussi y avoir part; quoique la porte de la Chine soit fermée aux Européans en général, les Mandarins sçavent qu'il y en a plusieurs auprès de l'Empereur, que ce Prince les considere, qu'il en a appellé cinq tout récemment à Péking, qu'eux-mêmes ils ont été chargés de les y faire conduire, & de les défrayer dans leur route: ainsi ils n'aiment pas à susciter de mauvaises affaires à aucun Européan, de crainte que ceux qui sont à la Cour, ne les desservent auprès de l'Empereur.

Quoi qu'il en soit, je passai heureusement la montagne, & je me rendis à *Nan ngan fou*, où

je m'embarquai. Je m'apperçus bientôt que cette barque n'appartenoit point à un Chrétien. Le Battelier demanda d'abord qui j'étois, on lui fit réponſe que j'étois d'une Province étrangere. Peu après, quoique nous euſſions loué ſa barque pour nous ſeuls, il voulut abſolument y recevoir un Infidéle qui faiſoit la même route. C'eſt ce qui m'obligea de me tenir ſur le derriere de la barque.

Le lendemain j'arrivai à *Kan tcheou fou*, ville du premier ordre. Aux portes de cette ville eſt un village où demeure un Jéſuite Italien, je paſſai la journée ſuivante avec lui, & ſur le ſoir je montai dans la barque d'un Chrétien, qui alloit commercer dans la Province de *Hou quang*, où je devois me rendre.

Ce fut au commencement de

Décembre que je remontai le fleuve *Yang tse kiang* pendant plus de 60 lieues. Il traverse toute la Chine de l'Occident à l'Orient, & va se décharger dans les mers du Japon ; son lit est ordinairement d'une demi-lieue, & assez souvent il est deux & quatre fois plus large. Lorsque certains vents regnent, les naufrages y sont à craindre. Il est très-profond, & s'il ne se trouvoit pas quelques barres dans son embouchure, nos vaisseaux de Roi pourroient le remonter 200 lieues.

On voyage ici bien plus par eau que par terre, à cause de la quantité de fleuves, de rivieres, & de canaux qui facilitent extrémement le Commerce. Ces rivieres sont chargées d'un nombre infini de barques de toutes sortes de grandeur & de figure.

Il y en a de plattes & élevées comme nos petits vaiſſeaux ; elles ſervent à porter à l'Empereur le tribut du ris, elles marchent au nombre de plus de trois mille lorſqu'elles vont à Péking. D'autres ont preſque la figure de nos navires, & vont ſe charger de ſel ſur les côtes. Toutes ces barques vont à la voile, il y en a qui en ont juſqu'à quatre, mais pas au-delà.

Le 7 Décembre j'arrivai à *Han keou*. Je ne crois pas qu'il y ait dans tout l'Univers d'endroit, qui en ſi peu d'eſpace renferme une ſi grande quantité d'hommes. D'un côté du *Kiang* eſt *Vou tchang fou* capitale de la Province, où l'on compte environ un million d'ames. De l'autre côté du fleuve eſt ſituée une autre ville du premier ordre nommée *Han yang fou*, qui con-

tient cinq à ſix cent mille habitans. C'eſt-là que la riviere *Han* ſe jette dans le *Kiang*. Des deux côtés de cette riviere eſt un très grand Bourg, où il y a autant de monde que dans la capitale. On le nomme Bourg, parce qu'il n'eſt pas fermé de murailles.

Ce n'eſt pas tout, le fleuve & la riviere ſont continuellement chargés de pluſieurs milliers de barques, qui viennent ſans ceſſe vendre & acheter des marchandiſes; c'eſt une foire perpétuelle, où l'on trouve abondamment tout ce que l'on peut ſouhaitter. Ces barques contiennent au moins quatre cent mille perſonnes, & cela ſous le même point de vue.

Rien, au reſte, n'eſt ſi bien ordonné que l'arrangement de ces barques, qui couvrent l'eau l'eſpace de deux lieues, où elles

forment une eſpéce de grande ville, ou ſi vous voulez une vaſte forêt, car c'eſt l'un & l'autre. Le paſſage pour aller d'une barque à l'autre, pour traverſer, pour monter, ou pour deſcendre eſt très-bien ménagé, mais le feu n'y eſt pas moins à craindre que dans une Ville. A mon arrivée je vis le *Kiang* tout couvert de charbon & de bois brûlé, & j'apperçus la carcaſſe d'une grande barque de l'Empereur, qui venoit d'être réduite en cendres avec plus de vingt autres.

Je remontai enſuite une autre riviere juſqu'à 60 lieues, & j'arrivai à *Kou tchin*, ville du troiſiéme ordre. C'eſt-là que je quittai la riviere, pour pénétrer dans de hautes montagnes qui ne reſſemblent pas mal à nos Cevennes ou au mont Jura. Ces montagnes étoient anciennement

fort habitées, mais le pays ayant été ruiné, & les habitans massacrés par une grande multitude de révoltés, il étoit demeuré inculte pendant plus d'un siécle, & se trouvoit tout couvert de forêts, & rempli de bêtes féroces.

Ce n'est que depuis environ quinze ans qu'il est défriché en partie, & habité par un nombre de Chrétiens, qui y ont acheté du terrain, pour y pratiquer avec plus de liberté les exercices de la Religion Chrétienne. Le P. de Neuviale a soin maintenant de cette Chrétienté qui est très-fervente, & qui s'augmente chaque jour considérablement. C'est auprès de lui que j'étois envoyé, pour apprendre la langue la plus difficile qui soit dans le monde, par les divers tons qui différencient la signification d'un même

mot, & aufquels un Européan a bien de la peine à s'accoutumer.

Ce fut le quinze Mars que j'arrivai dans ces montagnes. Le P. de Neuvialle m'avoit envoyé un de fes Catéchiftes pour me conduire, je marchai à fa fuite habillé comme les Payfans & les autres gens de la campagne. Nous rencontrâmes des Chrétiens, qui connoiffant celui qui me fervoit de guide, & accoutumés à voir un Pere Européan, n'eurent pas de peine à reconnoître que j'étois un Miffionnaire nouvellement arrivé. Comme le chemin étoit fort fréquenté par les Infidéles, ils n'oferent me faluer ; ils fe contenterent de faire le figne de la Croix, pour m'apprendre qu'ils étoient Chrétiens.

Après avoir demeuré deux

mois chez le P. de Neuvialle, tout occupé à apprendre la langue, & commençant déja à la bégayer, j'allai me fixer à deux lieues de-là pour avoir soin d'une petite Chrétienté d'environ 200 Néophytes. Ma demeure fut chez un Chrétien qui tient le premier rang dans ce lieu-là. Quoiqu'il soit logé fort pauvrement, il n'a pas laissé d'amasser quelque bien, qu'il a presque tout employé à bâtir une maison qui touche la sienne ; elle est assez propre & fort commode pour y loger un Missionnaire avec ses Catéchistes, pour y célébrer le saint Sacrifice de la Messe, & pour y assembler les Chrétiens qui viennent s'y faire instruire ou participer aux Sacremens.

Ce que vous souhaitteriez principalement de moi, mon Ré-

vérend Pere; ce ſeroit que j'entraſſe dans le détail des travaux de chaque Miſſionnaire, & de l'état où ſe trouve chaque partie de la Miſſion; mais je vous prie de conſidérer que je ne fais que d'entrer à la Chine, & que dans l'éloignement où je ſuis de Péking & de Macao, il ne m'eſt pas aiſé d'avoir commerce avec les Miſſionnaires répandus dans les diverſes Provinces. Je vais cependant vous faire part de ce que j'ai pu apprendre de l'état de notre Miſſion Françoiſe.

A commencer par Péking, outre les deux Maiſons qu'y ont les Jéſuites Portugais, nous avons la nôtre dans le Palais même de l'Empereur, où il y a dix ou onze Jéſuites, ſans compter quatre Jéſuites Chinois qui ſont partagés dans les diverſes Miſſions aux environs de

la Capitale, d'où il n'eſt pas permis aux Européans de ſortir.

Les uns cultivent les Chrétiens, inſtruiſent les Catéchuménes, & procurent le Baptême à un grand nombre d'enfans moribonds; d'autres travaillent ou font travailler au Palais de l'Empereur, & ſe ménagent par-là un accès auprès de ce Prince pour pouvoir implorer ſa protection dans le beſoin. Preſque tous employent le peu de loiſir que leur laiſſent leurs fonctions Apoſtoliques, à compoſer d'excellens Livres ſur la Religion, ou à en traduire de fort utiles. Le P. de Mailla en particulier vient de traduire la vie des Saints, du P. Croiſet, & un abrégé de la Dévotion au ſacré Cœur de Jeſus. Ces Livres répandus parmi les Chrétiens, & même parmi les Infidéles produiſent les plus

grands fruits. Ce ſont des eſpéces de Miſſionnaires qui n'appréhendent point les recherches, & qui contribuent beaucoup aux progrès de la Foi.

L'Empereur eſt d'une ſanté très-foible, & par cette raiſon peu appliqué aux affaires de l'Etat. Il renvoie tout aux Tribunaux, qui ne ſont rien moins que favorables à notre ſainte Religion. Il n'y a que deux ans qu'un Miſſionnaire Franciſcain fut arrêté dans la Province de *Chan tong*, & de-là conduit à Péking chargé de chaînes. Cet événement attriſta extrémement les Miſſionnaires de cette Capitale, les ſeuls qui ſoient agréés dans l'Empire. Ils employerent avec un grand zéle le crédit de leurs amis, pour empêcher qu'on ne fît aucun mauvais traittement au Miſſionnaire, & que cette dé-

tention n'occasionnât des ordres de faire d'exactes recherches dans les Provinces. Ils réussirent en partie, & le Tribunal se contenta de faire conduire le Missionnaire à Macao, lié cependant d'une petite chaîne, pour être renvoyé de-là en Europe.

Un autre événement qui n'intéresse point la Religion, vient de causer une terreur panique dans toute la ville de Péking. Vous vous souvenez sans doute du terrible tremblement de terre, qui arriva il y a environ dix ans dans cette Capitale. Sur la fin de l'année derniere un Chinois s'avisa d'annoncer de tous côtés avec la plus grande assurance, que dans peu de tems il en devoit arriver un semblable ; il détermina même le mois & le jour auquel arriveroit ce malheur. Il n'en fallut pas davantage pour

répandre l'allarme dans Péking.

Le jour marqué étant venu, une prodigieuse quantité de peuple sortit hors des murs: plusieurs se disoient le dernier adieu, comme devant périr dans peu d'heures. Il n'y eut presque que l'Empereur qui montra de la fermeté, & qui ne voulut point sortir de son Palais. La journée fatale étant arrivée, la frayeur redoubla, mais cette journée s'étant écoulée sans que le moindre tremblement se fût fait sentir, la fureur & la colere succéderent à la terreur : le peuple vouloit mettre en piéces le faux Prophéte. L'Empereur se contenta de l'exiler, en le faisant avertir sérieusement, que s'il retomboit jamais dans un pareil fanatisme, il le feroit mourir aussitôt.

Des lettres venues récemment de Maçao, nous avertissent de

nous tenir sur nos gardes, au sujet d'un événement bien plus considérable, & qui pouvoit avoir des suites funestes. Parmi quelques Missionnaires arrivés à Macao, se trouverent deux Jésuites Allemands destinés pour la Mission du Royaume de *Tong king*. Après quelques mois de résidence à Macao, ils se mirent en route. Ils étoient déja sur les confins de cet Empire, & prêt d'entrer dans les terres du *Tong king*, lorsqu'ils furent reconnus pour Européans, & arrêtés avec ceux qui les conduisoient. On les déféra aussitôt au Viceroi de Canton, & cependant on les mit en prison, où l'un d'eux est mort au bout de 40 jours. J'ignore ce qui a été ordonné de l'autre.

Ce que je sçais, c'est que le Viceroi a publié un écrit terrible

contre la Religion, & a donné ordre qu'on forçât par la voie des tourmens le principal conducteur des deux Miſſionnaires, à déclarer quels ſont les autres Européans qui ſont entrés dans les Provinces. Ce conducteur ſe nomme Auguſtin *Hoang*. C'eſt un Chrétien plein de zéle & parfaitement inſtruit des vérités de la Religion. Mais s'il manquoit de fermeté, il pourroit découvrir bien des Miſſionnaires. Il en a introduit pluſieurs dans les Provinces, & je ſuis de ce nombre. Cependant, comme il y a pluſieurs mois que ceci eſt arrivé, & que nos Miſſionnaires qui ſont à Péking ne nous ont donné aucun avis, il eſt à croire que le Viceroi n'en aura point informé la Cour, & que cet événement n'aura pas d'autres ſuites.

Voilà, mon Révérend Pere, ce que j'ai pû apprendre touchant la Mission de la Capitale. J'ignore entiérement ce qui concerne les Missions de nos Peres Portugais, soit à Péking, soit dans les Provinces, & je ne sçais encore qu'imparfaitement ce qui se passe dans les Missions de nos Peres François. Je sçais en général, que le Pere le Févre accompagné d'un Jésuite Chinois à sa Mission dans la Province de *Kiang si;* des Lettres récentes du P. Baborier qui travaille dans une autre Province, nous apprennent qu'en huit à neuf mois il a baptisé 572 personnes, & à entendu les Confessions de 4631 Néophytes. Je suis un peu mieux instruit des Missions de la vaste Province du *Hou quang* que j'ai parcourue, & où nous sommes actuellement cinq Jésuites Fran-

çois. Pour vous donner une idée de la maniere dont on y travaille, je vous rapporterai en peu de mots ce que j'ai vû sur ma route.

A l'embouchure d'une riviere assez considérable, qui se jette dans le grand fleuve *Kiang*, est un gros bourg nommé *Han keou*, dont je vous ai déja parlé, où il y a un bon nombre de Néophytes. Ce bourg est un port considérable, où abordent chaque jour des milliers de barques, dont plusieurs appartiennent à des Chrétiens. Le P. Dugad qui est entré depuis deux ans dans cette Province, a soin des Chrétiens du bourg & des barques. De tems en tems il va sur le soir chez un Chrétien des plus considérables du lieu, où il est sûrement pour vaquer aux fonctions de son ministere. Pour ce qui est des barques, il ne peut guéres s'y

rendre que pendant la nuit, pour y entendre les Confessions, instruire ou baptiser les Catéchuménes, & célébrer le saint Sacrifice de la Messe. Aussitôt que le jour approche, il lui faut remonter sur sa barque, où il demeure presque continuellement, sur-tout pendant le jour.

Le P. des Robert a soin des Chrétiens qui se trouvent en remontant la riviere de l'Orient jusqu'à l'Occident. Il est environ neuf mois à parcourir chaque année ses Chrétientés. Comme cette Province est arrosée d'un prodigieux nombre de rivieres, & que c'est sur leurs bords que sont la plûpart des villes & des villages, il fait peu de chemin par terre.

Lorsqu'il arrive dans un lieu où il y a des Chrétiens, il envoie devant lui son Catéchiste,

pour en informer le principal Chrétien ; celui-ci avertit tous les autres Chrétiens qui s'assemblent chez lui, & le Missionnaire s'y rend sur le soir. Comme il ne peut les visiter qu'une ou deux fois par an, il trouve bien de l'ouvrage. Il faut qu'il baptise, qu'il entende les Confessions, qu'il discute plusieurs affaires, qu'il réponde à une infinité de questions, & qu'il s'arrange de telle sorte, qu'il puisse remonter sur sa Barque au point du jour. Ce travail continué pendant presque toute l'année, ne laisse pas d'être fort pénible, mais apparemment que le zéle qui le fait entreprendre, le rend doux & agréable. Je ne puis pas encore en parler par expérience.

Le Pere Bataillé a le district le plus étendu, le plus difficile, &

où il y a le plus de riſques. A peine peut-il en un an parcourir chacune de ſes Chrétientés ; une partie étant dans la Province de *Ho nan*, qui n'eſt point coupée de rivieres, comme celle du *Hou quang*, il eſt obligé de marcher pendant le jour, & de faire ſouvent ſept à huit lieues : quand il arrive le ſoir bien fatigué, il lui faut paſſer la nuit à adminiſtrer les Sacremens, pour ſe retirer avant la pointe du jour. Voilà, mon Révérend Pere, tout le ſecours qu'il peut donner une ſeule fois l'année à ſes Chrétiens, dont néanmoins la plus grande partie ſe ſoûtient, & pratique conſtamment tous les devoirs du Chriſtianiſme.

Quand ces bons Néophytes nous entendent dire, qu'il n'y a point de Village en Europe, où l'on ne diſe au moins une Meſſe,

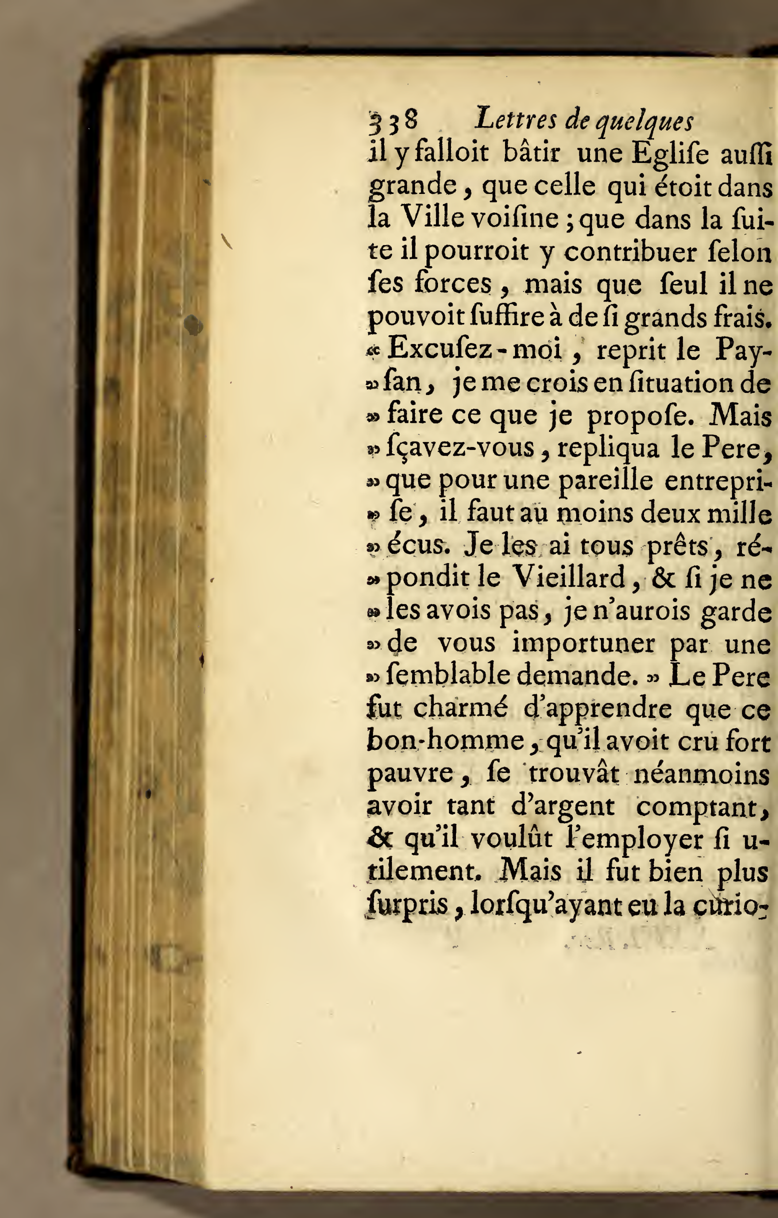
& qu'on en célébre un très-grand nombre dans chaque Ville, ils ne doutent point que tous les Européans ne ſoient des Saints. Ils nous demandent quelquefois, ſi l'on trouve quelque mauvais Chrétien en Europe; s'il y en a qui volent, qui s'emportent, qui ſe livrent à l'intempérance ou à l'impureté, &c? Que leur répondre, mon Révérend Pere? faut-il leur dire, ce qui n'eſt que trop vrai, qu'il s'y commet des crimes que peut-être le Paganiſme ignore; & que malgré les ſecours abondans & continuels, un Européan, qui à chaque moment ſe ſent rappellé à ſon devoir, eſt ſouvent moins Chrétien que ce pauvre Chinois, qui ne peut s'approcher des Sacremens qu'une ſeule fois pendant l'année.

Je finirai cette Lettre, mon Révérend Pere, par deux ou

trois

trois traits de ces nouveaux Fidéles, que j'ai appris sur ma route, & dont certainement vous serez édifié. Je tiens le premier du Missionnaire même qui en a été témoin.

Un Vieillard vint un jour le trouver, pour lui représenter l'extrême desir qu'il avoit, qu'on construisît une Eglise dans son Village. « Votre zéle est louable, lui dit le Missionnaire, » mais je n'ai pas maintenant de » quoi fournir à une pareille dépense. Je prétends bien la faire » moi-même, repartit le Villageois. » Le Missionnaire accoûtumé à le voir depuis plusieurs années mener une vie très-pauvre, le crut hors d'état d'accomplir ce qu'il promettoit; il loua de nouveau ses bonnes intentions, en lui représentant que son Village étant très-considérable,


il y falloit bâtir une Eglise aussi grande, que celle qui étoit dans la Ville voisine; que dans la suite il pourroit y contribuer selon ses forces, mais que seul il ne pouvoit suffire à de si grands frais. « Excusez-moi, reprit le Paysan, je me crois en situation de » faire ce que je propose. Mais » sçavez-vous, repliqua le Pere, » que pour une pareille entreprise, il faut au moins deux mille » écus. Je les ai tous prêts, répondit le Vieillard, & si je ne » les avois pas, je n'aurois garde » de vous importuner par une » semblable demande. » Le Pere fut charmé d'apprendre que ce bon-homme, qu'il avoit cru fort pauvre, se trouvât néanmoins avoir tant d'argent comptant, & qu'il voulût l'employer si utilement. Mais il fut bien plus surpris, lorsqu'ayant eu la curio-

sité de demander à ce Villageois, comment il avoit pu se procurer cette somme, il répondit ingenuement, que depuis 40 ans qu'il avoit conçu ce dessein, il retranchoit de sa nourriture, & de son vêtement tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire, afin d'avoir la consolation avant de mourir, de laisser dans son Village une Eglise élevée à l'honneur du vrai Dieu.

Ce bon Laboureur avoit un enfant, auquel il avoit inspiré une égale ferveur, & qui ne venoit jamais à l'Eglise, qu'il ne priât le Missionnaire de lui donner quelques instructions, pour l'animer à bien remplir ses devoirs de Chrétien. Cet enfant n'avoit que 15 ans, lorsqu'il tomba dangereusement malade. Le Médecin qui fut appellé, lui donna mal à propos un remède, qui fit bientôt

déſeſpérer de ſa vie. Pluſieurs Infidéles amis du Pere de ce jeune-homme, vinrent chez lui, & le preſſerent d'avoir recours à certaines cérémonies ſuperſtitieuſes, qu'ils aſſuroient être infaillibles pour tirer ſon fils des portes de la mort où il étoit. Le Pere aimoit paſſionnément ce fils, & étoit inconſolable de le perdre. Peut-être auroit-il ſuccombé à une tentation ſi délicate: Mais Dieu l'affermit bientôt par la bouche même de ſon fils mourant. Ce jeune-homme n'eut pas plûtôt entendu le conſeil qu'on donnoit à ſon pere, que recueillant tout ce qui lui reſtoit de forces, il s'écria : « Laiſſez-» moi mourir, mon pére, laiſſez-» moi mourir, & donnez-vous » bien de garde de faire aucune » choſe qui ſoit ſuſpecte de la » moindre ſuperſtition. » Peu

après il mourut, & alla recevoir au Ciel la récompense d'une foi si pure.

La plûpart de nos Chrétiens ont une foi très-vive, qui leur attire souvent de la part du Seigneur une protection & des secours, où l'on ne peut guéres s'empêcher de reconnoître du prodige. Dans la Province du *Tche kiang* proche du *Ming ho*, le feu prit dans un Village, & avoit déja consumé plusieurs maisons. Les Habitans, la plûpart Infidéles, couroient de tous côtés dans les rues, conjurant sans cesse leurs Idoles d'arrêter l'incendie. Parmi eux étoit un Chrétien fort pauvre, dont la maison étoit située au milieu de celles des Infidéles. Il s'adressoit au vrai Dieu, & le supplioit d'avoir pitié de sa misere; cependant le feu gagnoit toujours. La maison voisine de

celle du Chrétien brûloit déja, lorſqu'il s'éleva plusieurs étincelles de feu, qui reſpectant cette maiſon paſſerent par-deſſus, & allerent embraſer celle qui étoit de l'autre côté. Le feu continua encore du tems, & la maiſon du bon Néophyte fut entiérement préſervée des flammes, & ſubſiſta ſeule au milieu de toutes les autres qui furent réduites en cendres. Le Pere Porquet qui a été témoin de cet événement, & qui me l'a raconté, m'a ajoûté qu'à cette occaſion il avoit Baptiſé cinquante Infidéles, qui embraſſerent le Chriſtianiſme.

Voici un autre trait plus récent de la charité qui regne parmi nos Chrétiens : le Pere Labbe qui eſt dans la Province de *Kiang ſi* vient de nous l'écrire. Une maladie contagieuſe faiſoit les plus grands ravages dans un Village

de cette Province : il n'y eut que les Chrétiens qui n'en furent point attaqués. C'étoit alors le tems de la récolte, & les Infidéles couroient risque de la voir périr. Les Chrétiens non seulement assisterent les Infidéles dans leurs maladies, mais de plus ils recueillirent leurs grains, & les mirent en sûreté : & comme eux seuls ne pouvoient pas suffire à tant de travail, ils appellerent d'autres Chrétiens, qui vinrent de trois lieues pour les aider. Il est à présumer qu'une charité si désintéressée & si universelle touchera le cœur des Idolâtres, & en engagera plusieurs à embrasser une Religion, qui inspire des sentimens si beaux, & des actions si pleines de désintéressement & de générosité.

Cette nombreuse famille de Princes & de Princesses du Sang

qui ont tant souffert dans l'exil le plus rigoureux sans s'être jamais démentis, continuent de donner de grands exemples de la constance & de la pureté de leur foi. Loin de se rendre aux grands avantages qu'on leur proposoit, s'ils vouloient renoncer à une Religion qui leur a attiré tant de souffrances, nous apprenons de Péking, que leur ferveur est toujours la même. L'Empereur regnant à en quelque sorte adouci leurs maux, en les rappellant de leur exil, mais ils ne sont pas moins dans la misere, par le refus qu'on a fait de les remettre en possession de leurs biens, & des prérogatives que leur donne leur naissance. Ils sont tous à Péking, où ils charment les Chrétiens par leur piété, & où ils édifient les Infidéles témoins de leur courage & de leur patience.

Vous voyez, mon Révérend Pere, que je ne vous rapporte que ce que j'ai appris des autres Missionnaires, que j'ai pû entretenir: Viendra un tẽms, où, devenu plus ancien dans la Mission, je serai en état de vous faire part de ce qui se fera passé sous mes yeux. Rien ne peut s'ajoûter au respectueux dévouement avec lequel je suis, &c.





LETTRE
DU PERE
DE NEUVIALLE,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

Au Pere BRISSON, *de la même Compagnie.*



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Quels remercimens ne vous dois-je pas des empreſſemens de votre zéle, & de la ſin-

guliere attention que vous avez pour un pauvre Montagnard ! Ces montagnes presque inaccessibles que j'habite, toutes affreuses qu'elles sont, me deviennent très-agréables par la nombreuse & fervente Chrétienté qui s'y est formée : elle s'accroît tous les jours, & je compte depuis quelque tems quatre à cinq cent nouveaux Fidéles, qui ont augmenté le troupeau que la Divine Providence m'a confié. J'en suis en partie redevable aux libéralités des Personnes zélées pour la conversion des Infidéles, qui m'envoient chaque année par votre canal, ce qui est nécessaire à l'entretien de quelques Catéchistes ; car vous sçavez que la Foi s'étend plus ou moins, à proportion du nombre de Catéchistes qu'on peut entretenir.

Ne croyez donc pas, mon Révérend Pere, que je ſois dans un pays perdu, & ceſſez de me plaindre. Je ſuis même mieux que vous ne penſez, ſur-tout, ſi vous comparez ma ſituation, avec celle de nos Miſſionnaires, qui cultivent les Chrétientés répandues dans la vaſte Province du *Hou quang*. Ils paſſent leur vie dans de petites barques, & outre les incommodités d'une ſemblable demeure, ils ſont ſans ceſſe expoſés aux périls des naufrages, & aux inſultes des Infidéles. Pour moi, j'habite la terre ferme, & ma Miſſion eſt partagée entre le dehors & le dedans des montagnes; mais dans les triſtes circonſtances où nous ſommes, c'eſt dans les montagnes qu'eſt ma réſidence la plus longue, & qu'il y a le plus à travailler.

Je vous ai fait part de la per-

ſécution que j'eſſuiai l'année derniere ; il s'eſt élevé depuis un nouvel orage : la ſéchereſſe étant très-grande, & les ſemences ne pouvant ſe faire, les Infidéles s'ameuterent enſemble, ils environnerent la maiſon d'un Chrétien établi Chef de leur Bourgade, prétendant le contraindre à contribuer aux frais des proceſſions, qu'ils devoient faire en l'honneur de leur Idole, afin d'en obtenir de la pluie. Le Chrétien rejettant bien loin leur propoſition, indiqua à tous les Chrétiens de ſon diſtrict des prieres, pour implorer l'aſſiſtance du vrai Dieu. Les Infidéles irrités de ce refus, allerent en foule le dénoncer au Mandarin, qui le fit arrêter, lui fit donner une cruelle baſtonnade, & le dépouilla de l'autorité qu'il avoit dans la bourgade. On s'attendit aux plus

exactes perquifitions de tous ceux qui ont embraffé la Loi Chrétienne, & l'on ne fe trompa point.

Des avis qui me vinrent de *Péking*, ne me laifferent pas douter qu'il n'y eût encore des ordres donnés dans toutes les Provinces pour y faire les recherches les plus féveres. On m'informoit que dans la Province du *Chan tong* l'on avoit arrêté un Miffionnaire, & avec lui neuf de fes Néophytes, & qu'ils avoient été conduits au Tribunal des Crimes. Notre Mandarin n'avoit pas befoin d'un nouvel ordre, pour être excité à de femblables recherches, il n'y eft que trop difpofé par la haine qu'il porte à notre Sainte Religion. Ce fut donc une néceffité pour moi, de me tenir caché pendant quelque tems, même à l'égard de mes Chrétiens, de crainte

que par l'imprudence de quelques-uns d'eux, on ne vînt à découvrir le lieu de ma retraite. Je me retirai vers un endroit, où renfermé tout le jour dans une cabanne couverte de paille, j'avois des Néophytes affidés, qui étoient extrémement attentifs à ce qui se passoit, pour venir m'en avertir. Auprès de ma cabanne étoit un bois épais, où je pouvois me réfugier, au cas que les Officiers des Tribunaux cherchassent à me rendre visite. J'errois donc avec les Ours dont il y a un grand nombre dans ces montagnes. Il est très-dangereux d'y marcher la nuit, ou de s'y enfoncer tout seul pendant le jour. Malheureusement il y avoit trois mois que ma santé étoit assez mauvaise, mes jambes s'étoient extraordinairement enflées, & il s'y étoit formé jusqu'à sept ab-

cès, d'où découloit une eau roussâtre qui me causoit de vives douleurs. J'avois un reste d'onguent divin que j'y appliquai plusieurs fois: sans doute qu'il avoit perdu toute sa force, car il y avoit bien quarante ans qu'il avoit été apporté à la Chine. J'attribue mon mal aux torrens que j'ai souvent à traverser, qui roulent des eaux vénéneuses. Il semble que l'état où je me trouvois, ne me permettoit guéres d'aller chercher un asile dans les bois voisins, & sur des montagnes fort escarpées cependant, le croirez-vous? ce que les onguents n'avoient pû faire depuis plus de deux mois, ma fuite précipitée l'a fait: après avoir marché deux lieues pendant la nuit, la pluie continuellement sur le corps, & grimpant comme je pouvois ces hautes montagnes,

je trouvai mes jambes desenflées ; & mes playes à demi-guéries. Voilà une recette, que vous ne trouverez pas sans doute dans nos livres de Pharmacie Européanne.

Je vous fais part de mes peines, mon Révérend Pere, mais elles sont bien légeres, si on les compare avec les consolations que je reçois journellement, de l'innocence & de la ferveur de mes Néophytes ; les instructions se font, & les Sacremens s'administrent dans mon Eglise, avec autant d'édification que dans les Paroisses les mieux réglées de l'Europe. Les prieres qui sont à leur usage, sont fort belles, & fort amples ; hommes & femmes, ils les sçavent toutes par cœur. Leurs Heures contiennent plusieurs Pratiques de Dévotion, qu'on a tirées avec choix des

Heures Françoiſes, Allemandes, Italiennes, & Portugaiſes. Ils récitent fort ſouvent le Roſaire, avec les prieres qui précédent chaque dixaine. L'ordre eſt réglé pour la priere qui ſe fait tous les ſoirs en commun dans chaque famille. Quand ils reviennent de leurs travaux qui ſont pénibles, parce que n'étant pas poſſible de ſe ſervir de beſtiaux ſur ces hautes montagnes, le labour doit ſe faire à force de bras, toute la famille s'aſſemble, on allume une lampe ou un cierge, & l'on brûle des parfums devant la ſainte Image, qui eſt expoſée dans le lieu le plus honorable de la maiſon. L'un d'eux entonne la priere, & les autres ſuivent du même ton, poſément & avec un grand reſpect. Pendant le cours de leurs prieres, tantôt ils ſe proſternent, tantôt

ils inclinent la tête, ſoit en ſigne d'adoration, ſoit pour exprimer la douleur qu'ils conçoivent de leurs péchés. Rien, je vous avoue, n'eſt plus conſolant pour moi, lorſque je vais pendant la nuit viſiter les malades, que d'entendre ces bonnes gens faire retentir l'air des louanges du Seigneur, car les prieres ſe récitent à haute voix, à peu près comme on pſalmodie dans nos chœurs.

J'ai célébré cette année la Fête de la Canoniſation de ſaint François Regis. Nous l'avons choiſi pour le Patron de nos Montagnes, & j'eſpere que ce grand Saint, qui a tant opéré, & qui opere encore tant de miracles dans les montagnes de France, daignera prendre celles-ci ſous ſa protection. Tout s'eſt paſſé avec une grande édifica-

tion, & avec un auſſi grand concours, que peuvent le permettre les précautions qu'on eſt obligé de prendre. Toute la nuit ſe paſſa en prieres & en inſtructions, car ce n'eſt que pendant la nuit que la prudence me permet d'aſſembler nos Chrétiens. Une grande Image du Saint fut expoſée, on chanta les Litanies que j'ai compoſées en ſon honneur; il y eut auſſi trois ſermons; un ſur la Confeſſion, un ſur la Communion, & un Panégyrique du Saint. Après la Meſſe je diſtribuai des médailles du Saint, & de ſes images que j'avois bénies en grande cérémonie, pour inſpirer le reſpect qui leur eſt dû. Je leur diſtribuai pareillement des copies de la Bulle qui accorde des Indulgences, que j'avois traduite en leur langue, où j'avois ajoûté une courte explication.

Le Pere Labbe qui a pénétré le premier dans ces montagnes, & qui en a été tiré pour être notre Supérieur Général, avoit projetté d'y établir la Congrégation du saint Sacrement, sur le modéle de celle de Péking qui est très-florissante; j'ai exécuté ce projet sur lequel, il a plû au Seigneur de répandre ses plus abondantes bénédictions. Cette Congrégation comprend ce que plusieurs Congrégations de France ont de plus édifiant. On n'y admet que les plus fervens, & après qu'ils ont rempli un certain tems d'épreuves. On n'y est reçu qu'après une Confession générale, à laquelle on s'est préparé pendant un mois, par une recherche exacte de toutes ses fautes, & par divers exercices de piété. Je puis vous assurer que ces confessions se font avec au-

tant d'exactitude, de détail, & de componction qu'on peut l'attendre des Fidéles d'Europe les mieux instruits. Chacun des Congréganistes a ses fonctions particulieres ; les uns président au culte du S. Sacrement, de la Messe, des cérémonies de l'Eglise, des prieres, &c. D'autres sont chargés de l'instruction des nouveaux Chrétiens & des jeunes gens. Il y en a qui ont soin d'assister les moribonds dans leurs besoins spirituels & temporels, de présider aux enterremens, aux exécutions testamentaires, aux prieres qu'ils leur ménagent après leur mort par des billets imprimés qui s'envoyent à tous les Chrétiens, même à ceux des autres Provinces, pour demander leurs suffrages. Quelques-uns sont établis pour combattre les super-

stitions des Infidéles, & leur enseigner les vérités de la Foi. Quelques autres, pour exhorter & ranimer ceux dont la piété s'est affoiblie, ou qui sont de mauvais exemple; pour veiller aux mariages, empêcher qu'on n'en contracte avec les Infidéles, & qu'il ne s'y fasse rien contre l'esprit de l'Eglise.

Ces fonctions ainsi partagées contribuent beaucoup à maintenir la ferveur parmi nos Chrétiens. Mais ce qui produit le plus de fruit, c'est l'assistance des moribonds, & l'instruction de la jeunesse. Dans chaque quartier, il y a des Chrétiens chargés d'avertir, lorsque quelqu'un est attaqué d'une maladie dangereuse. Aussi-tôt ceux qui doivent assister les moribonds, se rendent dans la maison du malade. Ils ont des instructions propres à l'ex-

horter, à le diſpoſer aux Sacremens, & à demander pour lui au Seigneur la grace d'une ſainte mort. Enſuite on vient me chercher pour lui adminiſtrer les derniers Sacremens.

Je vous avoue, mon R. P. que j'ai été mis cette année à une rude épreuve, par la quantité de malades que j'ai eus à viſiter, & par l'impoſſibilité où j'étois de me ſoutenir ſur mes piés. Quelques-uns de mes Néophytes me portoient ſur une eſpéce de brancard, qu'ils avoient dreſſés. Les chemins ſont d'ordinaire ſi étroits, que ſouvent nous étions expoſés à tomber dans d'affreux précipices : d'autrefois ces montagnes ſont ſi roides & ſi eſcarpées, que j'avois les pieds en haut & la tête en bas. Ce qui me touchois le plus, c'étoit la fatigue que je cauſois à ces charita-

bles Néophytes. Je leur en témoignois ma peine, ils me répondoient que je les offensois de parler de la sorte, & ils m'opposoient ce que notre Seigneur a souffert pour leur salut, en montant au Calvaire.

Quand j'arrive chez le malade, je le trouve bien disposé à recevoir les Sacremens qui s'administrent avec une grande édification, & avec autant de décence que peut le permettre la pauvreté des maisons.

Les Chrétiens n'abandonnent point le malade jusqu'au dernier soupir. Ce n'est pendant tout ce tems-là qu'exhortations touchantes, dévotes aspirations, & prieres qui se font devant un Crucifix, placé entre le cierge béni & la profession de Foi du moribond, & devant une image de l'Immaculée Conception.

Quand le malade eſt mort, ſes funérailles ſe font avec beaucoup de piété; on annonce les vérités de la Foi aux parens ou voiſins Infidéles qui y aſſiſtent, & ſouvent la mort d'un Chrétien donne lieu à la converſion de pluſieurs Idolâtres.

L'inſtruction de la jeuneſſe eſt une autre bonne œuvre, dont on recueille de grands fruits. Outre l'inſtruction commune, il y a dans chaque quartier des Catéchiſtes ou d'anciens Chrétiens, qui raſſemblent les jeunes gens depuis 8 ans juſqu'à 18 ou 20 ans. Tous ſe rendent à l'Egliſe, qui paſſe dans l'eſprit des Infidéles pour une école. Chacun eſt obligé de rendre compte de ce qu'il a dû apprendre le mois précédent, enſuite on explique quelques articles de la Foi, & on les interroge ſur ce qui a été

expliqué. Je donne des prix à ceux qui se sont distingués par leurs réponses. Ces prix, sont des Chapelets, des Médailles, des Croix, des Images, &c. qui servent à les piquer d'émulation. Il y en a parmi eux, qui passeroient pour des prodiges dans nos Colléges.

Généralement parlant, tous nos Chrétiens ont la plus grande ardeur à apprendre les prieres par cœur. On en voit qui ne sçachant pas lire, louent des maîtres pour les leur apprendre, & tout pauvres qu'ils sont, ils leur donnent sans peine ce qu'ils gagnent en une journée de travail. Les austérités, les ceintures de fer, & les autres instrumens de pénitence sont parmi eux d'un usage ordinaire ; leur vie pourroit passer pour un jeûne continuel : cependant outre les jeûnes de l'E-

glise qu'ils obſervent exactement, la plûpart jeûnent encore le mercredi en l'honneur de S. Joſeph Patron de la Chine, le vendredi en l'honneur de la Paſſion, & le ſamedi en l'honneur de la ſainte Vierge, envers laquelle ils ont la plus tendre dévotion. Si j'avois dequoi fonder un Monaſtere, il ſeroit bientôt rempli de Vierges ferventes. On voit pluſieurs gens mariés qui vivent comme freres & ſœurs. Du reſte, ils ne regardent pas ces macérations de la chair comme une grande œuvre de ſurérogation. On les voit ſouvent, après leur Confeſſion, prier qu'on leur impoſe pour pénitence des jeûnes & des diſciplines.

Quand je ſuis à ma réſidence ordinaire, il n'y a point de jour qui ne s'y rendent pluſieurs Chrétiens, pour écouter l'inſtru-

ction ou pour se confesser. De grand matin on fait les prieres particulieres en commun, lesquelles sont suivies d'une instruction pour les préparer au saint Sacrifice de la Messe. Cette instruction se fait par demandes & par réponses, sur les principaux mysteres de la Foi, & sur la Confession, la Communion & la Messe. L'un d'eux récite les demandes, & les autres y répondent. Après quoi je monte à l'Autel; au *Sanctus*, un des Assistans explique la grandeur du Mystere qui est prêt de s'opérer; à l'Elévation de l'Hostie & du Calice & pour se préparer à la Communion, on se prosterne jusqu'à terre en adorant les cinq playes de Notre Seigneur existant réellement sur l'Autel, & on y joint plusieurs Actes de Contrition, de Foi, d'Espéran-

ce, de Charité, d'humilité, &c. Tout finit par des actions de graces : tel est l'ordre qui s'observe tous les jours; les Fêtes & les Dimanches, la priere après la Messe est plus longue, & on la varie selon l'esprit des Fêtes.

C'est une régle établie dans cette Mission, que tous les Chrétiens sçachent par cœur le Catéchisme. Pour m'assurer qu'ils ne l'ont point oublié, ils sont obligés de le réciter deux fois chaque année. On prend le tems que ceux de chaque quartier doivent se Confesser, selon le rang qui lui est assigné. Un Catéchiste les interroge, il donne un billet à ceux qui le récitent sans faute, & il le refuse à ceux qui ne le sçavent qu'imparfaitement. Les premiers viennent me présenter leur billet. Le refus qu'on fait aux seconds les cou-

vre de confusion : ils ne paroissent devant moi que les larmes aux yeux, & ils ont à essuyer une réprimande proportionnée à leur âge & à leur condition, c'est ce qui les rend tous très-attentifs à ne pas oublier le Catéchisme : souvent ils le chantent en travaillant à la terre.

Comme l'éloignement de l'Eglise, & les circonstances critiques où nous nous trouvons, ne permettent pas à tous les Fidéles de s'y rendre toutes les Fêtes & les Dimanches, il y a dans chaque quartier un Catéchiste ou un ancien Chrétien, qui les rassemble ces jours-là. On y fait les prieres ordinaires, & on y entend une instruction. Ces montagnes sont partagées en quatorze quartiers. Le troisiéme jeudi de chaque mois, il y a assemblée extraordinaire pour la Fête du

ſaint Sacrement, & on diſtribue ce jour-là les ſentences du mois, c'eſt-à-dire, un petit billet qui contient le nom du Saint, qu'ils doivent principalement honorer & invoquer chaque jour du mois, une ſentence de l'Ecriture ou des Peres qu'ils doivent méditer, & une vertu particuliere qu'ils ont à pratiquer. La même choſe s'obſerve pour les femmes le troiſiéme ſamedi de chaque mois. J'ai deux Egliſes ſéparées, les femmes ne mettent jamais les pieds dans celle où je fais ma réſidence, elles s'aſſemblent dans l'Egliſe qui leur eſt propre les mercredis & les ſamedis. On y garde le même ordre qu'aux aſſemblées des hommes.

Maintenant ſi vous ſouhaittez ſçavoir la nature & les qualités du Pays que nous habitons, il

eſt aiſé de vous ſatisfaire. Nos montagnes ſont en de certains endroits des rochers ſtériles ; en d'autres, elles ſont couvertes de gros arbres fort épais. C'eſt ſur celles-ci qu'on ſéme, après avoir abattu les arbres & défriché la terre. Vous jugez aſſez combien ce travail eſt long & pénible. C'eſt ici qu'il eſt permis de dire qu'on voit des montagnes ſans vallée. L'entre-deux de ces montagnes ne conſiſte qu'en de grandes ravines pleines de rochers. Il faut ſemer un grand terrain pour la ſubſiſtance d'une ſeule famille. Le bled n'y vient guéres bien, & le grain en eſt fort petit; ce qui y croît le mieux, c'eſt le bled d'Inde, & une autre ſorte de grain dont je n'ai point vu d'eſpéce en France. Il reſſemble en quelque choſe à notre gros mil, on l'appelle

Cao leang. Ces deux eſpéces de grain ſervent de nourriture ordinaire à nos Montagnards.

L'année que je pénétrai dans ces montagnes, on avoit fait une mauvaiſe récolte, & la miſere étoit extrême. On y vivoit de racines, d'herbes ſauvages, & ſur-tout de racines de fougere. On les faiſoit ſécher au ſoleil, afin de pouvoir les moudre, car ici chaque famille à ſon moulin, il conſiſte en deux pierres rondes, leſquelles ont des entaillures en-dedans les unes ſur les autres, qu'on tourne à force de bras, ou avec le ſecours d'un âne, quand on eſt aſſez riche pour l'avoir. Ces racines ſéches ſe réduiſent en farine, & l'on en fait une eſpéce de bouillie. Quand les Chrétiens entrerent dans ces montagnes, toutes celles où l'on pouvoit ſemer, étoient

couvertes de grands arbres : on en a tant abattu, qu'il n'en reste plus maintenant sur la plûpart que les troncs. On y trouve encore beaucoup de bois, mais ils sont sur des montagnes presque inaccessibles: les arbres que cette terre produit, sont des chênes, des peupliers, des charmes, & plusieurs autres espéces que nous n'avons point en France: Il y a peu d'arbres fruitiers, & ils ne produisent que des fruits dont le goût est sauvage & très désagréable; il en est de même des fleurs, qui n'ont nulle odeur, pas même la violette. Il faut excepter une espéce de lys blanc & la chévrefeuille; ce sont les seules fleurs qui soient odoriférantes.

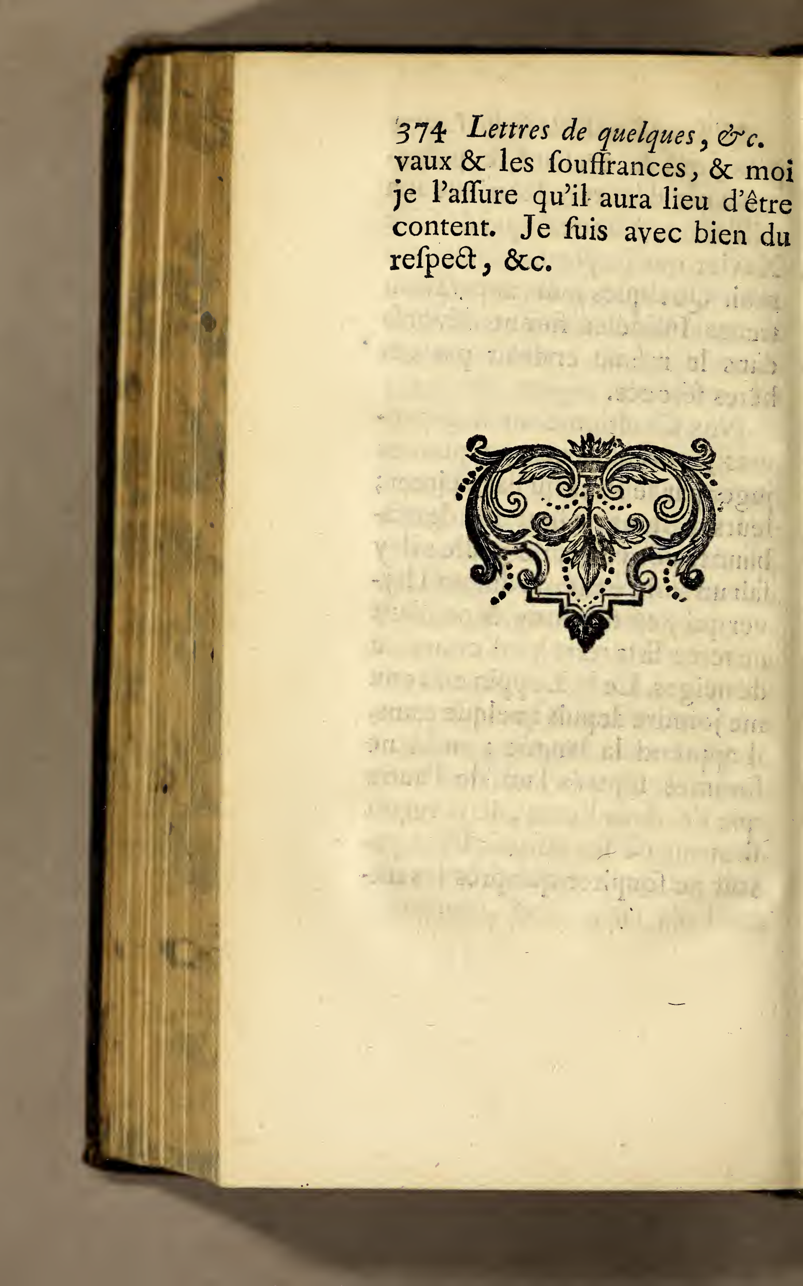
Pour ce qui est des animaux, ils sont en quantité dans ces montagnes; on y trouve des Ecureuils, des Singes, des Renards,

des Chats ſauvages, des Serpens, mais pas plus gros qu'en France, des Faiſans de pluſieurs eſpéces, des Perdrix griſes fort petites, des Tourterelles, pluſieurs ſortes d'oiſeaux d'un beau plumage & de toutes ſortes de couleurs ; il y en a de rouges, de bleus, de verds, de jaunes, de blancs, de noirs ; il n'y a point de Perroquets. Les bêtes fauves y abondent : On y trouve des Ours, des Tygres, des Cerfs, des Chevreuils, des Sangliers, des Porcs-épics, & une eſpéce de Cheval ſauvage fort petit. J'ai mangé de l'ours, ſa chair eſt fort graſſe & dégoûtante. Le cerf & le chevreuil ont le même goût que ceux de France. Le faiſan y eſt bon, la perdrix fort maigre ; je n'ai point mangé de la chair de Tygre, mais étant en chemin avec un ſeul Chrétien, j'en vis un de bien

près, qui ſe dreſſant ſe prépa-roit à me dévorer. J'attribue ma délivrance à une relique de ſaint Xavier que je porte toujours ſur moi. Quelques jours auparavant trente Infidéles furent dévorés dans le même endroit par ces bêtes féroces.

Nos Chrétiens ſont très-pauvres, comme vous en pouvez juger par le Pays qu'ils habitent; leurs maiſons ne ſont que des cabannes couvertes de paille: il y fait un froid extrême durant l'hyver qui y eſt fort long, & pendant ce tems-là la terre y eſt couverte de neiges. Le P. Loppin eſt venu me joindre depuis quelque tems, il apprend la langue; nous ne ſommes ſéparés l'un de l'autre que de deux lieues, & je reçois ſouvent de ſes viſites. Il me paroît ne ſoupirer qu'après les tra-

vaux & les souffrances, & moi je l'assure qu'il aura lieu d'être content. Je suis avec bien du respect, &c.





LETTRE DU PERE DESROBERT, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

Au même.

A Pe tsiuen chan, dans la Province de *Hou quang*, en l'année 1741.



MON REVEREND PERE.

Pax Christi.

VOUS me demandez avec tant d'empressement de quelle maniere nous cultivons les diverses Chrétientés répandues

dans cette vaste étendue de pays, qui composent le district de chacune de nos Missions, que je me fais un devoir & un plaisir de vous satisfaire. Vous sçavez déja que dans ce tems de persécution, nous sommes obligés de nous tenir cachés, & pour cela de passer le jour dans des Barques couvertes, & de n'exercer le plus ordinairement nos fonctions que pendant le silence de la nuit. Le simple détail que je vais faire de mes continuelles excursions, durant le cours d'environ une année, vous mettra au fait de nos travaux, & du soin que nous prenons pour entretenir les anciens Chrétiens dans la ferveur, & pour faire entrer dans le bercail de Jesus-Christ le plus grand nombre d'Infidéles qu'il nous est possible.

M'étant embarqué le premier

d'Octobre de l'année 1739. pour parcourir les différens endroits où il y a de Chrétiens, j'étois encore en route le premier Janvier 1740. n'ayant pu faire que la troisiéme partie de mes visites; je sortois d'un canton où j'avois trouvé un bon nombre de Fidéles pleins de piété & de ferveur. J'en confessai quatre-vingt-un, & soixante-dix-huit communiérent aux trois Messes que je célébrai la nuit de Noël: Je ne manquai pas d'occupation les jours suivants; & l'année révolue je trouvai que j'avois entendu les Confessions de 1769 Néophytes, que j'en avois communié 1734. & conféré le Baptême à 313. dont 160 étoient Adultes.

Le premier de Janvier je fis environ 20 Lys * en faveur d'une famille Chrétienne, à laquelle

* Dix Lys font une lieue.

j'adminiſtrai les Sacremens, j'y baptiſai un adulte. Dès le grand matin je rentrai dans ma Barque, & après avoir fait 50 à 60 Lys j'abordai à une contrée où m'attendoient douze Chrétiens qui participerent aux Sacremens. De-là je me rendis à une autre Miſſion, où j'eus à travailler pendant 16 nuits. Il s'y trouva 163 Chrétiens qui ſe rendirent exactement à mes inſtructions, ſe confeſſerent, & participerent à la Table Euchariſtique, 37. reçurent le Baptême dont 28. étoient Adultes.

Le croirez-vous, mon Révérend Pere, que le Démon eſt quelquefois forcé de nous ſervir de Catéchiſte ? Il faut vous dire que quand les Infidéles veulent conſulter le Démon, & recevoir ſes réponſes, ils s'adreſſent à un de ſes fervens Adorateurs,

lequel se dévouant à cet esprit infernal, éprouve de sa part de violentes impressions, qui le jettent dans les plus étranges convulsions, au milieu desquelles il prononce & rend raison de ce qu'on lui demande. Un de ces Infidéles désolé de voir son fils depuis long-tems dans de continuelles souffrances, alla trouver l'Oracle, & se plaignit amérement à lui de ce qu'après tant de vœux faits à ses Idoles, & tant d'argent dépensé en leur honneur, son malheureux enfant n'avoit pû encore en obtenir le moindre soulagement. *Si tu veux que ton fils guérisse*, répondit l'Oracle, *adore le Dieu des Chrétiens*. On n'avoit jamais entendu parler dans ce canton de la Religion Chrétienne. Ce Pere infortuné s'informa de tous côtés où il pourroit trouver des Chré-

tiens, & toujours inutilement : on
n'en connoiſſoit point dans le
pays. Enfin, après beaucoup de
perquiſitions, il découvrit qu'il
y en avoit à ſept lieues de ſa mai-
ſon. Il partit auſſi-tôt, & y tranſ-
porta ſon fils qui n'avoit guéres
que ſept ans. Les Chrétiens tou-
chés du déplorable état où étoit
cet enfant, le baptiſerent, & il
ne ſurvécut pas long-tems à la
grace qu'il reçut ; ſon Pere qui
ne demandoit qu'à bien connoî-
tre les vérités de la Religion
pour l'embraſſer, apporta une
continuelle application à la lec-
ture des Livres qui les enſei-
gnent, & ſe fit le Diſciple docile,
de tous ceux qui avoient le zéle
de l'inſtruire. Après quelques
mois il vint me trouver. Il me
parut très-diſpoſé à recevoir le
Baptême, & je ne fis nulle diffi-
culté de le lui conférer. Pendant

un an qu'il vécut encore, il donna les plus grandes preuves de son fidéle attachement à la foi: il étoit prêt de mourir, lorsque la Providence permit que je me rendisse dans sa maison : je ne pus y dire la Messe, parce qu'elle étoit environnée d'Infidéles : mais à la faveur de l'idée qu'on eut que j'étois un Médecin, je fus seul avec lui assez de tems pour lui administrer l'Extrême-Onction, & être témoin des plus tendres sentimens de piété dans lesquels il rendit son ame à son Créateur.

Rien n'est plus vrai, mon Révérend Pere, que la maniere cruelle dont le Démon traite ici ses Esclaves, donne lieu à de fréquentes conversions. Je n'ignore pas qu'il y a des personnes en Europe qui nous taxent de trop de crédulité sur cet article;

mais ſi les eſprits les plus préve
nus étoient témoins de ce qui ſ
paſſe ſous nos yeux, & s'il
voyoient, comme nous, juſ
qu'où va l'empire tyrannique
que cet eſprit infernal exerce ſu
ſes Adorateurs, dans les pays où
regne l'idolatrie, & à quelle foi-
bleſſe il eſt réduit, lorſque ceux-c
reçoivent, ou font des démarche
pour recevoir le Baptême; je
ſuis perſuadé qu'ils changeroient
bientôt de ſentiment & de lan-
gage.

Pardonnez-moi cette petite
digreſſion, mon Révérend Pere,
je vais reprendre ma route. Après
avoir paſſé ſeize jours à terre
dans ma derniere viſite, il me
fallut rentrer dans ma Barque,
qui me conduiſit le 19 Janvier
à une autre nombreuſe Chré-
tienté, où je ne pus m'arrêter
qu'une nuit. Dix-ſept perſonnes

s'y confesserent. Je remis le 20. à la voile pour me rendre au plûtôt à *Han keou*, & de-là à *Pe tsiuen chan*, qui est le lieu de ma résidence ordinaire ; après y avoir célébré la Fête de la Purification, où il y eut un grand concours de Chrétiens, je repassai dans ma Barque pour me rendre vers *Han keou* : c'est le tems où les Barques ont coutume de descendre la riviere, & d'ordinaire il s'y trouve un grand nombre de Chrétiens. Je demeurai donc presque tout le mois sur la riviere occupé à leur administrer les Sacremens, & à donner le Baptême aux Catéchuménes, que je trouvai suffisamment instruits & disposés à le recevoir.

Le 27 Février je levai l'ancre pour passer à d'autres Chrétientés : je me trouvai le 3e Mars dans le fort de mes Missions, &

j'y fus extrémement occupé jusqu'au 8e Avril. 420 Personnes s'approcherent des Sacremens, & j'en baptisai 77. dont 36 étoient adultes. Comme le tems de Pâques approchoit, & que je craignois de n'avoir pas le tems d'achever toutes mes visites, je priai le Pere du Gad, qui étoit nouvellement arrivé, de se transporter dans les Chrétientés voisines de *Han keou*, & je revins le Mardi-Saint à *Pe tsiuen chan*, où pendant les Fêtes de Pâques il n'y eut que les Chrétiens du lieu qui m'occuperent. 160 Personnes s'approcherent des Sacremens.

Faute de Barque il me fallut rester dans ma résidence jusqu'au 15e de Mai, que j'allai visiter le reste de mes Chrétientés assez éloignées les unes des autres, & je ne pus revenir chéz moi que le

28 Juillet j'administrai les Sacremens à 335 personnes, & j'en baptisai 69. dont 22. étoient adultes. A la Fête de l'Assomption nous nous trouvâmes quatre Missionnaires rassemblés. Un grand nombre d'Etrangers qui vinrent à cette solemnité, nous occuperent tous quatre pendant quelques jours. Dans le mois de Septembre & d'Octobre je finis toutes mes visites : Je suis même allé dans des endroits où aucun Missionnaire n'avoit jamais paru, & qui promettent pour la suite une riche récolte.

Graces au Ciel ! mes excursions ont été assez tranquilles, & je n'ai été inquiété en nul endroit de la part des Mandarins ou des Gentils. Il n'y a eu qu'une seule fois, qu'étant en route pour me rendre à de nouvelles Chrétientés, que j'avois établies depuis deux

ans, je fus averti qu'il s'y étoit élevé une persécution. Six Peres de famille avoient été conduits au Tribunal & mis en prison, & on les menacoit de cruels supplices, s'ils refusoient de signer un écrit, par lequel ils renonceroient à la Foi. J'envoyai aussitôt mon Catéchiste, pour les consoler & les fortifier. Il les trouva d'une fermeté & d'une constance que rien ne put ébranler. Leurs Persécuteurs en furent si confus, qu'ils les relâcherent au bout de quelques jours. Il n'y eut qu'un Catéchuméne qui fut éffrayé des menaces & qui montra de la foiblesse. Mes Chrétiens emprisonnés n'ont pas paru devant le Mandarin, qui sans doute n'aura eu nulle connoissance de cette affaire. On a sçu qu'elle avoit été complotée par quelques bas Officiers du Tribunal, qui espé-

roient tirer une somme d'argent de ces Néophytes, mais qui furent déconcertés, lorsqu'ils virent leur intrépidité, & l'ardeur qu'ils avoient de souffrir pour la foi. On assure même que le principal moteur de ce complot, pense sérieusement à embrasser le Christianisme.

Il me suffit, mon Révérend Pere, de vous avoir fait le récit de mes courses Evangéliques pendant une année : c'est tous les ans à peu près la même chose, & je ne veux pas vous fatiguer par des redites ennuyeuses. Le nombre des Chrétiens que j'ai confessés durant le cours de cette année 1740. monte à 1984. 1605. ont reçu la Communion, & j'ai administré le Baptême à 263. dont 101. étoient Adultes. J'ai laissé en divers endroits un bon nombre de Catéchuménes,

qui pourront être bientôt en état de participer à la même grace. Le peu que je puis entretenir de Catéchiſtes ont baptiſé pluſieurs enfans d'Infidéles. Que de converſions s'opéreroient, que d'ames plongées dans les ténébres de l'idolatrie ouvriroient les yeux à la lumiere de l'Evangile, ſi nous avions un certain nombre de ces Catéchiſtes, qui nous préparaſſent les voyes en converſant avec les Gentils, en répandant parmi eux les Livres qui traittent de la Religion, en les leur expliquant, & en inſtruiſant les Catéchuménes! Un de nos Peres Portugais qui a un grand diſtrict dans cette Province, & qui reçoit d'abondans ſecours d'Europe pour l'entretien de pluſieurs Catéchiſtes, a baptiſé lui ſeul dans cette même année plus de 600 Infidéles.

A parler en général, je ne visite guéres de Chrétientés, où je n'aye à bénir le Seigneur des graces sensibles de conversion qu'il accorde, & des moyens admirables que la Providence ménage à cet effet : ici c'est une maladie, là c'est un événement fâcheux, qui fait naître à plusieurs le desir d'embrasser la Foi. Des familles entieres se font Chrétiennes, pour obtenir à quelqu'un de leur maison, la délivrance des attaques violentes du malin esprit. D'autres convaincus de la vérité de la Religion, ou par la lecture attentive des Livres qui en traittent, ou par les fréquentes exhortations d'un parent ou d'un ami, renoncent à leurs Idoles, & se soumettent au joug de l'Evangile.

D'autres fois c'est, ce semble, le pur hasard qui me conduit en

certain canton, & là je déterre d'anciens Fidéles, qui depuis plusieurs années n'avoient vû aucun Missionnaire. Un Infidéle conversant avec un Néophyte, lui dit par hasard qu'en tel endroit il y a des Chrétiens : ce Néophyte vient me rapporter ce qu'il a oüi dire : j'y envoye un Catéchiste, il trouve que le Pere & la Mere d'une nombreuse famille sont baptisés depuis trente ans, sans presque avoir fait aucun exercice de Religion : Le Catéchiste les instruit de leurs devoirs, leur fournit les Livres qui les leur enseignent, & au bout de quelques mois que je visite cette famille, j'y baptise quinze personnes, & j'en mets plusieurs au rang des Catéchuménes.

A cette occasion des femmes fort âgées du voisinage qui

étoient Chrétiennes, se font connoître, & viennent demander les Sacremens. Une d'entre elles qui avoit 75 ans, vint de quatre lieues à pied, pour me trouver, & recevoir la même grace. Ce qu'il y a d'admirable dans les personnes du Sexe à la Chine, c'est qu'elles sçavent conserver la pureté de la Foi, même au milieu d'une famille toute Idolâtre. Il arrive souvent qu'elles procurent la conversion de la famille dans laquelle elles entrent. J'ai rencontré une jeune femme qui étant seule Chrétienne dans son Village, ne sçachant pas lire, & n'ayant personne qui pût l'instruire des jours de jeûne ou d'abstinence ordonnés par l'Eglise, s'est condamnée à ne jamais manger de viande, pour ne pas manquer à l'observation de ce précepte. Elle a fait plus : comme c'est la

coûtume à la Chine de fiancer de bonne heure les jeunes gens, elle a trouvé le moyen d'obtenir le consentement de son beau-pere, de sa belle-mere, & de son mari, pour ne fiancer ses enfans qu'à des Chrétiens & des Chrétiennes, & elle a soin, dès qu'il lui naît un fils ou une fille, de lui procurer aussi-tôt le Baptême.

Je me trouve dans un autre endroit occupé de mes fonctions, on vient me dire, qu'à sept lieues de-là il y a une famille toute composée de Catéchuménes. Je m'y transporte, je les trouve très-bien instruits, & j'y baptise six adultes. J'apprens que près de-là la discorde regne dans une autre famille, je vais la voir, j'écoute les plaintes reciproques, Dieu donne grace à mes paroles, je concilie les esprits, j'y rétablis

la paix & l'union. L'aîné de cette famille vient le lendemain me demander des Livres pour s'instruire lui & sa femme des vérités de la Religion, & me prie de baptiser ses enfans. Six autres familles suivent cet exemple, & m'aménent pareillement leurs enfans pour leur conférer le Baptême.

Au commencement de mes courses, celui qui conduisoit ma barque, me méne en quelque sorte malgré moi par une route, que je n'avois nulle envie de prendre, Dieu le permet ainsi, pour la consolation & le salut d'un pauvre Chrétien, auprès de la maison duquel je viens mouiller. J'y arrive à propos, ce bon Néophyte étoit fort mal, j'ai tout le tems de le préparer à la mort, de lui administrer les Sacremens, & de le voir se reposer

tranquillement dans le ſein du Seigneur.

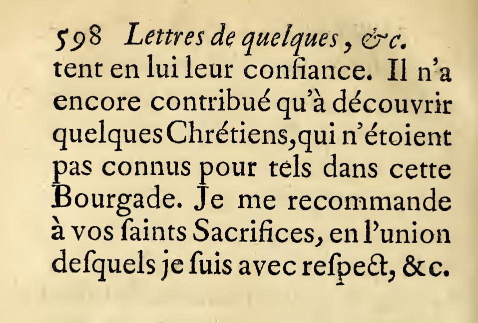
Voici un événement qui a quelque choſe de ſingulier, s'il ne tient pas du prodige. J'aborde à un Bourg conſidérable nommé *Tcha hou.* Auſſitôt que j'ai mouillé l'ancre, j'envoye mon Catéchiſte pour donner avis de mon arrivée à une famille Chrétienne, qui s'y étoit établie depuis environ un an. A peine le Catéchiſte eſt-il à terre, que je vois la Bourgade toute en feu. Je fais partir auſſi-tôt quelques-uns de ceux qui étoient dans ma Barque, pour aller au ſecours de cette famille : ils reviennent incontinent après, & me diſent qu'il ne leur a pas été poſſible de percer la foule du monde accourue au feu, & que la maiſon Chrétienne ne peut échapper aux flammes, puiſqu'elle eſt juſte-

ment dans l'endroit, où eſt le fort de l'incendie. En effet les flammes étoient pouſſées par un vent impétueux, & à peine avois-je apperçû les maiſons, que je ne voyois plus que la place où elles étoient. J'entendois même les cris des Infidéles, qui pouſſoient des vœux vers leurs fauſſes Divinités, pour implorer leur aſſiſtance : Leurs Idoles avoient des oreilles, mais elles n'entendoient pas. Enfin l'incendie ayant ceſſé, mon Catéchiſte revient me trouver, « Rendons graces à Dieu, » dit-il en m'abordant, de la » protection ſinguliere qu'il » vient d'accorder à cette famil- » le chez laquelle vous m'avez » envoyé. A peine étois-je entré » dans ſa maiſon, que j'entends » crier au feu dans tout le voiſi- » nage. Tous ceux de la maiſon » ſongeoient à déloger, & ra-

» maſſoient leurs meubles pour
» les emporter avec eux : Je les
» raſſure, je les exhorte à mettre
» leur confiance en Dieu, & à
» recourir à ſa miſéricorde : Je
» les fais mettre à genoux en leur
» enjoignant de produire un Acte
» de Contrition, & de réciter
» leurs prieres ordinaires : pen-
» dant ce tems-là je prends de
» l'eau bénite, j'en arroſe le de-
» dans & le dehors de la maiſon.
» Le feu augmentoit ſa violence,
» & déja les deux maiſons voiſi-
» nes étoient réduites en cendres,
» lorſque tout-à-coup le vent
» change & porte ailleurs les
» flammes ; enſorte qu'il n'y a
» que la ſeule maiſon Chrétienne
» qui ſubſiſte en ſon entier, & qui
» ſerve de monument à la toute-
» puiſſance de Dieu, lequel ſçait
» ſe faire obéir par tout ce qu'il a
» tiré du néant. Tous les Idolâtres

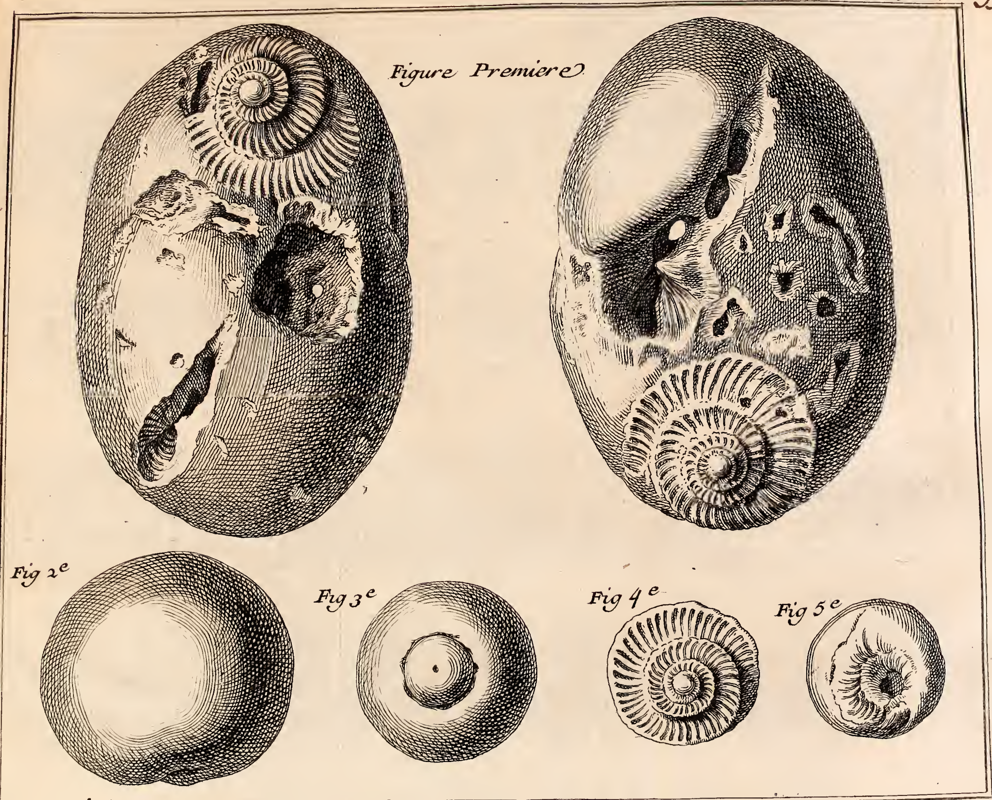
» en sont dans l'étonnement &
» l'admiration. Chacun demande
» qui a pu préserver d'un embrase-
» ment général, une maison cou-
» verte de paille, tandis que cent
» vingt autres qui l'environnoient,
» & qui la plûpart étoient de bri-
» ques & couvertes de tuiles, n'en
» ont pû être garanties. Je leur
» réponds que c'est le Souverain
» Maître de toutes choses, en qui
» les personnes de cette maison
» faisoient profession de croire &
» d'espérer.

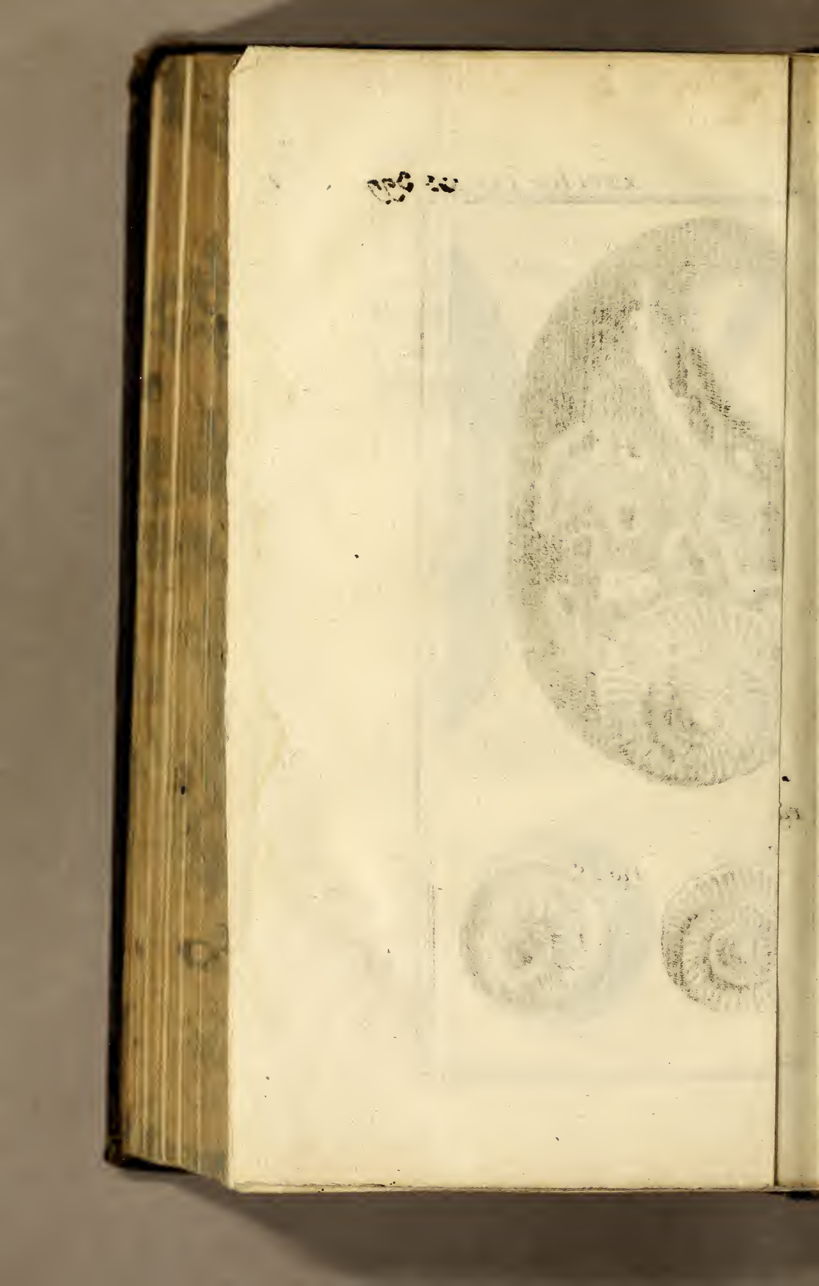
La Religion Chrétienne est maintenant connue dans cette contrée, & tous les Lieux circonvoisins retentissent du bruit de cet événement. On dit hautement qu'il est avantageux d'être Chrétien : mais c'est tout le fruit qu'a produit jusqu'à présent un effet si marqué de la protection de Dieu, sur ceux qui met-



tent en lui leur confiance. Il n'a encore contribué qu'à découvrir quelques Chrétiens, qui n'étoient pas connus pour tels dans cette Bourgade. Je me recommande à vos faints Sacrifices, en l'union defquels je fuis avec refpect, &c.




Figure Premiere
Fig 2e
Fig 3e
Fig 4e
Fig 5e





EXTRAITS
DE
QUELQUES AUTRES LETTRES.
DU P. CALMETTE,
Au Pere Du Halde.

IL ne me reste plus pour satisfaire aux questions que vous m'avez faites, que de vous donner une notice du *Salagramam*, ou du caillou vermoulu de la riviere Gandica. Cette riviere de l'Indoustan descend des montagues au nord de *Patna*, & se jette dans le Gange près de cette ville. Le Gandica n'est pas moins sacré pour les Indiens que le

Gange; l'un & l'autre ont été l'objet de leur Poëſie, & ſont le terme de leurs pélerinages. Ce qu'il y a de ſingulier dans le Gandica, ce ſont des cailloux, qu'on dit être percés par un ver, lequel s'y loge, s'y roule, & forme en s'y roulant des figures orbiculaires, qui ont quelque choſe de ſurprenant. Les Indiens en font grand cas, ils les achettent fort cher, & en font commerce d'un bout de l'Inde à l'autre. Les Brahmes les conſervent dans des boëtes de cuivre ou d'argent, & leur font un ſacrifice tous les jours. J'ai donc à vous développer ſur ce ſujet le naturel & le myſtique, le réel & la Fable.

Le caillou percé de la riviere Gandica ſe nomme communément *Salagramam;* ſes différentes eſpéces ont donné lieu à quantité de noms différens qu'on

lui donne ; j'en ai compté jusqu'à soixante, qui ne sont guéres connus que des sçavans, & qu'il seroit assez inutile de vous détailler. Tous ces noms ont rapport à leurs fables, & sur-tout aux trois principales Divinités de l'Inde. *Hirannia garbam* matrice d'or, est une espéce de Salagramam qui a des veines d'or, elle appartient à Brahma. *Chivanabam*, qui veut dire nombril de *Chivoudou*, est du ressort du Dieu de ce nom. Ces deux Divinités n'en ont que quatre chacun qui leur soient attribués ; les autres Salagramam, à la réserve de deux, ont tous des noms de *Vichnou* & de ses métamorphoses.

Le Salagramam est un caillou dur, poli, communément noir, quelquefois marbré, & de différentes couleurs, de figure ronde,

oblongue, ovale, applati quelquefois d'un côté ou même des deux. Ce ſont les eſpéces que j'ai vûes. Ces cailloux ſe forment dans la rocaille des rives ou caſcades du Gandica, d'où on eſt obligé de les extraire, en caſſant la pierre qui les enveloppe du moins en partie. Ils conſervent la marque de leur poſition, par un médiocre applatiſſement d'un des côtés; c'eſt dans l'eau où à portée du flot qu'ils naiſſent. L'inſecte qu'on y trouve eſt appellé ver; dans la langue des Indiens on lui donne trois noms. *Souvarnakitam*, le ver d'or; *Vajirakitam*, le ver de diamant; & *Præſtarakitam*, le ver de pierre. Une fable qu'on débite vers le Nord, porte que c'eſt une métamorphoſe du Dieu *Vichnou* arrivée de la maniere ſuivante: *Vichnou* alla rendre viſite à la

femme d'un Pénitent & la suborna. Le Pénitent deshonoré se vengea par une malédiction conçue en ces termes : *Puisses-tu naître Ver, & n'avoir à ronger que la pierre.* La malédiction eut son effet : ainsi naquit *Vichnou.*

On rapporte ailleurs d'une autre maniere la métamorphose de *Vichnou* : les trois Divinités, *Brahma*, *Vichnou*, *Chivoudou*, qui forment la fausse Trinité des Indiens, ayant ouï parler d'une Danseuse nommée Gandica, non moins fameuse par sa douceur que par sa beauté, furent la voir, & mirent sa patience à l'épreuve par des manieres inciviles, & tout-à-fait propres à la fâcher. N'ayant pû altérer sa belle humeur, ils furent si contens de sa politesse, qu'après s'être fait connoître, ils lui promirent de naître d'elle tous les

trois, & pour cet effet ils la métamorphoserent en Riviere. C'est la riviere Gandica où ces trois Divinités renaissent sous la forme de Salagramam.

Ces deux Fables conduisent par divers chemins au même point, qui est de faire l'apothéose de l'insecte, lequel se loge ou naît dans cette rocaille; faut-il le nommer ver ou poisson? Je doute fort que ce soit un ver: en m'écartant du systême des Indiens, je dirois plus volontiers que c'est un poisson. Peut-être conviendroit-il mieux de l'appeller limaçon à cause de sa figure & de sa position, telle qu'on peut le conjecturer des orbes qu'on remarque sur les cailloux les plus distincts. La queue est au centre, le ventre dans la partie la plus évasée de son lit, la tête au bord, ou l'in-

secte reçoit la nourriture que le flot lui apporte.

Dans l'espace qu'occupe le corps de l'insecte, on voit à distances égales des lignes profondes, paralléles, & réguliérement tracées, comme si elles partoient du centre à la circonférence, coupées cependant ou interrompues d'un orbe à l'autre. Ces lignes sont la partie par laquelle l'animal tient à la pierre, & qui suppose que l'insecte a divers plis, ainsi que le ver & la chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens, est que c'est un ver qui ronge la pierre, pour s'y faire une loge, ou pour s'en nourrir.

L'admiration est la mere de l'idolatrie; l'Indien qui examine peu, & qui n'est rien moins que Physicien, ayant remarqué dans ces cailloux des loges artiste-

ment travaillées, a donné de l'efprit à l'infecte. Il n'en faut pas davantage pour fonder l'apothéofe parmi des gens fuperftitieux à l'excès : il leur a plû de faire difparoître le ver, & d'y fubftituer leur Idole. Quelques-uns parmi eux, fur-tout vers le Nord, placent même à diftances réglées les Dieux fubalternes du Ciel de *Vichnou ;* les *Douarapala coulou* ou les portiers font à l'entrée, & ainfi des autres.

Je ne voudrois pas nier abfolument que la figure ou les cavités de certains cailloux, qui paroiffent rongées, ne fuffent l'ouvrage de quelque ver ; mais ce ver doit être différent de l'infecte qui fait les orbes dont j'ai parlé ; encore peut-on, ce me femble, expliquer ainfi la plûpart des cavités irrégulieres. Le Salagramam étant uni étroite-

ment au roc dans lequel il se forme, il est naturel que les pointes du roc entrant sans ordre dans le caillou qui croît avec lui, ces pointes concassées laissent le creux dont nous cherchons la cause.

Il y a une espéce de Salagramam appellé *Chacrapani*, plat des deux côtés, qui à huit ou dix loges semblables sur une des faces, à distance égale, & parfaitement régulieres. Je ne puis douter qu'il n'y ait eu un petit poisson, mais différent de ceux qui sont disposés en limaçon, ainsi le *Chacrapani* sera un coquillage pierreux ou pétrifié. Cependant il ne differe pas du marbre par la couleur & la dureté. Pourquoi les autres Salagramam ne seroient-ils pas de même des coquillages?

J'ai vû sur les roches de l'Isle

de France des coquillages, qui ſans reſſembler aux Salagramam, peuvent nous aider à les faire connoître. C'eſt un aſſemblage de petites loges dans les creux ou ſur les pointes des rochers battus par la vague. Chaque loge eſt une coquille, & toutes enſemble font un bloc, qu'on appelle, ce me ſemble, le bouquet de mer. Le poiſſon s'y nourrît de la graiſſe de la mer, ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la ſurface, à peu près comme les coquillages qui s'attachent au gouvernail du vaiſſeau : ce bloc de coquillages qui n'en font qu'un, a quelque rapport au *Chacrapani* que j'ai décrit. Il eſt enchaſſé dans la pierre, qu'il faudroit caſſer pour l'en extraire. Se pétrifie-t-il avec le tems ? c'eſt ce que je ne puis décider ; mais s'il ſe pétrifioit, on pourroit en

faire

peurroit en faire une nouvelle eſpéce de Salagramam.

Parmi les Salagramam que je vous envoie, celui qui eſt de la premiere grandeur appellé *Anantamourti* eſt rare & précieux, on le conſervoit dans une boëte d'argent. La figure du limaçon y eſt ſi diſtincte, tant au-deſſus qu'au-dedans, qu'il prouve ſeul l'explication que j'en ai donnée. *Gopalamourti* eſt le ſecond ou de la ſeconde grandeur; il n'a qu'une loge, & n'avoit qu'un limaçon. Le *Chivanabam* eſt le plus rond; il eſt diſtingué par une figure circulaire, que les Indiens appellent nombril. Je n'en ai vû qu'un de cette eſpéce, & je ne puis l'expliquer, à moins de dire que c'eſt un caillou enchaſſé par la partie, qu'ils appellent nombril, dans un creux circulaire du roc où il s'eſt formé. Ce qui paroît

inégal & rongé tout autour; peut être l'effet des inégalités de la pierre qui l'environnoit. Je ne vois pas par quel art un ver formeroit un rond si régulier, & comment en rongeant la pierre inégalement, il seroit attentif à ne pas endommager le cercle qui fait la rareté du caillou. Le quatriéme, ou le *Salagramam* de la quatriéme grandeur parmi ceux que j'envoie, a sur le côté plat la figure de limaçon fort bien gravée; on pourroit même croire, après avoir vû le caillou, que le limaçon marche en portant sa maison sur le dos. Le cinquiéme *Salagramam* qui est le plus petit, est nommé *Cachamourti*; il a deux loges, & un lien par lequel elles communiquent.

Le sacrifice que les Brahmes font au *Salagramam*, consiste à y appliquer la raclure de bois de

ſandal, dont ils ont coûtume de s'orner eux-mêmes, à le remplir ou frotter d'huile, à le laver, à lui faire deſſus des libations, à lui donner une eſpéce de repas d'une compoſition de beurre, de caillé, de laît, de ſucre, & de figues bananes, appellée *Panchamroutam*, ou l'ambroſie de cinq mets. Ils accompagnent la cérémonie des paroles du *Vedam* à l'honneur de *Vichnou*, parmi leſquelles elles lui adreſſent celles-ci; Divinité à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds, peut-être par alluſion à la quantité de loges, de trous, & de lignes qu'on voit dans quelques *Salagramam*.

Je ne dis rien de la maniere dont ſe forme le caillou connu ſous le nom de *Salagramam*, il n'y a qu'un Naturaliſte habile, qui puiſſe s'en éclaircir en faiſant un

voyage au Gandica. Les recherches de l'Indien ne vont pas ſi loin. Je ſuis, &c.

DU PERE BABORIER

Miſſionnaire de la Chine,

Au P. BABORIER *ſon Neveu.*

JE ſuis enfin arrivé, mon cher Neveu, dans les Provinces intérieures de la Chine, où il n'eſt pas aiſé de pénétrer, par l'attention extrême qu'on y a d'en fermer l'entrée à tout Etranger. Graces en ſoient rendues à la protection ſinguliere de Dieu, j'ai heureuſement échappé aux riſques que j'ai courus d'être découvert, & d'être renvoyé à Macao; car c'eſt ce qui me ſeroit ſûrement arrivé de moins fâcheux de la part des Manda-

rins. Plaise au Seigneur que je réponde à une grace si marquée par un zéle ardent à travailler à sa plus grande gloire, à ma propre sanctification, & au salut d'un grand nombre de Chinois. Je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je me rendis d'abord à *Fo-chan*, grosse bourgade qui est à quatre lieues de Canton, où l'on me prépara un *Quan tsai*, c'est une espéce de cercueil, ou plûtôt de bierre, où je devois m'enfermer au passage des doüanes, pour me tenir mieux caché. Quelques jours après notre départ, la mort enleva un des fils de celui qui conduisoit notre barque. Il n'étoit âgé que d'environ cinq ans, j'eus la consolation de l'envoyer au Ciel se joindre à nos Saints Patrons.

Quand nous arrivâmes à *Tchao*

tcheou, les gens de la doüane traitterent fort honnêtement *Hiu ſiang kong*, c'eſt le nom Chinois de mon charitable guide. Ils ne voulurent jamais entrer dans notre barque pour la viſiter, ils ſe contenterent d'y jetter un coup d'œil du bord de la riviere, encore accompagnerent-ils ce coup d'œil d'un couple de *te tſoui*, c'eſt le terme dont ils ſe ſervent pour faire excuſe.

Le 3e Février nous arrivâmes ſur le ſoir à *Nan hiong* bien réſolus de coucher dans notre barque, & de paſſer le lendemain le *Moei lin*, c'eſt une montagne fort haute qui ſépare les deux Provinces de *Quang tong* & de *Kiang ſi*. C'eſt pourquoi *Hiu ſiang kong* alla au plûtôt au *Hang*, c'eſt-à-dire, à l'hôtellerie publique, pour y diſpoſer toutes choſes. Il la trouva remplie de Bonzes

occupés de leurs cérémonies Diaboliques.

Nonobstant cet embarras, le *Hang tchu*, c'est-à-dire, le maître de l'hôtellerie promit que tout seroit prêt au point du jour. Nous serions en effet partis, si une pluie froide qui survint, n'eût pas découragé les porteurs de chaise. Il n'y gagnerent rien de différer au lendemain, car au lieu de pluie ils eurent à essuier un grand vent accompagné d'une neige congélée, qui les incommoda fort jusqu'à neuf heures du soir. C'est l'heure à laquelle nous arrivâmes bien fatigués & gélés de froid à *Nan ngan*, Ville du premier ordre de la Province du *Kiang si*, qui est située au bas de la montagne.

Pour surcroît de misere mon *Quan tsai*, ne put entrer dans le quartier de l'hôtellerie qu'on

m'avoit destiné; il fallut scier à deux différentes reprises les bâtons de la chaise, pour lui faire passer la premiere & la seconde porte de la gallerie, qui conduisoit à une petite chambre, où à force de bras on la fit enfin entrer. La Divine Providence, sur laquelle je me reposai à mon départ de *Macao*, empêcha le *Hang tchu* de former aucun soupçon sur mon compte.

Hiu siang kong jugea à propos de lui montrer son *Piao* ou patente scellée du Mandarin, pour écarter les soupçons qui eussent pû lui venir en l'esprit à mon occasion. Il lut ce *Piao* d'un bout à l'autre, après quoi ils se mirent à table, & causerent agréablement jusqu'à onze heures du soir. Pendant ce tems-là je tremblois encore plus de peur que de froid: Je tâchai inutile-

ment de m'échauffer les pieds, & de prendre du repos jusqu'au lendemain de grand matin, que mon guide m'ordonna de rentrer dans le *Quan tsai*, & de prendre patience jusqu'à ce qu'il eût loué une barque, sur laquelle on devoit me transporter incessamment.

J'obéis aux ordres de mon guide, & je m'armai de patience, mais toûjours dans une inquiétude extrême qu'on ne vînt à me découvrir. Enfin, à deux heures après midi le *Quan tsai* fut transporté dans la barque, où l'on eut bien de la peine à le faire entrer; heureusement les cerceaux qui soutenoient la toile cirée dont il étoit couvert, se trouverent forts, pliants, & bien amarrés par le bas, sans quoi le prétendu malade auroit paru au grand jour, & on l'auroit bien-

tôt fait rebrousser chemin vers Macao. Comme j'étois à jeun depuis plus de vingt quatre heures, & qu'il n'y avoit aucune provision sur la barque, il fallut encore nous arrêter deux heures, trop heureux d'en être quitte à si bon compte.

Le 10e Février nous arrivâmes fort tard à *Can tcheou*, ville du premier ordre de la Province de *Kiang si*. Les Officiers de cette doüane ne furent pas si complaisans, que ceux de la doüane de *Tchao tcheou*. On ne crut pas *Hiu siang kong* sur sa parole. Il fallut montrer le *Piao*, l'examiner, visiter la barque. Mais tout se passa avec politesse.

Nous eûmes le plus beau tems du monde pour traverser la montagne de *Yo chan*; cependant les porteurs de mon *Quan tsai*, murmurerent un peu au

commencement; mais leur ayant acheté de nouveaux bâtons pour la chaiſe, ils ſe tranquilliſerent, & marcherent d'un pas leſte juſqu'à *Tchang chan*, montagne de la Province de *Tche kiang*, où nous arrivâmes de bonne heure.

Quoique le maître de l'hôtellerie, où nous paſſâmes la nuit, fut un excellent Chrétien, j'eûs de grandes meſures à garder, parce que tous ſes gens étoient Infidéles, & je ne pus ſortir de mon *Quan tſai*, qu'après qu'ils ſe furent tous retirés. J'entendis la confeſſion de ce bon Néophyte, de ſa mere, de ſa femme & de ſa fille aînée, & je leur appris à communier ſpirituellement, car je n'avois point d'ornemens pour leur dire la Meſſe. Après quoi j'allai me repoſer quelques heures.

Le lendemain on me tranſ-

porta de grand matin dans la barque, qu'on avoit louée la veille, pour me conduire jusqu'à *Han tcheou*, c'est la capitale de la Province de *Tche kiang*, & une des plus grandes Villes de la Chine. Ce passage fut le plus difficile & le plus dangereux de toute la route. Outre qu'il me falloit faire trois lieues dans une chaise à porteurs, je fus encore obligé d'entrer dans la Ville, & d'en sortir pour me rendre à la maison de Joseph *Tang*, le seul asile qu'il y eut, encore n'étoit-il pas trop sûr; mais il fut aisé à la Divine Providence de me tirer de ces dangers.

Les Gardes des portes qui ont accoûtumés d'arrêter & de visiter les chaises, n'approcherent pas de la mienne, où j'étois déguisé en pauvre malade, couvert depuis la tête jusqu'aux pieds d'u-

ne vieille couverture de lit. Ils me laisserent donc passer tranquillement. Mais il n'en fut pas de même de *Hiu siang-kong* mon conducteur; sa barque fut arrêtée, & exactement visitée.

De *Han tcheou*, nous nous rendîmes à nuit close à *Soutcheou*, grande ville de la Province de *Kiang nan*, & la plus riche de toutes les villes de la Chine. Nous descendîmes dans la maison d'un Chrétien, où nous croyions trouver le P. Peychotto Portugais, Missionnaire dans cette Province. Il en étoit parti deux jours auparavant, pour aller visiter quelques Chrétiens dangereusement malades. Je lui écrivis pour lui donner avis de mon arrivée, & le prier de m'envoyer une barque appartenante à quelque Chrétien, ce qu'il fit le plûtôt qu'il lui fut possible. J'eus le tems,

jusqu'à l'arrivée de la barque de célébrer trois fois le saint Sacrifice de la Messe, & d'administrer les Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie à plusieurs Fidéles de l'un & de l'autre sexe.

Enfin, le 11e Mars j'arrivai à *Tchoang*, village presque tout Chrétien, où j'eus la consolation d'embrasser le P. Peychotto, avec qui je me rendis le 13 au soir à *Tchang cho*, ville du troisiéme ordre, son domicile ordinaire, & qui est habitée par un grand nombre de Chrétiens la plûpart très-fervens. L'âge & les fatigues ont absolument ruiné la santé de ce zélé Missionnaire, & il est entiérement hors d'état de continuer ses fonctions Apostoliques.

Après avoir fait faire les Pâques à ses Néophytes, je me mis en chemin pour visiter tout le

district de sa Mission. J'y ai baptisé 303 personnes, 138 adultes & 165 petits enfans, j'ai entendu 2710 Confessions, & donné la Communion à 2543 Néophytes. Je pars dès cette nuit pour une autre Mission dans la Province de *Tche kiang*; je n'ai que le tems de me recommander à vos saintes prieres, & de vous assurer de mon tendre attachement.

DU PERE GAUBIL, AU PERE CAIRON.

De Peking, ce 29 Octobre 1741.

POur vous entretenir de ce qui vous touche le plus dans la Capitale de cet Empire, je dois d'abord vous faire part d'un nouvel établissement que nous y avons fait, & qui nous promet des suites très-avantageuses à la

propagation de la Foi.

C'eſt une eſpéce de Congrégation ou d'aſſociation, où ſont admis un certain nombre de Chrétiens pleins de zéle & de ferveur, depuis l'âge de 20 juſqu'à 40 ans, en qui nous appercevons des talens propres à enſeigner les vérités de la Religion à leurs Compatriotes. Ils étudient avec application les meilleurs livres, où elles ſont clairement expliquées ; ils s'en rempliſſent l'eſprit & le cœur, ils nous rendent compte de leur travail, & des connoiſſances qu'ils ont acquiſes ; ils s'exercent à écrire, & à réfuter les ſuperſtitions Chinoiſes.

Parmi les meilleurs ſujets de cette aſſociation, nous comptons quatre jeunes Princes Chrétiens, pluſieurs autres d'honnête famille, deux Bacheliers, & un

jeune homme que j'ai eu pendant neuf ans auprès de moi, & que j'ai formé à ces sortes d'exercices.

Nous perdîmes, il y a quelques mois, la Princesse Catherine. Elle étoit veuve du Prince François, onziéme fils de *Sounou*, Chef de tous les Princes & Princesses de la famille Impériale, qui ont tant souffert pour la Foi, & dont vous avez l'Histoire * dans les différens Tomes qui précédent celui-ci. Une mort précieuse aux yeux de Dieu, a couronné la sainteté de sa vie. Je lui administrai les derniers Sacremens, qu'elle reçut avec de grands sentimens de piété. Elle me témoigna plusieurs fois, combien elle se sçavoit gré d'avoir vécu, & de mourir dans l'indi-

* Tomes XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII.

gence, à cause de son ferme attachement à la Foi. Rien de plus touchant que les avis & les instructions qu'elle donna à ses Enfans, & à ses Parens, avant que de recevoir le saint Viatique.

Nous fîmes presque en même tems une autre perte : la mort nous enleva Paul *Lieou*, Médecin Chrétien à l'âge de 59 ans. C'étoit un modéle de vertu & de zéle : Outre un grand nombre de conversions opérées par ses exemples & ses exhortations ; à la faveur de la réputation qu'il s'étoit acquise dans sa profession, toutes les maisons lui étant ouvertes, il s'est servi de cet accès, pour mettre dans le Ciel plus de huit mille enfans d'Infidéles prêt de mourir, ausquels il a donné le baptême. Sa vie étoit des plus exemplaires ; il faisoit réguliérement une demi-heure de médi-

tation chaque jour ; il jeûnoit & pratiquoit diverses austérités tous les Vendredis, il se confessoit & communioit tous les huit jours, & avoit ses heures réglées pour la lecture des livres de piété, à laquelle il ne manquoit jamais. Il avoit le talent de parler de Dieu & des vérités de la Religion d'une maniere persuasive & touchante. Trois jours avant sa mort il me fit sa Confession générale, & reçut ensuite le Viatique & l'Extrême-Onction avec une pleine connoissance. Sa famille, & un grand nombre de Chrétiens qui y assisterent, furent infiniment édifiés des différens actes de douleur, de résignation, & d'amour qu'il produisit en leur présence. Cette famille qui est très-réglée, embrassa la Foi dès le tems du P. Ricci.

Vous sçavez, je crois, mon

Révérend Pere, la distinction qu'il y a entre les familles illustres qui portent la ceinture jaune, & celles qui portent la ceinture rouge. Les premiers sont Princes de la famille regnante. Les seconds tirent leur orgine des ancêtres du fondateur de cette Dynastie, & sont réellement Princes du sang; cinq familles de ces derniers sont Chrétiennes.

Le Chef d'une de ces familles nommé Jean *Tchao*, est autant distingué par sa capacité & par sa politesse que par sa naissance. Le Prince Paul son fils aîné marche de près sur ses traces. Jusqu'à présent rien n'avoit pû vaincre l'attachement de l'épouse du Prince Jean au culte des Idoles, elle portoit l'opiniâtreté jusqu'à ne pouvoir souffrir qu'on lui parlât des vérités de la

Religion, & elle mettoit tout en œuvre pour empêcher que le Prince Paul n'en remplit les devoirs; elle faisoit des efforts inutiles, car ce qu'elle croyoit devoir le pervertir, ne servoit qu'à le confirmer dans la Foi, & augmenter sa ferveur dans les pratiques de piété.

Le Pere & le fils, après avoir tenté inutilement tout ce que leur zéle leur inspiroit pour sa conversion, convinrent ensemble d'offrir à Dieu à cette intention des prieres extraordinaires, des Communions, des pénitences & des aumônes. Dieu s'y est laissé fléchir, & a touché le cœur de cette Dame; je l'ai baptisée après les épreuves ordinaires, elle a été nommée Thérése, & vit fort chrétiennement.

Le Prince Jean est dans la plus haute piété; il tient le premier

rang parmi les membres de l'asſociation dont je viens de parler, & il emploie avec la bénédiction du Seigneur, les grandes connoiſſances qu'il a de la langue Chinoiſe & Tartare, à gagner à Jeſus-Chriſt un grand nombre d'Infidéles.

Outre les trois Egliſes que nous avons à Péking, il y a un grand nombre de Chrétientés établies dans cette Province de la Cour; elles ſont cultivées avec grand ſoin par cinq Prêtres Chinois Jéſuites, car dans les circonſtances où nous nous trouvons, il ne nous eſt pas permis de ſortir de la Capitale.

Le nombre de nos Chrétiens monte à plus de cinquante mille. Ils viennent ſouvent à la Ville pour approcher des Sacremens, pour nous conſulter, pour nous rendre compte de l'état de leurs

Chrétientés, pour nous demander des livres ſur la Religion, de ſaintes Images, des médailles, des chapelets, &c. ces Prêtres Chinois baptiſent ordinairement chaque année juſqu'à 1200 adultes. On en compte cinq à ſix cent dans nos trois Egliſes de Péking qui reçoivent chaque année la même grace.

Selon les eſpérances que nous donnent nos PP. Chinois, & le zéle de nos Chrétiens aſſociés, il y a lieu de croire que tant à la Ville que dans cette Province nous compterons dans peu d'années plus de cent mille Chrétiens. Depuis la premiere année de l'Empereur regnant, on n'apû baptiſer chaque année qu'environ 1500 enfans expoſés, au lieu qu'auparavant, lorſque tout étoit plus tranquille, & les ſecours plus abondans, on procuroit la grace

du baptême à plus de 3000 de ces enfans. Nous espérons que cette bonne œuvre se rétablira bientôt avec le même succès.

DU PERE GUEYNARD.

De Damas, le 4e Novembre 1739.

UN soulevement général arrivé dans cette Ville, a été sur le point de causer la ruine de notre Mission, & nous a attiré les plus cruelles vexations de la part des Turcs & des Schismatiques. Il prit naissance sur la fin de l'année 1738. Soliman-Bacha ayant été employé dans la guerre que le grand Seigneur avoit avec l'Empereur, on lui donna pour Successeur Hasen Bacha. Cet Officier accoûtumé à piller dans les Villes qu'il avoit gouvernées, telles que Tripoly, Alep, &c.

comptoit d'accroître considérablement ses richesses dans ce nouveau gouvernement. Mais il ne connoissoit pas le génie des habitans de Damas qui sont naturellement fiers, arrogans, & ennemis de toute domination un peu dure. Il le connut bientôt à ses dépens.

La Scéne commença un Vendredi, je remarque cette circonstance, parce que ce jour-là est chez les Turcs, ce que le Dimanche est parmi les Chrétiens. Ils vont réguliérement à leur Mosquée sur le midi, sur-tout pendant le tems du *Ramadam*, ou de leur jeûne. Leurs *Chaïks* ou leurs Prêtres crierent à l'ordinaire du haut d'une Tour faite en forme de clocher, pour inviter le Peuple à la priere, & tandis que chacun occupé au-dehors à se laver & à se purifier, atten-

doit le moment où il fût permis d'entrer, on ferma tout-à-coup les portes, & les Chaïks s'étant présentés, « Retirez-vous, dirent- » ils, il n'y a point aujourd'hui » de priere, celle qui part d'un » cœur aigri & envenimé n'est » point agréable à Dieu ; allez » venger l'honneur du Prophéte, » vengez ses Loix, & faites tout » ce qu'un saint zéle vous inspi- » rera. »

A peine eurent-ils parlé qu'on courut aussi-tôt aux armes ; on n'entendit bientôt dans toutes les rues & les places de la Ville que des coups de fusil, & des cris confus d'une populace en fureur. Cependant les Grands s'assemblent, ils vont chez le Muphti pour l'engager à prendre part à cette émeute, & sur le refus qu'il en fait, la porte de sa maison est fracassée, & deux de ses Do-

mestiques tombent morts en sa présence. Il ne balance plus, & se laisse entraîner au torrent. Les Grands vont de-là aux Tribunaux, & font défense à toutes les Cours de connoître d'aucune affaire jusqu'à nouvel ordre.

Peu après on vit les Prêtres & le Pontife, les Magistrats & les Grands, marcher dans les rues en habit de cérémonie, tenant leurs mains sur la tête en signe de deüil & de tristesse. Ce spectacle eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis, le Peuple en devint plus furieux, & d'abord cinquante à soixante personnes de gens attachés au Bacha furent massacrés.

Le carnage auroit été plus grand, sans que le bruit se répandit que le Bacha s'étoit sauvé de son Serrail par une porte

dérobée ; les esprits se calmerent, & le reste du jour fut tranquille. Le Bacha en fut informé & dès le soir même il revint à son Palais. Il envoya chercher l'Aga des Janissaires, & l'Aga des Quapigouls, qui refuserent d'obéir sur l'heure, & qui n'allerent le trouver que le lendemain. « Dès qu'ils parurent, pourquoi » leur dit le Bacha en colere, ne » contenez-vous point vos Trou« pes. Je sçaurai bien vous en fai» re repentir, qu'on ferme les » portes du Palais. » On exécutoit ses ordres, lorsqu'un Domestique vint lui dire à l'oreille, que le Canon du Château étoit braqué contre le Palais, & qu'on se préparoit à y mettre le feu.

A cet avis il baissa le ton, & parla d'accommodement. Les deux Agas parlerent haut à leur tour, & lui dirent qu'il n'avoit

point de paix à eſpérer de la part de la Ville, qu'aux conditions ſuivantes : 1°. Qu'il reſtituât les neufs cens bourſes qu'il avoit reçues depuis ſon arrivée à Damas : 2°. Qu'il renvoyât de ſon ſervice une partie de ſes Troupes. 3°. Qu'il s'engageât par écrit de ne moleſter perſonne durant le tems de ſon gouvernement. 4°. Enfin, que ce jour-là même il élargît les Priſonniers. Il promit ce qu'on voulut, pourvû qu'on mît bas les armes, & qu'on ouvrît les boutiques à l'ordinaire.

Quoique tout parût tranquille, on ne laiſſa pas de part & d'autre de ſe tenir ſur ſes gardes. Bien en prit aux Habitans ; car trois jours après la parole donnée, le Bacha ſuivi de quatre mille hommes entra ſur le minuit dans un Fauxbourg, dont il avoit le plus de ſujet de ſe plaindre, & il le

mit au pillage, faccageant, brû-lant les maifons, & tuant tous ceux qui faifoient quelque réfi-ftance. L'allarme fe communiqua en peu de tems à la Ville, on s'affembla au plûtôt, & en fi grand nombre, que le Bacha, après la perte d'une partie de fes Troupes, n'eut d'autre reffource que de gagner en hâte le Serrail, & enfuite la Campagne.

Le tumulte ne fut pas moins grand après l'évafion du Bacha. Qu'on s'imagine de quoi eft capable un Peuple, fans frein, violent, indifcipliné, qui n'entend la voix de perfonne, qui ne fuit dans fon emportement d'autre guide que fa paffion & fa fureur, & qui eft ennemi déclaré de tout ce qui porte le nom de Chrétien.

Dès qu'on appercevoit des Chrétiens, on maudiffoit leur

foi, & on leur attribuoit d'avoir attiré tant de malheurs sur la Ville; on forçoit leurs maisons, on les pilloit, & ils étoient trop heureux qu'on ne leur arrachât pas la vie : la frayeur causa la mort à plusieurs Dames, & d'autres aimerent mieux périr de la main de ces furieux, que de consentir aux violences qu'on vouloit leur faire : J'ai eû souvent le pistolet appuyé contre ma poitrine, & le sabre levé sur ma tête. Un jour les fenêtres de notre maison furent criblées à coups de fusil, & les bales tomberent à mes pieds. Une autre fois ils allumerent un grand feu à la porte des Franciscains, pour les brûler dans leur hospice : le feu ne s'éteignit que par une espéce de miracle. Je serois infini, si j'écrivois dans le détail toutes leurs cruautés : Je reviens au Bacha.

Le Bacha échappé de la Ville alla visiter Napelou, Jérusalem, & les autres Villes de son Gouvernement, pour lever les tributs accoutumés, & se préparer au voyage de la Mecque. On sçait que tous les ans un grand nombre de Turcs, soit par principe de Religion, soit par raison d'intérêt, font le pélerinage de la Mecque, où selon leur tradition repose le corps de leur Prophéte Mahomet. Damas est le rendez-vous général de l'Empire: on y rassemble les Caravannes de Constantinople, de la Turcomanie, de la Perse, sans parler de celles des autres pays les plus voisins.

Quand tout est rassemblé, & qu'on a ramassé les provisions de bouche pour un voyage de plus de deux mois dans des déserts stériles, on se met en route, ce

qui arrive réguliérement toutes les années, quinze jours après le Ramadam. Le Bacha de Damas est le Maître & le conducteur de la Caravanne. C'est à lui à donner les ordres pour la marche, & pour le séjour, à vuider les différends qui s'élévent, à la garantir des Arabes, qui ne cessent de la harcéler depuis son départ jusqu'à son retour.

Pendant que le Bacha parcouroit les Villes de son Gouvernement, les Habitans de Damas pensoient sérieusement à lui fermer l'entrée de leur Ville. Pour cela ils fortifierent les endroits foibles de leurs murailles, ils releverent ceux qui étoient abattus, ils amasserent des provisions de guerre & de bouche, & se mirent en état de soûtenir le Siége, au cas que Hasen-Bacha vînt les attaquer avec les forces de

plusieurs Bachas réunis, comme le bruit en couroit. Ils avoient pris une autre précaution qui ne leur réussit pas : ils avoient fait présenter à la Porte un Manifeste raisonné & justificatif de leur conduite, mais ils apprirent vers ce tems-là, qu'il avoit été arrêté par le Grand Visir, Protecteur du Bacha sa Créature, & qu'il n'étoit pas parvenu jusqu'à sa Hautesse.

Ces nouvelles les intimiderent pendant quelque tems, de sorte qu'ils ne s'opposerent point à l'entrée du Bacha dans la Ville. Des quatre conditions qu'elle avoit exigées, deux étoient remplies : il avoit rendu la liberté aux prisonniers, & congédié ses Troupes ; c'est ce qui le rassura, & l'enhardit à loger dans son Palais. Mais depuis la mi-Décembre qu'il arriva, jusqu'à la fin de

Janvier qu'il en partit pour la Mecque, il n'osa jamais se montrer en Public, ni même nommer quelqu'un pour gouverner en son absence.

Durant cette anarchie, laquelle ne favorisoit que trop les Mécontens qui y trouvoient leur compte, les troubles ne discontinuerent point, ils subsistoient encore au retour de la Caravanne. Alors le Bacha pressé par les Arabes, qui de dessus les montagnes, & par des chemins impraticables, ne cessoient point d'inquiéter les Pélerins, eut recours à ses Troupes licenciées, & s'engagea par écrit à procurer leur retour à Damas. Cinquante mille hommes bien armés qui sortirent de la Ville, lui apprirent à ne pas donner si aisément des paroles. Il fut obligé d'en venir à des pourparlers qui durerent deux

jours, pendant lesquels les Pélerins au nombre de quinze à vingt mille firent alte. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'il seroit permis à ses Troupes de camper près de la Ville pendant trois jours, qu'on leur accordoit pour retirer leurs femmes & leurs effets : mais que ces trois jours expirés, s'ils ne décampoient pas, on leur courroit sus comme auparavant.

Ce nouvel échec décrédita tout-à-fait Hasen Bacha. Caché dans son Serrail, haï de ses Troupes, bafoué de ses Sujets, sans pouvoir & sans autorité, il n'avoit plus que le titre & le nom de Bacha. Quand il s'agissoit de quelque affaire, dont la connoissance lui appartenoit, Achmet abdel Brédi homme de fortune, mais qui avoit l'esprit entreprenant & intrépide, l'évoquoit aussi-

tôt à son Tribunal, & prononçoit des Arrêts d'un ton qui se faisoit obéir.

Cependant le Bacha entretenoit de secrettes correspondances avec le Gouverneur du Château, qui étoit bien fourni d'artillerie, & qui par sa situation commandoit la Ville & les environs: si ce Fort lui eût été livré, il devenoit le maître absolu. Les Quapigoux, sur le simple soupçon qu'ils eurent de cette intelligence, arrêterent leur Aga, se saisirent des portes, & le constituerent prisonnier. Le signal fut aussi-tôt donné, & en peu de tems tous les révoltés se rassemblerent, & coururent droit au Serrail. Les Troupes du Bacha se défendirent d'abord avec courage, elles attaquerent ensuite, & repousserent à leur tour. Le lendemain le combat recom-

mença avec la même furie de part & d'autre, & la Victoire indécise ne se fixa en faveur des Habitans, que sur la fin du troisiéme jour. Le nombre des morts fut à peu près égal. On regretta dans la Ville sur tous ceux qui périrent, Achmet abdel Brédi, que son mérite & sa valeur avoient fait le Chef des Révoltés.

Tandis que la Ville en deüil dressoit aux manes de son Héros un superbe Mausolée, & l'invoquoit par des Hymnes & des Cantiques comme le Pere & le Libérateur de la Patrie, le Bacha dont le Palais avoit été fort endommagé par le Canon du Château, s'enfuit pour la troisiéme fois. Mais le moyen de subsister à la Campagne ! Sa fuite précipitée ne lui avoit permis que de penser à mettre sa vie en

sûreté : son unique ressource fut de lever des Contributions, & c'est ce qui mit le comble à son malheur.

Les Paysans des environs de Damas venoient continuellement à la Ville, pour se plaindre que la Campagne étoit ravagée par Hasen Bacha. Leurs plaintes furent écoutées, on consulta le Muphti, qui après de mûres délibérations, décida que la Loi permettoit de se défaire d'un ennemi de Dieu & des hommes, qui en vouloit au bien & à la vie de ses Freres. Dès l'heure même on se prépara à partir.

Le Muphti, les commandant & Officiers Subalternes, les principaux membres de la Justice, les plus distingués de la Bourgeoisie suivis de quarante mille hommes d'élite, se mirent en marche & arriverent le lende-

main au lieu, où l'on assuroit qu'étoit le Camp du Bacha. Sans donner le tems aux Troupes de se reposer, on les partagea en differentes colomnes, dont les unes s'emparerent des hauteurs, & les autres s'étendirent dans le Vallon : mais ces mesures furent inutiles : le Bacha avoit appris ce qu'on tramoit contre lui, & dès la veille il s'étoit retiré avec tant de célérité, que six cens Chevaux détachés après lui ne purent jamais l'atteindre.

L'Ennemi étoit loin, mais la Ville n'en fut pas plus tranquille : le tumulte y regna à l'ordinaire, & l'on ne discontinua point de piller & de maltraitter les Chrétiens. Ce ne fut qu'au mois d'Octobre, qu'Osman Bacha étant venu prendre possession de ce Gouvernement, le bon ordre commença à s'y rétablir, & nous

vaquâmes plus librement aux fonctions de notre ministere. Mais nous ne sommes pas pour cela délivrés d'inquiétude. Outre que nous n'avons point ici, comme ailleurs, un Consul, & une Nation Françoise qui nous soutiennent, nous avons à traitter avec des Peuples qui abhorrent le nom de Franc, & qui dès la naissance de l'Eglise ont persécuté les hommes Apostoliques. On sçait que l'Apôtre S. Paul, pour fuir leur persécution, fut obligé de se cacher, & de se retirer de leur Ville. Aussi puis-je assurer que pendant trois ans que j'y ai demeuré, il ne s'est guéres passé de Semaines, que nous n'ayons eu beaucoup à souffrir de la part des Turcs & des Schismatiques.

FIN.



TABLE.

Lettre du même.

Lettre du P. Chalier.

Lettre du P. Cœur-Doux.

Lettre du P. Pons.

Lettre du P. Saignes.

Lettre du P. Loppin.

Lettre du P. de Neuvialle.

Lettre du P. Desrobert.

Persécution

Extraits de quelques autres Lettres.

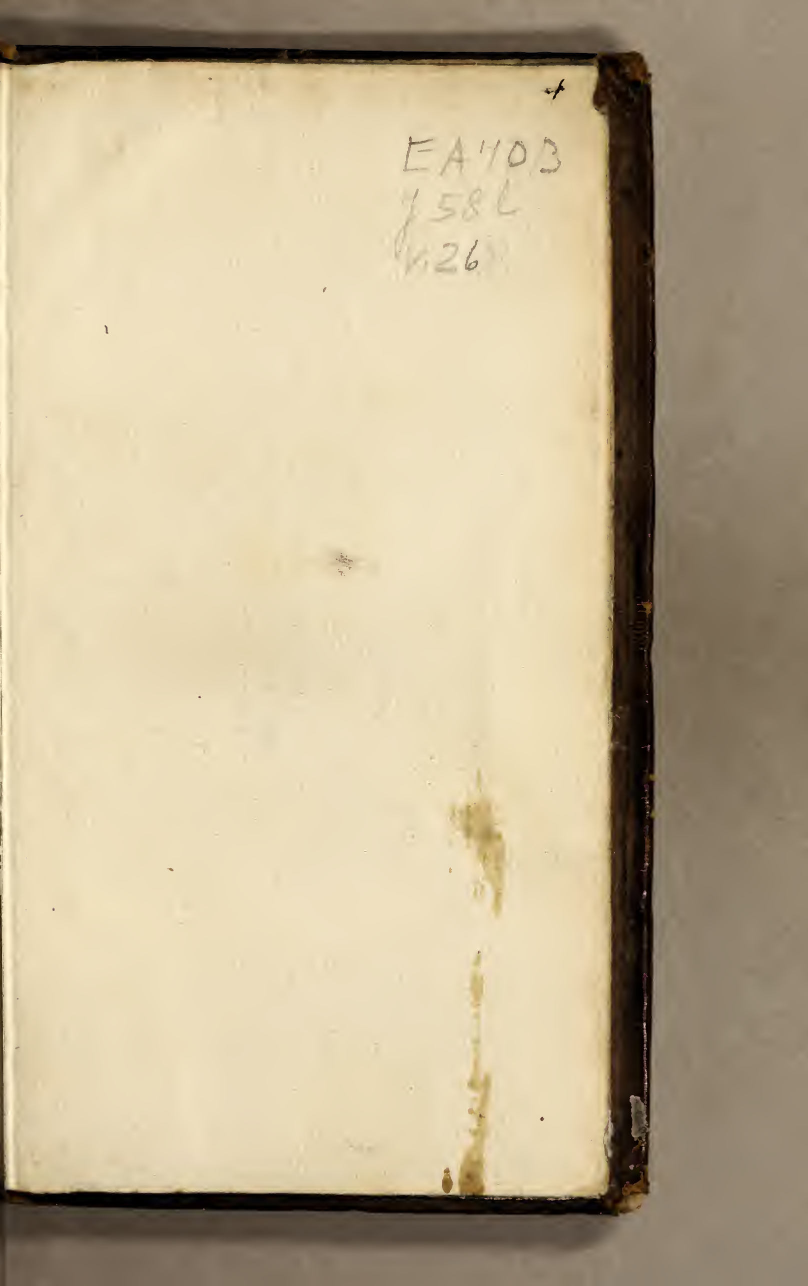
Du P. Calmette.

Du P. Baborier.

Du P. Gaubil.

Du P. Gueynard.

Fin de la Table.


EA40B
J58L
v.26





